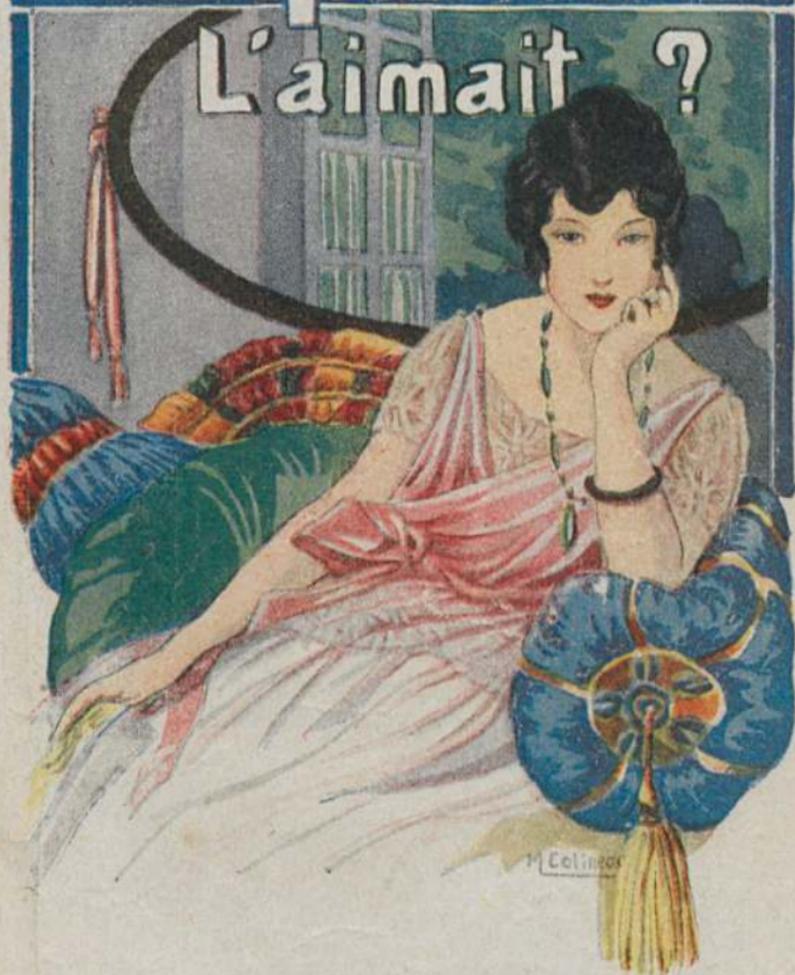


# Lequel

Mary Floran

## L'aimait ?



PRIX :

1 fr. 50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

# Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

## La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

## LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

## GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON  
sont données par

## Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque album se compose de 60 pages, grand format, dont un grand nombre en couleurs. Leur collection constitue un ensemble unique par la variété, le bon goût, l'élégance pratique des :: :: :: :: toilettes et des modèles. :: :: :: ::

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.50.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums :	FRANCE et COLONIES.	12 fr. 50
	ETRANGER, . . . . .	13 fr. 50
Aux deux Albums :	FRANCE et COLONIES.	6 fr. 50
	ETRANGER, . . . . .	7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

## DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIÉS.
8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BÉAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HÉLYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BÉAL.

---

1 volume, partout : **1 fr. 50** ; franco . . . **1 fr. 75**  
Six volumes au choix, franco . . . . . **9 fr. 90**

La collection "STELLA" se vend également en séries,  
dans un joli emboîtement cartonné.

Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5 | Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20  
Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10 | Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25  
Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15 | Sixième série : n° 26, 27, 28, 29 et 30  
Chaque série de 6 volumes : **8 fr. franco**. — Étranger : **8 fr. 75**.

---

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lennain, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

C92554

MARY FLORAN

---

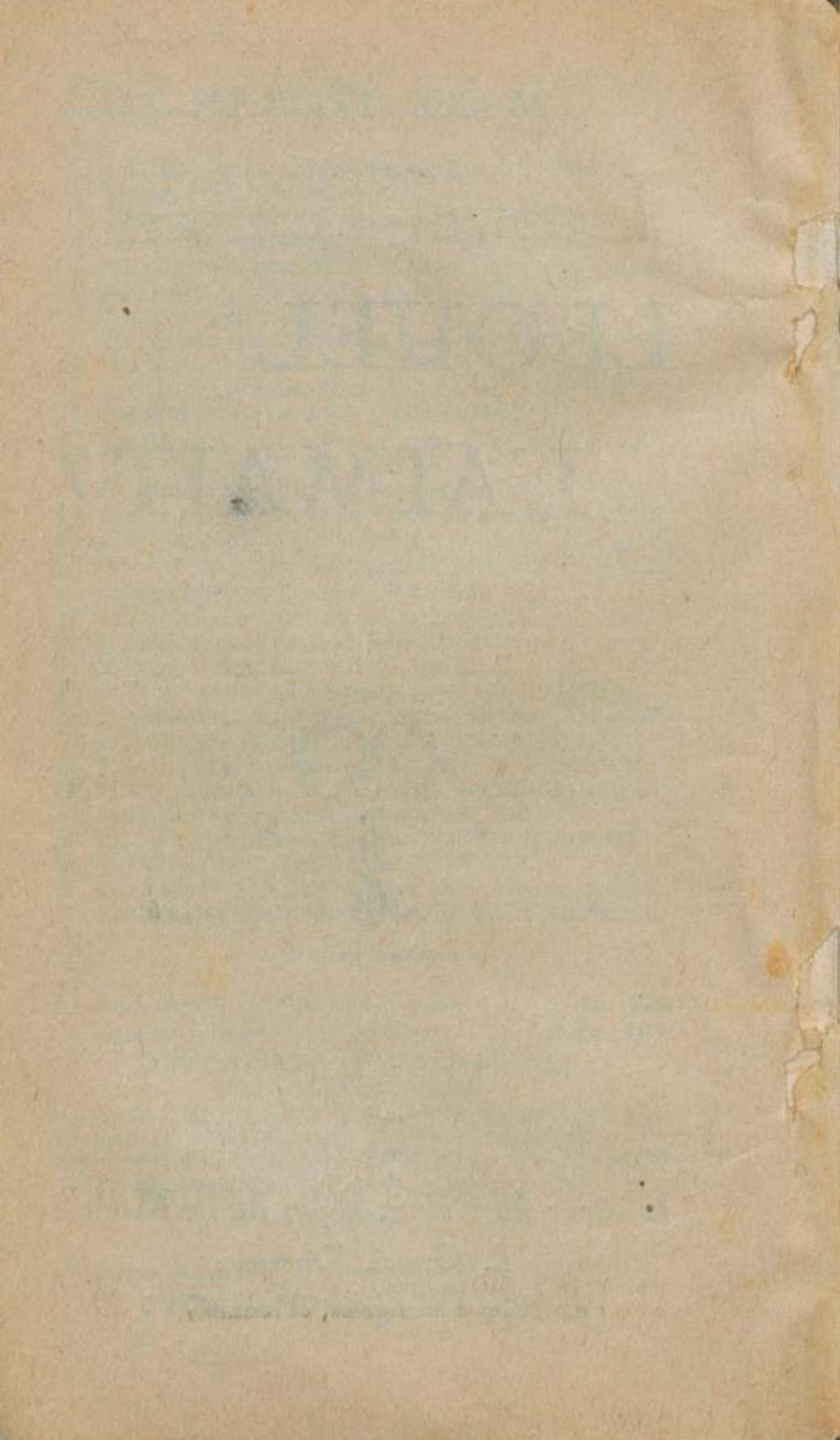
LEQUEL  
L'AIMAIT ?



Éditions du "Petit Echo de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Lequel l'aimait ?

---

I

C'est le jour de réception de Mme d'Albigny.

Tous les jeudis de la belle saison, on est sûr de trouver chez elle l'aimable femme, aussi, dès l'après-midi, les visiteurs affluent-ils au château de Merceil où les attirent, avec la grâce de la maîtresse de maison, le plaisir de se retrouver et le charme d'une réunion toujours nombreuse, toujours choisie, toujours joyeuse.

En cette journée de mai, le soleil étant complice, le grand salon du castel seigneurial regorge de monde et, comme la liberté est de règle dans la maison, on s'est dispersé suivant ses goûts et ses sympathies. La jeunesse est restée dans le hall, où les cigares sont autorisés; quelques jeunes filles ont fui dans la tour qui, du côté est, termine l'imposante bâtisse, et où un gentil boudoir est installé.

Mais autour de Mme d'Albigny se groupent ses véritables amis, hommes et femmes de son âge, venus uniquement pour elle, et l'aimant comme mérite de l'être cette exquise créature, dont les cheveux blancs n'ont pas altéré la beauté et dont l'esprit et le cœur — comme elle se plaît parfois à en convenir elle-même — n'ont point de rides.

Tout à coup, un mouvement se produit qui interrompt les causeries; on s'approche des fenêtres au bruit, moins d'une légère voiture, qu'à celui des pieds de cheval foulant le gravier.

L'équipage qui attire ainsi l'attention est une de ces voitures américaines, tout en fer, si bizarres sur leurs roues minces et hautes, et réduites, vraiment,

à la plus simple expression. Le harnais assorti et, lui aussi, restreint autant que possible, laisse le cheval nu, semble-t-il au regard étonné. Et il faut bien reconnaître, dans cet agencement, l'esprit pratique du nouveau monde qui rejette toutes les superfluités pour se contenter du strict nécessaire ; pour la voiture, deux banquettes sur deux roues ; pour le cheval, une bride sans œillères, une bricole, une sellette, les traits et les guides...

L'attelage n'excitait pas seul l'intérêt des hôtes de Mme d'Albigny.

Il était conduit par une femme en blanc près de laquelle une autre, vêtue de même, était assise. Un domestique en livrée se tenait sur la banquette de derrière. De loin, on remarquait la maîtrise avec laquelle la jeune femme menait ce cheval, évidemment ardent, la grâce sobre de ses mouvements, et la main de fer qu'on devinait sous ce gant de peau blanche. Bientôt, on admira la courbe savante que décrivit la légère voiture pour venir s'arrêter au perron bas et large sur lequel, en deux portes-fenêtres, s'ouvrait le hall.

— Mène-t-elle assez bien ! dit un jeune homme.

— Elle est épatante !

— Et c'est que son cheval n'est pas commode !

— Elle vous a un sang-froid !

— Oh ! c'est une maîtresse femme !

Cependant l'équipage s'était arrêté, le domestique mis à la tête du cheval, et, aidées par les hommes qui étaient venus au-devant d'elles, les deux femmes descendaient de voiture avec une légèreté, une souplesse aisée qui dénotaient les *sportswomen*, habituées aux exercices du corps.

Sans prendre souci des compliments ni des politesses dont on l'accablait, la jeune personne qui, tout à l'heure, conduisait, rendait quelques saluts, donnait quelques *shake-hands*, puis, traversant le hall de son air un peu hautain et indifférent, demandait :

— Où donc est Mme d'Albigny ?

Et comme on lui répondit qu'elle la trouverait au salon, elle se dirigea de ce côté.

Elle était merveilleusement belle. Ses traits avaient une régularité de camée ; de lourds cheveux noirs, brillants autant que de la soie, les encadraient. Son teint pâle et ambré avait une pureté exceptionnelle, et les plus beaux yeux du monde s'ouvraient sous la barre vigoureusement arquée de ses sourcils

d'ébène. Seuls, ils nuançaient de douceur cette beauté presque trop parfaite, qui éveillait la comparaison d'une statue de marbre, impeccable et glacée. Car, au repos, la bouche était sévère, et il était facile de deviner, même à première vue, que le sourire ne lui était pas habituel. Enfin, un port de reine, une taille de déesse, des pieds et des mains irréprochables achevaient de faire de cette splendide créature un type accompli de beauté antique.

Derrière elle, sa compagne, vêtue absolument comme elle d'un costume de piqué blanc et d'un panama originalement croqué, se révélait, par cette identité de mise, comme sa sœur, car rien, au physique, ne la rapprochait de la première.

Elle était plus petite, ses cheveux blonds frisonnaient autour de son visage irrégulier, très frais, très rose. Infiniment moins jolie que sa sœur, elle ne manquait point, pourtant, d'un certain charme gracieux et se révélait plus sensible aux hommages que l'autre, dans sa fière beauté.

En les voyant entrer au salon, un murmure parcourut les groupes.

— Ah ! voilà mesdemoiselles de Lussy !

Mme d'Albigny les accueillit avec une visible sympathie.

— Diane ! Odette ! leur dit-elle. Enfin ! Si vous n'étiez pas venues, mon « jour » était manqué, et bon nombre de mes visiteurs... volés !

— Nous ne croirons jamais cela, madame, fit la belle Diane, dont un sourire entr'ouvrit les lèvres sur d'admirables dents. Celui qui ne viendrait pas à Merceuil uniquement pour la châtelaine serait un fou ou un aveugle, et vous n'en comptez point parmi vos amis.

Et après cette réplique, faite d'un ton gracieux et spirituel, Diane de Lussy continua de saluer les personnes qu'elle connaissait.

Mme d'Albigny lui offrit un siège, mais on ne la laissa pas s'asseoir. Toutes les personnes du hall avaient, derrière les deux sœurs, fait irruption au salon. Les cigares en étaient restés abandonnés, et la partie de billard, et les conversations entre hommes. Tout le monde s'empressait autour des nouvelles venues, et c'était à qui briguerait leur attention.

De la tour, aussi, quelques jeunes filles étaient venues, mais autant par curiosité, ou pour obéir au mouvement général, que par sympathie ou affec-

tion. Il était facile de se rendre compte que les deux jeunes personnes n'avaient point là d'amies.

Du reste, les habitudes de la vie moderne ont singulièrement nui à ces amitiés de jeunes filles, très douces, un peu puérides, infiniment délicates, qui fleurissaient il y a un demi-siècle. La camaraderie les a tuées, cette camaraderie que n'entrave pas la différence des sexes et s'étend des jeunes gens aux jeunes filles, dans la liberté plus grande laissée à ces dernières. Elle a supprimé les timides confidences, les longues et mystérieuses causeries où ces demoiselles se révélaient mutuellement les chastes secrets de leurs jeunes cœurs, pour les remplacer par les conversations bruyantes, banales et gaies, auxquelles se mêlent volontiers les jeunes hommes; d'où le sentiment, désormais passé de mode, est rigoureusement banni, pour faire place aux questions qui ont le talent d'intéresser ces messieurs : chasse, chevaux, sport... Parfois le flirt vient y mêler ses coquetteries factices et ses hommages convenus.

Diane et Odette de Lussy semblaient le type accompli de la jeune fille ultra-moderne; américaine, disaient quelques mères — non les moins indulgentes — pour caractériser, sans méchanceté, leur liberté d'allures. Elles circulaient souvent seules, malgré leur grande jeunesse, et cette visite qu'elles venaient faire, sans leurs parents, au jour de Mme d'Albigny, était une des habitudes de leur indépendance.

Pourtant, une des personnes présentes, Mme Supraz, qui ne les connaissait pas encore, ne put se retenir d'un peu d'étonnement.

— Quoi, dit-elle à Mme d'Albigny, ce sont là deux jeunes filles ? On pourrait croire qu'au moins l'une d'elles est mariée, et sert de chaperon à l'autre...

— Non, répliqua Mme d'Albigny, elles ne sont mariées ni l'une ni l'autre, et, comme vous le voyez, ce ne sont pas de vieilles filles, ni même des chanoinesses. Mais elles ont été élevées très librement. Leur mère, souvent souffrante, ne pourrait les accompagner. Leur père, quoique très mondain, ne s'en soucie pas toujours ; alors elles sortent seules, en toute occasion. Mais que ceci ne vous les fasse pas mal juger, chère amie, ajouta l'indulgente femme, elles sont très convenables, très correctes, et leur tenue est parfaite.

— Euh ! parfaite ! répliqua l'interlocutrice... elles me paraissent fort libres et fort coquettes. Voyez

comme on les entoure et comme elles accueillent les hommages !

— Elles y sont accoutumées, reprit Mme d'Albigny, et ils ne leur causent certainement pas l'effet qu'ils produiraient sur des jeunes filles moins... expérimentées à ce sujet. Elles les acceptent comme un tribut qui leur est dû, et ils ne leur tournent pas la tête : si vous saviez comme Diane, surtout, est sérieuse. Du reste, vous allez en juger.

Et par un jeune homme qui passait, Mme d'Albigny fit prier Mlle de Lussy de venir près d'elle.

Celle-ci, immédiatement, se rendit à cet appel, se dégageant des gens qui l'entouraient et des conversations commencées avec un détachement qui témoignait de son indifférence.

— Ma chère enfant, fit Mme d'Albigny, lui désignant une banquette en face d'elle et de Mme Supraz, je vous réclame, sinon je ne jouirai pas encore un seul instant de vous aujourd'hui ! Parlez-moi de madame votre mère ?

Diane, d'un joli mouvement, s'était assise.

— Ma mère est toujours bien fatiguée, madame, répondit-elle sérieusement.

— Mais cela ne vous inquiète pas ?

— Cela me peine. Le médecin ne nous permet pas de nous alarmer : un peu d'anémie, de neurasthénie, rien de grave ; mais ma mère a besoin de se soigner, de se reposer...

— Et ce n'est guère facile, intervint rapidement Mme Supraz, — avec des jeunes filles de votre âge, mademoiselle, qui tout naturellement aiment à sortir et qu'il faut accompagner.

— Oh ! madame, fit vivement Diane, nous ne voudrions point imposer cette fatigue à notre mère ! Ma sœur et moi nous suffisons parfaitement.

— En quel sens ? fit plus perfidement encore Mme Supraz, — par la compagnie que réciproquement vous vous tenez et qui vous permet de vous passer d'autre relation ou bien par l'habitude prise de sortir ensemble ?

— Par l'une et par l'autre, madame, répondit Diane, nullement embarrassée. Etant deux, il nous est plus facile de circuler sans être accompagnées et, si nous restons au logis, d'ignorer la solitude.

— Mais la solitude, il me semble que c'est madame votre mère qui doit y être un peu condamnée avec votre genre de vie ?

— Ne le croyez point, madame, reprit Diane tran-

quillement, nous sommes beaucoup avec elle; et puis, elle est si bonne que ce serait, pour elle, une privation de plus que de nous enchaîner à la chaise longue où elle est, hélas! trop souvent retenue; et elle jouit de nos distractions, de nos promenades, de nos plaisirs, qu'au retour nous lui racontons.

Mme d'Albigny, au supplice par l'espèce de malveillant interrogatoire que l'on faisait subir à sa petite amie, cherchait depuis un moment l'occasion de rompre les chiens.

— Et monsieur votre père, dit-elle à Diane, ne le verrai-je pas aujourd'hui? car, ajouta-t-elle se tournant vers Mme de Supraz, — M. de Lussy accompagne souvent ses filles ou, lorsqu'il me les envoie, comme cet après-midi, vient les rechercher.

— Il n'en sera pas ainsi ce soir, fit Diane, mon père est en Angleterre.

— En Angleterre?

— Oh! pour bien peu de temps, nous l'attendons tantôt. Il est allé voir des chevaux.

A ce moment un jeune homme entra dans le salon qui s'était vidé peu à peu et où, seules, restaient Mme d'Albigny, Mme Supraz et Diane de Lussy.

— Mademoiselle Diane, dit-il avec cette demi-familiarité, fréquente maintenant dans la jeunesse, on vous réclame pour le tennis.

— Merci, fit la jeune fille, presque sans se détourner, je ne jouerai pas aujourd'hui.

— Vous ne jouerez pas, reprit Pierre d'Arlande avec consternation, vous ne jouerez pas! Mais alors il n'y a rien à faire! rien!

Et comme Diane, sans paraître prendre souci de ses paroles, ni même de sa présence, semblait vouloir continuer à causer avec Mme d'Albigny, d'Arlande reprit encore :

— Et c'est là toute votre réponse : « Je ne jouerai pas aujourd'hui? » C'est là ce que je vais reporter au groupe qui m'a envoyé vers vous en ambassadeur? Bien! je vais être joliment reçu!

— Pourquoi? fit Diane, distraitemment, vous n'êtes pas responsable de ma résolution?

— On m'accusera de n'avoir pas su la vaincre.

La jeune fille fit un geste comme pour dire : « tant pis pour vous » et d'Arlande continua :

— De n'avoir pas su vous fléchir!

Diane, sans répondre, écoutait les propos qu'échangeaient Mme d'Albigny et Mme Supraz, avec

l'évidente intention de prendre part de nouveau à leur conversation.

— Voyons, insista Pierre d'Arlande, quand ce ne serait que pour me faire plaisir ?

Diane le regarda en fronçant un peu son fin sourcil, si bien arqué, trouvant au moins téméraire cette prétention.

— Pour sauver ma réputation de diplomate, ajouta-t-il très vite en plaisantant, ayant saisi cette nuance au passage.

— J'espère qu'elle aura de meilleures occasions de s'affirmer, fit Diane, souriant aussi un peu, mais il ne faut pas compter sur celle-ci.

— Enfin, reprit d'Arlande, pourquoi, vous, qui êtes l'âme de toutes nos parties, refusez-vous de jouer aujourd'hui ?

— Parce que j'ai mieux à faire, riposta Diane, non sans malice, lui montrant du regard Mme d'Albigny.

D'Arlande hésita un moment, puis, sans se laisser démonter :

— Certes, convint-il, mais Mme d'Albigny est trop parfaite maîtresse de maison pour ne pas sacrifier à ses hôtes le plaisir de vous avoir près d'elle.

— Et, en même temps, celui que personnellement j'ai à y rester ? fit Diane. Merci bien de vos bonnes dispositions à mon égard ! Alors c'est de mon désir que Mme d'Albigny ne tiendrait pas compte ?

— Allons ! fit celle-ci gracieusement, arrangeons les choses. Puisqu'on vous veut absolument là-bas, allez jouer une partie, si toutefois cela ne vous ennuie pas ; puis vous nous reviendrez.

— Franchement, madame, dit Diane, je préfère, si vous le permettez, rester près de vous. Cette chaleur, pour jouer, m'effraie, puis nous allons bientôt repartir, car nous devons être rentrées pour le retour de mon père.

— Alors prenez-en votre parti, monsieur d'Arlande, fit Mme d'Albigny, et allez reporter à ceux qui vous ont envoyé la mauvaise nouvelle.

— C'est dur ! fit le jeune homme s'éloignant, et la mission est pénible, ajouta-t-il, plaisantant.

La conversation avait depuis un moment repris entre les trois femmes lorsque, de nouveau, un jeune homme se présenta à la porte du salon.

C'était Herbert de Chéramey. Grand, brun, portant beau, la figure intelligente et fière, on ne savait ce qui étincelait le plus dans son visage de ses yeux noirs ou de ses dents, blanches et aiguës comme

celles d'un jeune loup, que découvrait un sourire fréquent. L'affinement des races se lisait en toute sa personne, il était le type de plus en plus rare à notre époque du gentilhomme, qui s'efface chaque jour davantage devant le sportsman, le clubman.

Comme Pierre d'Arlande, il s'avança vers Diane de Lussy, mais, alors que la seule indifférence de la jeune fille avait accueilli le premier, un intraduisible et pourtant visible émoi anima le marbre de ses beaux traits en reconnaissant Herbert de Chéramey.

Lui aussi venait en ambassadeur.

— Mademoiselle, — fit-il s'inclinant très bas devant elle, avec ces façons d'ancien régime qui, alliées chez lui à un tour d'esprit très moderne, plaisaient à toutes les femmes, — mademoiselle, je viens vous supplier de nous faire l'honneur — et le plaisir — de jouer au tennis avec nous.

Diane souriait.

— J'ai dit à M. d'Arlande, qui m'avait été dépêché dans le même but, que je ne jouerais pas aujourd'hui.

— Vous lui avez dit cela, à lui, insista Herbert avec une certaine fatuité, mais...

Et son regard ajouta :

« Mais à moi ? »

Diane se rebella un peu contre l'emprise sur sa volonté qu'était ce regard fascinateur, qui la dominait.

— Je lui ai dit la vérité, reprit-elle, et ma résolution est bien prise. D'abord, j'ai le plus grand plaisir à causer avec Mme d'Albigny; en deuxième lieu, cette chaleur m'épouvante; puis troisième et péremptoire raison, nous allons partir d'ici un instant.

— Pas avant d'avoir joué une partie, reprit Herbert avec une autorité dont il savait la puissance.

— Cela nous entraînerait trop loin, dit encore Diane, et nous retarderait outre mesure.

— Pas du tout ! Il n'y en a pas pour longtemps; nous sommes tous de bons joueurs, et vous, la meilleure, ajouta-t-il avec grâce.

— Non, fit-elle encore, quoique déjà vaincue, non, ce ne serait pas raisonnable.

— Si, affirma-t-il, ce sera très raisonnable. Je vous demande un quart d'heure, une demi-heure au plus, et vous me refuseriez, pour si peu de temps, le plaisir d'être votre partenaire ?

Il accompagna ces mots d'un regard et d'un sou-

rire qui mirent en déroute toutes les résistances de Diane.

— Allons ! dit-elle, pour un quart d'heure, mais pas plus.

Et se levant, souriante, elle salua ces dames et s'en fut avec M. de Chéramey.

Mme d'Albigny les regarda s'éloigner et Mme Supraz, prenant son face à main, les suivit longtemps des yeux sans mot dire.

— Eh ! eh ! fit-elle enfin, lorsqu'ils eurent disparu à ses regards, Herbert a été plus écouté, sinon plus éloquent que M. d'Arlande.

Mme d'Albigny ne répondit rien, attendant ce qui allait suivre, et qu'elle prévoyait.

— On m'avait bien dit que ces jeunes gens se plaisaient !

— Je crois, en effet, qu'ils ont beaucoup de sympathie l'un pour l'autre.

— Sympathie ? est-ce assez dire ? fit Mme Supraz jouant négligemment avec son face à main, il m'a été rapporté que mon neveu aimait votre jeune amie.

— Elle est assez jolie pour lui inspirer une affection de ce genre et, ajouta avec intention Mme d'Albigny, elle a assez de qualités pour la mériter.

— Je ne dis pas, je ne dis pas, riposta Mme Supraz, pourtant il lui manque la qualité essentielle, que sa volonté est impuissante à acquérir : la dot.

Quelque dévouée qu'elle fût à sa petite amie, Mme d'Albigny ne trouva rien à répondre, et Mme Supraz continua :

— La dot, il paraît qu'elle n'existe pas, que, malgré le train qu'il mène, M. de Lussy ne donnera rien à ses filles. Est-ce parce qu'il n'en a pas de trop pour lui, ou bien parce qu'il ne possède plus rien ?

— Oh ! objecta Mme d'Albigny, rien ? Et le château de Surlemont ? et la terre ?

— Si tout cela est hypothéqué ?

Mme d'Albigny encore une fois n'osa plus rien dire, car elle avait entendu maintes personnes affirmer autour d'elle que les de Lussy étaient complètement ruinés.

— Pourtant, risqua-t-elle, le train de vie dont vous parliez tout à l'heure, il faut y suffire... Qui peut l'alimenter ?

— Le jeu, paraît-il ; j'ajoute, moi, les expédients. En tout cas, c'est une triste vie, et il n'est pas question qu'un jeune homme sérieux vienne prendre sa femme dans cette famille.

— Pourquoi ? dit encore Mme d'Albigny qui, décidément, défendait bien ses amis, il l'en emmènerait et, justement, si elle a vécu dans un milieu troublé par une incessante gêne, elle jouirait mieux de celui que son mari lui offrirait, et lui en serait plus reconnaissante.

— C'est possible, mais alors il faudra que celui qui risquera l'aventure ait une fortune suffisante pour pouvoir le lui offrir, ce milieu de son goût, et là n'est pas le cas de mon neveu : ne l'oubliez pas, Herbert n'est pas riche.

— Mais, grâce à vous, il le sera un jour, ajouta en souriant Mme d'Albigny.

— Nous verrons cela, fit Mme Supraz. Herbert est bien mon plus proche parent, mais, enfin, j'en ai d'autres, ma fortune est bien à moi, j'ai le droit d'en disposer à mon gré, et il n'est pas du tout certain qu'Herbert en ait la totalité, surtout s'il ne faisait point un mariage à mon gré.

— Et celui-là, avec Diane de Lussy, ne le serait point ?

— Grand Dieu ! non ! Et, certes, si Herbert me consultait, je l'en détournerais.

— Serait-ce sage ? fit Mme d'Albigny rêveuse, s'il l'aime ?... et elle a tout ce qu'il faut pour le rendre heureux !

— Oui, les premiers temps, dit Mme Supraz sceptique, à l'heure des illusions et de la douce lune de miel, mais lorsque les difficultés viendront, les terribles difficultés d'argent !...

— Un jeune ménage n'a pas de grands besoins, ni besoin de grandes ressources, et pour l'avenir...

— Et pour l'avenir, mon neveu me tuerait, n'est-ce pas, dit Mme Supraz en riant, afin de réaliser, à l'heure où il en aurait envie, mon héritage !

— Vous plaisantez, reprit sérieusement Mme d'Albigny, et pourtant deux avenir sont en jeu... deux jeunes cœurs...

— Ma chère, je ne suis point sentimentale, riposta Mme Supraz, et je me mets en présence de la réalité. Herbert s'est épris d'une fille sans dot, qui est élevée comme si elle avait une grosse fortune ; rien que pour ce dernier motif il serait déraisonnable qu'il l'épousât.

— Je crois, reprit Mme d'Albigny, que vous jugez trop sévèrement l'éducation de Diane. Son père est léger, frivole, je vous l'accorde ; mais sa mère est sérieuse et Diane tient d'elle, autant par atavisme que par leçons reçues, de très réelles qualités.

— Je n'en doute pas, à condition que nous exceptions l'économie.

— Je ne l'excepte pas.

— Allons donc ! Mais voyez seulement la coupe de ses robes, le chic de ses chapeaux ! Rien que pour sa toilette cette jeune fille doit dépenser un argent fou !

— Non ! sur elle tout est joli, tout est élégant, elle fait valoir tout ce qu'elle porte.

— C'est possible, pourtant elle est habituée au luxe et certainement il lui en coûterait énormément d'y renoncer. Voyez-vous cette superbe créature, — car elle est vraiment superbe, — habillée au *Louvre* ou au *Bon Marché* ? La voyez-vous sans chevaux, sans voitures, s'occupant de son ménage, élevant ses enfants ?

— Je la vois très bien.

— Pas moi ! fit Mme Supraz que cette défense exaspérait. Mlle de Lussy est un être d'exception, de luxe, qu'il faut laisser dans son cadre, sous peine d'être très malheureux, tout en la rendant très malheureuse ; et c'est ce que je dirais à mon neveu si jamais il était assez fou pour vouloir l'épouser.

— Vous désirez lui voir faire un mariage riche ? dit Mme d'Albigny, dissimulant de son mieux l'irritation que lui causait le parti pris de Mme Supraz.

— Non, mais épouser une femme dont l'éducation et les goûts soient en rapport avec sa dot. Or, Mlle de Lussy est habituée à vivre sur le pied de cinquante mille francs de rente et ses parents, pourtant, n'ont plus que des dettes. Voilà qui n'est pas encourageant non plus ! Entrer dans une famille qui ne fera même peut-être pas honneur à ses affaires !

— Allons, dit Mme d'Albigny, avec une résignation en laquelle le dépit entraînait pour une grosse part, Diane et Odette ne se marieront pas !

— C'est probable, fit Mme Supraz.

— Et elles n'en seront peut-être pas plus malheureuses pour cela, il y a tant de mauvais ménages ! continua l'excellente femme, prenant sa revanche par ce dernier trait, car il était bien connu que Mme Supraz, aujourd'hui veuve, n'avait pas eu à se louer des douceurs du mariage et que son époux, lui léguant sa grande fortune, n'avait fait que réparer, en partie, ses torts envers elle, en cherchant à l'en dédommager.

## II

Mlles de Lussy sont remontées en voiture, elles ont quitté le château de Merceuil et, maintenant, filent de toute la vitesse de leur cob sur la route poussiéreuse et blanche qui court entre les moissons, qu'aucun arbre ne vient ombrager, mais dont la température, grâce à l'heure avancée de la journée, est pourtant tolérable, alors qu'en plein midi elle ne l'était point. Et la rapidité de la course leur procure, par l'air qu'elles fendent, et qui les fouette au visage, une relative fraîcheur qui vient peu à peu éteindre la flambée allumée sur le teint d'Odette animé par la partie de tennis. Diane est restée pâle, mais ses yeux brillent étrangement, comme il arrive après une émotion soudaine ou un plaisir vif, dont le reflet, par le souvenir, se prolonge dans la pensée et dans le regard, qui est son miroir. Tout en roulant vers leur demeure, les deux sœurs causent, et, pour affranchir leurs propos de la curiosité du domestique qui, correct, se tient impassible derrière elles, elles le font en anglais, idiome qui leur est aussi familier que leur langue maternelle.

Naturellement, elles s'entretiennent de l'hospitale maison qu'elles viennent de quitter et des gens qu'elles y ont rencontrés.

— Chéramey était fort empressé, aujourd'hui, il me semble, remarque Odette.

— Mais... comme toujours! fait Diane avec une indifférence affectée.

— Je te demande pardon: son enthousiasme et ses attentions pour toi vont *crescendo*; bientôt il sera au point et alors... gare la bombe! c'est-à-dire la demande en mariage...

— Tu es folle, fit Diane, touchant légèrement de la mèche du fouet l'épaule de son cheval qui eut un mouvement comme pour se cabrer.

Mais sa main ferme et douce le contient, réparant la faute, et le remet à une allure régulière.

— En tout cas c'est une bombe qui serait bien venue, fit Odette, n'est-ce pas?

Diane hocha la tête sans répondre et sa sœur continua :

— Tout le monde le désire : toi, d'abord, puis maman, père, et moi donc !

— Toi aussi ? fit Diane distraitemment.

— Comment ! non seulement parce que je veux ton bonheur, mais encore parce que, tant que tu seras là, personne ne fera attention à moi ; tandis que, lorsque tu seras mariée, qu'il n'y aura plus qu'une demoiselle de Lussy, on s'occupera plutôt de moi et j'aurai quelque chance de m'établir aussi.

— Je ne vois pas, fit Diane qui pensait évidemment à autre chose qu'à ce qu'elle disait, qu'on ne fasse pas attention à toi. Partout où nous allons tu es très entourée.

— Parce que je suis ta sœur ! on courtise tout ce qui approche du soleil. Puis, les hommages, je les recherche, je les provoque. Je m'ingénie à être aimable, je fais des frais, je me donne de la peine, enfin ! Toi, tu n'as qu'à paraître...

— Ne dis donc pas de bêtises ! fit Diane.

— Je n'en dis point. Je me rends parfaitement compte de la différence qui nous sépare : tu es belle, moi pas. Seulement, je te le répète, lorsque tu ne seras plus là pour éblouir tous les yeux, eh bien ! mes petits moyens prendront leur revanche et produiront leur effet, tu verras !

— Alors, fit Diane souriant malgré elle, il faut que je m'en aille pour te faire place ?

— Absolument.

Elles restèrent un moment sans parler.

— Au fond, reprit Odette, tu ne demandes pas mieux que de t'en aller, de te marier ?

— M'en aller, non, dit Diane rêveuse, me marier... cela dépend...

— Avec qui, bien entendu ; mais avec Herbert de Chéramey ?

— Même avec lui, je ne sais...

— Tu ne sais ? mais tu l'aimes !

— Est-ce que je l'aime ? dit Diane avec une sincérité soudaine, je me le demande ? Il me plaît assurément, il me plaît même beaucoup...

— Eh bien ! trancha Odette d'un ton péremptoire, l'amour, c'est cela !

Diane secoua négativement la tête et la fixité de son regard, que vinrent voiler ses longs cils, témoigna de l'abstraction de sa pensée.

Odette n'était pas fille à se contenter de ce mutisme.

— Tu dis non, reprit-elle, qu'est-ce alors ?

— C'est quelque chose de plus, dit Diane.

— En quel sens, explique ?

— Quelque chose de plus fort, de plus doux, avec une idée de dévouement que ne comporte pas une simple préférence.

— Oh ! les grands mots ! fit Odette qui n'était pas sentimentale. Voyons, si Herbert te demandait demain, que dirais-tu ?

— Vraiment, je ne le sais, répondit Diane, je ne sais si le sentiment qu'il m'inspire est assez profond, assez sérieux, pour lier ma vie à la sienne.

— Et si tu acquérais la certitude qu'il est assez profond, assez sérieux ? dit Odette moqueuse.

— Eh bien ! j'hésiterais encore...

— Pourquoi ?

— Tu le sais bien ! ne réveillons pas ces tristes pensées ! tu sais bien notre situation de fortune, la gêne de nos parents. Je ne voudrais tromper personne, surtout celui que j'aimerais.

— Mais tu ne tromperais pas M. de Chéramey ! Père devrait bien, s'il se déclarait, lui avouer que nous n'avons point de dot.

— Et quand bien même il en serait prévenu, crois-tu que je ne serais pas humiliée de tant devoir à mon mari, même le pain quotidien ?

— Si c'était son bonheur de te le donner ?

— Ce serait alors bien doux de le recevoir, fit Diane rêveuse, mais cette situation impliquerait une affection plus intime, plus profonde que celle qui, me semble-t-il, peut nous unir jamais, Herbert et moi.

— Tu veux l'impossible ! fit Odette qui ne comprenait rien aux subtiles délicatesses de sa sœur, si Chéramey te demande et que tu ne l'acceptes pas *illico*, tu feras une fière sottise !

— Qui te dit, seulement, que j'aurai l'occasion de la commettre, releva Diane, et que Herbert me demandera ?

— Cela semble prévu, reprit Odette, sa tante, Mme Supraz, n'est venue aujourd'hui à Merceuil que pour t'y voir.

— J'en ai eu l'intuition.

— Et c'est elle qui est le nœud de la situation : elle doit doter Chéramey ; sans elle il serait pauvre, aussi, il faut qu'il la consulte.

— J'aimerais mieux l'épouser pauvre que riche.

— En voilà une idée !

— Il serait moins loin de moi et on ne pourrait m'accuser de cupidité.

— Et tu crois que cela l'arrangerait, lui, d'être pauvre ?

— Hélas ! fit Diane avec un regret visible.

Puis, essayant de plaisanter, elle ajouta :

— On dit que tous les goûts sont dans la nature, je crois que celui de la pauvreté n'y est pas.

— Alors, conclut Odette, il n'y a qu'une chose à faire ; entreprendre — et réussir — la conquête de la tante Supraz. As-tu commencé ?

— Non, fit Diane, je n'ai pas essayé, et du reste, j'ai la notion que j'aurais perdu mon temps.

— Quoi ! fit Odette étonnée, tu ne lui aurais pas plu ?

— Il me semble que non.

— Pas de veine ! répliqua la jeune fille.

Au même instant, les deux sœurs entraient dans la cour du château de Surlemont.

Le nom de château était bien un peu pompeux pour cette habitation évidemment ancienne, mais à laquelle une restauration moderne avait impliqué sa banalité. En réalité, c'était une construction en pierres, massive, sans aucun cachet, presque carrée, et à laquelle, seul, un haut perron venait donner un peu de caractère.

Diane arrêta devant lui sa légère voiture et, passant les guides dans le porte-fouet, prestement elle sauta à terre. Odette, descendue la première, l'attendait et, ensemble, elles pénétrèrent dans le vaste vestibule qui, de part en part, traversait l'habitation.

Un domestique arrivait, trop tard pour leur en ouvrir la porte.

— M. le comte est-il rentré ? demanda brièvement Odette.

— Non, mademoiselle.

— Où est Mme la comtesse ? interrogea Diane.

— Dans sa chambre, mademoiselle.

Diane pénétra alors dans un autre vestibule où se trouvait l'escalier et qui se prolongeait, dans le sens de la longueur, jusqu'au bout du château, en séparant les appartements.

Si le hall d'entrée payait de mine avec ses tentures de toile peinte, ses panoplies d'armes, ses trophées de chasse et ses grandes plantes vertes, le carré de l'escalier n'était pas moins décoratif. D'un côté, des banquettes de cuir s'interposaient entre les portes et, de l'autre, des porte-manteaux de chêne enche-

vêtraient leurs pieds de biche et leurs bois de cerf. Un tapis d'un rouge vif se détachait brutalement sur les marches peintes en blanc, pour donner l'illusion d'un marbre quelconque, mais cette peinture, par endroits, se détériorait, et l'usure amincissait la moquette du tapis aux arêtes vives des marches. Bientôt Diane fut au premier étage, sur le palier en rectangle, où s'ouvraient toutes les portes des chambres. Seule, une large baie l'éclairait et ses stores rouges donnaient de chauds reflets sur les boiserie blanches et les gravures de prix, représentant toutes des chevaux ou des chiens, accrochées, en galerie, le long du mur.

La jeune fille, se dirigeant vers une des portes du côté de la façade, y frappa doucement.

Une voix faible l'encouragea à entrer et, de son pas léger, qu'assourdissait un tapis encore moelleux dont l'usage et le soleil avaient terni les nuances, elle pénétra dans une vaste chambre à coucher. La demi-obscurité, surtout après l'impression de vive clarté du vestibule, en laissait seulement deviner l'ameublement.

Il était somptueux : le lit bas en palissandre, l'armoire à glace pareille, à trois panneaux, entre les fenêtres, une belle commode Louis XV aux riches ferrures, indiquaient l'appartement de grand luxe, à l'arrangement duquel le goût seul a présidé sans l'intervention gênante de son ennemie habituelle : l'économie. Mais les meubles, primitivement recouverts d'un superbe lampas bleu broché d'argent, — assorti aux rideaux, — notablement défraîchis et, pour quelques-uns, usés, les peintures ternies, les tentures fanées, tout donnait une impression de décadence, plus poignante en raison de la richesse à laquelle elle succédait. Cette impression, la maîtresse du logis elle-même la corroborait.

Etendue sur la chaise longue, un châle aux voyants ramages recouvrant ses pieds, Mme de Lussy était vêtue d'une robe de chambre qui, comme l'appartement, témoignait d'une haute élégance, maintenant passée. Et le surah mauve glacé d'or, dont les plis un peu déteints se drapaient sur son buste maigre, faisait paraître plus pâle encore son teint d'ivoire jauni. Dans cette pâleur, d'admirables yeux bleus, auxquels ceux de Diane étaient à peu près pareils, mettaient leur lueur, mais il leur manquait le charme ingénu, confiant et tendre de la jeunesse. Les larmes, qui en avaient coulé, n'en avaient pas seulement

rougi les paupières, elles semblaient en avoir délayé l'azur pour le rendre plus éteint, plus lointain, plus vague, comme les ciels d'automne qui se décolorent à l'horizon. Et une mélancolie sans trêve se lisait dans les prunelles pâles ! Le dessin des traits, trahi par une excessive maigreur, en était fâcheusement accusé, mais on le devinait quand même avoir été noble et beau. Là encore on retrouvait avec Diane une indicible et pourtant indéniable ressemblance. Il ne pouvait échapper à personne que Mme de Lussy avait été belle, même en constatant la ruine de cette même beauté. Et la patine du temps, qui s'affirmait aussi bien dans l'appartement que dans celle qui l'habitait, laissait l'idée nette, à travers l'actuel présent, d'un passé très brillant, mais irrévocable.

A la vue de sa fille, Mme de Lussy sourit :

— Vous voilà !

— Oui, répondit Diane, comment êtes-vous ?

— Pas trop mal, je me suis reposée toute la journée pour pouvoir passer la soirée avec votre père.

— Ah ! fit Diane, comme craignant d'en entendre plus.

— Et je sais que, pour cela, j'aurai besoin de forces... le sujet que nous aurons à traiter est si grave, si pénible !

— Oui, dit Diane brièvement, toujours dominée par le même sentiment.

— Je redoute cette explication, et, pourtant, je voudrais devancer l'heure... savoir...

— Si les nouvelles sont mauvaises, fit Diane, elles viendront toujours trop tôt.

— Peut-être, si la quiétude les précédait ; mais je crois que tout vaut mieux que l'incertitude en laquelle je me débats, car enfin, si votre père n'a pu obtenir de son banquier anglais au moins le délai qu'il sollicitait...

— Le délai ! répéta Diane, toujours des délais ! à quoi bon ? Je crois, moi, qu'il vaudrait mieux en finir une bonne fois, liquider la situation quelle qu'elle soit.

— Liquider, interrompit Mme de Lussy ! Tais-toi, tu me fais frémir ! Et votre avenir alors, à Odette et à toi ? Perdu, perdu sans espérance ?... Et puis, — ajouta-t-elle au bout d'un moment de silence, — peut-être m'alarmé-je en vain ? Votre père ne me dit pas tout : il se peut que son embarras ne soit que momentané... Je l'ai vu tant de fois se relever !

— A-t-on donné des ordres pour aller chercher père ? interrompit Odette ouvrant la porte en coup de vent.

— Ah ! mon Dieu ! sursauta la comtesse terrifiée, je l'ai oublié ! Vite, Odette, Diane, prévenez le cocher... le train de cinq heures vingt-neuf... mais il est cinq heures et quart, on n'arrivera plus... Mon Dieu ! Mon Dieu ! que va dire votre père ? Il ne manquait que cela !

Et la pauvre femme, apeurée et tremblante, s'agitait sur la chaise longue où la faiblesse, plus encore que la maladie, la tenait.

... Et c'était cela que la vie, et ses tristesses, le mariage, et ses déboires, avaient fait de la délicieuse créature, qu'il y avait quelque vingt-cinq ans le comte de Lussy avait épousée. Elle avait dix-huit ans alors, elle était belle à miracle et riche à millions. M. de Lussy l'avait rencontrée sur une plage à la mode, où, orpheline, elle avait accompagné une de ses tantes. Il s'en était subitement et follement épris. Lui aussi, à ce moment, était jeune, beau et encore riche. Mais sa réputation était inquiétante. On le disait joueur, ou tout au moins dissipateur ; homme de plaisir, sans que la frivolité de ses goûts et la légèreté de sa vie fussent compensées par ces qualités sérieuses qui permettent, une fois passée la fougue de la jeunesse, de se ressaisir et de rentrer dans le devoir.

Devant les menaces d'un tel caractère, la tante et le tuteur d'Armelle Pigurac avaient cherché à s'opposer à son mariage avec le brillant gentilhomme ; mais il avait su lui plaire : ses défauts eux-mêmes, par leur apparence de désintéressement et de dilettantisme, si différente du milieu de travailleurs où Armelle avait été élevée, l'avaient séduite et, devant sa volonté bien formelle d'épouser le comte de Lussy, sa parenté, relativement lointaine et partant un peu indifférente, l'avait laissée libre d'agir à sa guise.

Arnold de Lussy fut donc, vers ses trente ans, l'heureux époux d'une des plus jolies et des plus riches héritières de l'industrie française.

Très sincèrement, alors, car c'était un être essentiellement primesautier, il l'adorait. Ce feu de paille devait peu durer. Il avait paru délicieux à cet homme fait, déjà blasé sur tant de sensations, d'aimer une enfant et d'en être aimé, mais, bientôt, la puérilité juvénile de ses sentiments l'importuna. Oubliant qu'il avait lui-même assigné à sa femme ce rôle,

qu'il jugeait charmant, de petite fille gâtée, il s'irrita de la voir s'y confiner, et, sans qu'elle sût pourquoi, il s'éloigna d'elle, peu à peu.

Mme de Lussy s'aperçut vite du changement survenu dans le cœur de son mari. Elle n'osa le lui reprocher, car, s'il lui eût été permis de se plaindre de sa conduite, il ne lui était pas permis de le faire de ses procédés. Du reste, elle n'aurait pas eu l'audace de lui adresser même une observation.

Dès le début de leur connaissance, le comte avait pris sur elle un ascendant qui ressemblait presque à de la fascination. Les années n'avaient fait que l'accroître. Justement parce qu'il la traitait en enfant, choyée d'abord, ennuyeuse ensuite, elle n'avait jamais pu, puis jamais osé prendre vis-à-vis de son mari une attitude d'égalité. Elle se jugeait très inférieure à lui. La différence d'âge avait aidé à cette illusion. Lorsqu'elle voulait aborder, en ménage, une question sérieuse, son mari éclatait de rire comme si une gamine de dix ans se fût mêlée à une conversation de grande personne. Et lorsqu'elle risquait un avis, émettait une opinion, le comte avait une façon de sourire et de parler de sa « haute expérience », disant si nettement le peu de cas qu'il faisait de ses jugements, qu'il lui fermait immédiatement la bouche. Alors Armelle avait pris le parti de se taire, aidée à ce silence par la passivité naturelle de son caractère, toujours disposé à céder et à s'incliner, plutôt qu'à revendiquer ses droits et à lutter pour les conquérir. Elle n'avait donc eu aucune part à l'organisation de leur train de vie.

Un peu grisé par l'immense fortune que son mariage lui avait mise en main, le comte l'avait établi, dès l'abord, sur un pied vraiment fastueux. Quelques grandes que fussent leurs ressources, elles ne devaient pas y suffire, car, aux dépenses qu'il entraînait, M. de Lussy joignait bientôt celles, toutes personnelles, de son jeu, de ses chevaux, de ses plaisirs...

De tout cela, Mme de Lussy ne se doutait pas. Elle avait toujours été fabuleusement riche, ne s'imaginait pas qu'il pût en être autrement ni que, dans n'importe quelle situation, la nécessité s'imposât d'équilibrer son budget. A l'ignorance de sa vie d'orpheline, s'était ajoutée celle où M. de Lussy s'était complu à la laisser. Il l'avait systématiquement tenue en dehors de toute question d'intérêt, la jugeant, d'abord, trop enfant pour cela. Puis il

avait ensuite persévéré dans ce *modus vivendi* qui lui laissait toute liberté d'action et, permettant à Armelle d'ignorer bien des choses, sauvegardait aussi bien sa quiétude, à elle, que son indépendance, à lui.

Lorsque le chapitre dépenses commença à excéder grandement, dans le budget du ménage, celui des recettes, le comte se garda donc bien d'en avertir sa femme. Trop orgueilleux pour diminuer son luxe, trop habitué au plaisir pour restreindre ses jouissances, il demanda à la spéculation de combler le déficit...

Elle l'augmenta et un jour arriva où Mme de Lussy lui ayant demandé de l'argent, ainsi qu'elle le faisait généralement, il se vit forcé de lui répondre qu'il n'en avait plus.

La foudre tombant aux pieds d'Armelle ne lui eût pas causé une pareille stupeur. Plus d'argent ! Était-il donc possible que cette chose arrivât !

Le comte eut pitié de cette douloureuse surprise.

— Un embarras momentané, ma chère, lui dit-il avec désinvolture, ne vous inquiétez pas. Voici quelques louis pour vous faire prendre patience et, d'ici peu de jours, je vous donnerai ce que vous désirez...

Armelle ne se contenta pas de cette explication vague, elle voulut savoir, mais son mari, justement, ne voulait pas qu'elle sût et, une fois de plus, elle dut s'incliner devant cette volonté qui la dominait et dont le joug, parfois, lui devenait bien pesant.

Cependant l'alarme était jetée dans cet esprit jusqu'alors paisible, et, sans interroger derechef, Armelle, observant, eut bientôt la certitude que ses inquiétudes n'étaient que trop justifiées. Elle essaya de réagir, secrètement, de restreindre un peu ses dépenses : pour cela, elle s'imposa quelques privations. Si c'était puéril comme résultat, c'était touchant comme intention.

Mme de Lussy se rendit bien vite compte de l'inanité de ses efforts ; alors elle chercha à les diriger vers un autre but.

Ne pouvant éviter la catastrophe où, fatalement, devrait sombrer leur fortune, elle voulut essayer d'en atténuer les conséquences en donnant à ses filles, bien qu'un peu tardivement, une éducation qui leur permit de parer à toute éventualité. Mais à ce chapitre non plus elle n'avait pas voix délibérante !

Le comte de Lussy entendait que ses enfants fussent des mondaines accomplies, en même temps que d'intrépides *sportswomen*. Il n'avait jamais permis qu'on les mit en pension, leur avait laissé prendre une liberté d'allures et des habitudes d'indépendance, que leur mère n'osait désapprouver tout haut, mais déplorait tout bas. Elle avait seulement pu essayer d'en contrebalancer l'influence par ses leçons et ses exemples, et, maintenant, se servait des menaces de l'avenir pour enseigner à ses filles la nécessité d'une vie sérieuse et utile.

Car l'heure était venue où M. de Lussy, loin de cacher encore ses embarras d'argent à son proche entourage, les lui confiait, forcé par la nécessité. Accomplies progressivement, ce qui les rendait moins saillantes, les réformes commandées par la situation semblaient avoir atteint la limite où elles étaient encore permises sans justifier de légitimes soupçons. En faire de nouvelles, c'était avouer la ruine. Depuis longtemps les voyages avaient été abandonnés, ainsi que l'appartement de Paris. Les Lussy passaient toute l'année à Surlemont et la comtesse prenait prétexte de sa santé pour recevoir, sortir et s'habiller le moins possible. Néanmoins, elle n'avait pas rompu avec ses relations, ni ses filles avec leurs habitudes mondaines, d'où le comte, comme elle-même, espéraient encore le salut, au moins pour leurs enfants, sous forme de riches mariages. Mais cet espoir ne se réalisait pas, la situation se tendait chaque jour davantage et le comte était allé chercher en Angleterre un moyen de la prolonger, sinon de l'améliorer...

### III

Une voiture s'arrêtant devant le perron, un bruit de pas dans le vestibule et, bientôt, dans l'escalier, firent tressaillir Mme de Lussy.

— Votre père, dit-elle à ses filles qui étaient restées près d'elle.

Et elle voulut se lever pour aller au-devant de lui, mais ses forces la trahirent, et l'angoisse de la minute qui allait suivre, la rejeta tremblante, sur sa chaise longue.

Du reste, le comte entrait.

Du premier coup d'œil, Mme de Lussy vit que les nouvelles qu'il rapportait étaient mauvaises. Son maintien restait fier et nul abattement ne se lisait sur sa physionomie hautaine, mais une sorte de colère mal contenue, d'ironique amertume éclatait dans la lueur sombre de ses yeux noirs comme une fusée dans la nuit.

— Eh bien ? fit Mme de Lussy ne pouvant dominer son anxiété et sans répondre au bonjour un peu sec, mais très correct, que son mari lui adressait.

A ce moment, Diane et Odette s'avançaient vers leur père.

D'un geste, il les repoussa et, répondant à sa femme :

— Eh bien, quoi, fit-il avec un rire sardonique, que voulez-vous savoir ? Si je rapporte une mine d'or ? Vous n'en croyez rien. Si je rapporte au moins une... espérance ?

Et comme Mme de Lussy se taisait, ne devinant que trop la réponse, il poursuivit :

— Pourquoi me presser de vous dire ce qu'il en est ? Vous pensez donc que c'est très avantageux ?

— Arnold, interrompit la comtesse que ce persiflage mettait hors d'elle, Arnold, vous me faites mourir !

— Pour si peu ? Que sera-ce donc quand vous connaîtrez la vérité ?

— Quelle qu'elle soit, je vous la demande, implora la pauvre femme.

— Eh bien, là voici : nous sommes ruinés, je n'ai obtenu ni concours ni délai. D'ici deux mois ce château sera vendu, ainsi que le mobilier, ainsi que tout ce qui nous reste, et nous n'aurons plus un toit où reposer notre tête.

Un cri de douleur échappa à l'émotion de Mme de Lussy.

— Vous avez voulu la vérité ! lui dit son mari, comme pour s'excuser du trouble qu'il lui causait.

— Je devais la savoir, répondit-elle, mais vous ne vous étonnez pas du chagrin, de l'inquiétude qu'elle me cause.

— Non, fit le comte, je ne m'en étonne pas. J'ai passé moi-même par là. Puis j'ai cherché mille moyens de parer le coup qui m'atteint et qui est le coup de grâce : je n'en ai pas trouvé un seul. La partie est perdue, il n'y a plus rien à faire !

— Plus rien à faire ! répéta Mme de Lussy qui,

au fur et à mesure que la réflexion lui permettait de sonder le gouffre dans lequel elle tombait, se sentait plus terrifiée. Il faudra vivre, pourtant, vivre ! Où en trouver les ressources ?

— Je me le demande, fit le comte. Je pense bien qu'avec un peu de chance ma liquidation me laissera quelques petites sommes, nous vivrons là-dessus tant qu'il en reste.

— Et quand cela sera épuisé !

— Nous aviserons.

— Arnold, fit Mme de Lussy, votre imprévoyance m'effraie.

— Que voulez-vous prévoir, répondit celui-ci, s'impatientant, quoi ? Dites-le ? Vous êtes au bord d'un précipice, impossible de retourner en arrière ; le saut est inévitable. Vous voulez savoir de quelle façon vous retombez ? C'est un comble, cela !

— Je veux savoir comment je pourrai sortir de ce précipice, dit la comtesse.

— Mais vous n'en sortirez pas, ma chère, ne vous faites pas d'illusions, vous n'en sortirez jamais, vous m'entendez, jamais, il faudra y mourir.

— Et nos enfants ?

— Elles seront dames de compagnie à l'étranger.

— Oh ! s'écria Mme de Lussy.

Elle fondit en larmes. Pour elle, elle eût accepté la déchéance, mais pour ses filles qui restaient la dernière lueur de joie et d'espérance d'une vie où toutes les autres avaient été successivement éteintes.

Le comte répondit à son exclamation maternelle par un geste las et indifférent, déjà résigné à l'inévitable, dans cette molle insouciance de l'homme de plaisirs qui, de même qu'il repousse toute contrainte, repousse aussi toute pensée désagréable ou gênante qui compromettrait cette relative et temporaire paix à laquelle il sacrifie les nécessaires préoccupations.

— Et, reprit Mme de Lussy après quelque temps de silence, quand commence la... réalisation ?

— On ne m'exécute pas, fit le comte, c'est là tout ce que j'ai obtenu. Je m'exécute moi-même, grâce à une caution, mais il faut que j'aie fini pour le mois d'août.

— Et nous sommes en mai ! remarqua la comtesse anéantie.

Elle se tut alors définitivement. Ses filles, jusqu'à présent, n'avaient rien osé dire, la gravité des circonstances leur imposait silence. A peine si Odette

avait murmuré à l'oreille de Diane quelques réflexions que celle-ci avait dû juger intempestives, car, du geste, elle l'avait fait taire, toute son attention concentrée sur l'entretien de ses parents.

Lorsqu'elle le jugea clos, elle s'approcha de sa mère, dont la douleur, maintenant muette, la bouleversait davantage, peut-être, que les événements.

— Maman, lui dit-elle très bas et très tendrement, consolez-vous !

Cette douce parole amollit le cœur de la pauvre femme.

— Ah ! fit-elle éclatant en sanglots, s'il n'y avait que moi en cause !

Cet attendrissement énerva le comte.

— De grâce, fit-il impérieusement, pas de pleurnicheries ! à quoi sert ? Jusqu'au bout tenons bon contre la destinée, ne nous diminuons point par des regrets, des larmes qui nous ridiculiserait sans nous secourir, et n'empoisonnons pas nos derniers jours de bien-être par le cauchemar de ceux qui vont suivre. Que, jusqu'au moment décisif, tout le monde ignore notre situation. J'exige qu'il en soit ainsi, vous m'entendez. Lorsque je mettrai Surlemont en vente, je donnerai à ma résolution un prétexte. On pourra supposer que je suis ruiné, personne ne pourra me le dire en face, ni m'offenser par une méprisante compassion. Et quand l'heure en sera venue, nous disparaîtrons tous ensemble sans qu'on sache ce que nous deviendrons, ni où nous irons.

Mme de Lussy regarda son mari, se demandant si cette ligne de conduite lui était dictée par l'orgueil ou par quelque vague et secrète espérance. Sa physionomie fermée ne le lui laissa pas deviner et, comme toujours soumise, elle répondit :

— Il en sera ainsi que vous le désirez.

Mais un regret, presque un remords, vint en plus l'attrister. Si le comte était entièrement ruiné, c'est que sa fortune, à elle, avait sombré en même temps que la sienne et depuis longtemps sans doute. Elle n'en savait rien au juste : jamais M. de Lussy ne l'avait entretenue d'affaires, jamais il ne l'avait consultée. De temps en temps il lui demandait des signatures, qu'elle donnait sans lire les actes au-dessous desquels elle les apposait. Aujourd'hui elle se le reprochait, elle se reprochait de n'avoir pas su mettre obstacle aux dépenses exagérées, aux spéculations folles qui avaient englouti l'avoir de ses enfants. Elle s'en voulait de n'avoir pas eu l'énergie

de réclamer sa part dans les décisions comme dans les responsabilités, mais, tout en déplorant le passé, pas une fois elle ne se dit que, si c'était à refaire, elle agirait autrement, car elle savait bien qu'elle n'était pas de force à résister à son mari, ni même, par longue habitude prise d'une passivité complète, à élever la voix en sa présence.

Les deux jeunes filles étaient, l'une après l'autre, sorties de l'appartement. Elles se retrouvèrent peu après dans le parc. Diane y était venue cacher, dans la solitude, son angoisse mortelle, Odette, la rejoindre, dans l'impérieux besoin de sa nature prime-sautière de parler des graves événements qui se passaient et se préparaient. Ce besoin, Diane ne l'éprouvait pas : son caractère sérieux et bien trempé lui permettait de se suffire à elle-même et de se passer de confiance et d'expansion. Néanmoins, elle accueillit volontiers sa jeune sœur.

— Eh bien ! lui dit celle-ci, s'asseyant près d'elle, sur le banc rustique, voilà du nouveau !

— Un nouveau, depuis longtemps prévu et redouté, répondit Diane.

— Oui, mais le fait lui-même, brutal, immédiat, n'en est pas moins difficile à avaler.

— Terrible ! fit Diane, c'est terrible, surtout pour maman !

— Pour maman ? répliqua Odette, et nous, tu nous oublies ? Maman, elle, sa vie est finie ; la nôtre commençait, la voilà brisée. Elle a été de longues années opulente, aimée, heureuse, et nous, notre jeunesse est condamnée à la misère, à l'isolement, au travail.

— Notre jeunesse, justement, nous donnera les moyens et la force de combattre la mauvaise fortune. Nous travaillerons et nous vivrons. Mais, maman, à son âge, avec sa santé !

— Oh ! elle souffrira beaucoup, c'est évident, mais, enfin, elle n'attendait plus rien de la vie, tandis que nous ! Ah ! que ne nous sommes-nous mariées pendant les années de prospérité, nous aurions aujourd'hui une situation ; au lieu de cela, si, comme tu le dis, nous devons travailler, nous déclasser, il y a des chances pour que nous ne nous établissions jamais.

— Sera-ce un bien grand malheur ? fit Diane rêveuse.

— Tu dis cela parce que, ne pouvant épouser celui que tu aimes, tu préfères ne point te marier.

Mais moi, qui ne suis pas dans ton cas, je me serais mariée très volontiers et j'eusse accepté le premier venu, plutôt que la misère qui m'attend.

— Pas moi ! fit Diane, même toute idée de sentiment mise à part, je préférerais gagner mon pain quotidien que de le devoir à un mari qui ne m'inspirerait ni estime, ni sympathie.

— Alors tu es servie selon tes vœux, fit Odette avec une ironie où l'on trouvait un reflet de celle de son père, mais comment le gagneras-tu ce pain quotidien ?

— Je me le demande depuis tantôt. Mon père nous indiquait une voie : demoiselles de compagnie à l'étranger. Ce sera peut-être la meilleure, car, institutrices, nous n'avons pas nos brevets.

— Et puis instruire des gosses ! non, ce n'est pas mon affaire !

— Mais ces places de demoiselles de compagnie sont-elles bien fréquentes ?

— Bah ! papa a tant de relations !

— Et il en est peu d'agréables, fit Diane suivant le cours de son idée, mais qu'importe ?

— Si, il importe, reprit Odette vivement, je ne veux pas aller chez de petites gens ni chez de vieilles gens. Je veux un milieu choisi, élégant, fortuné, où j'accompagnerai des jeunes filles à la promenade, dans le monde, en voyage. Si leur père est veuf, je tâcherai de l'épouser. S'il ne l'est pas, ce sera leur frère, leur oncle, que sais-je, moi ? enfin quelqu'un de leur entourage.

— Jolies dispositions, fit Diane souriant malgré sa tristesse.

— Bah ! chacun se tire d'affaire comme il peut. Tu verras que papa, bien qu'il soit à la côte, trouvera moyen de s'arranger encore une petite vie... sortable.

— Je le souhaite plus que je ne l'espère, fit Diane, pourtant, il m'inquiète moins que maman. Où ira-t-elle ! et, sans nous, que deviendra-t-elle ?

— Nous lui enverrons une part de nos appointements.

— Assurément ; mais contre son isolement, que pourrons-nous ?

— Père ne la quittera pas, je suppose ?

— Nous ne savons rien de ses projets, si tant est qu'il en ait formé.

— Et s'il en a formé nous ne les connaissons qu'au dernier moment, puisqu'il veut garder le triste secret jusqu'à la fin.

— Ceci m'inquiète aussi, fit Diane sérieuse, réfléchissant, car il vaudrait mieux que nous cherchions tout de suite une situation que de vivre, comme père nous le proposait, sur les ressources qui, peut-être, nous resteront, et qu'ainsi nous épuiserons vite. Ménagées, elles nous constitueraient une petite réserve pour le cas de maladie ou d'autres revers. J'en parlerai à nos parents. A quoi bon attendre ?

— Je ne suis pas de ton avis, fit Odette, et je dirai plutôt : à quoi bon devancer les événements ? Si nous avons encore quelques mois agréables, jouissons-en sans souci exagéré du lendemain.

— Mais il faut le préparer, ce lendemain ?

— Savons-nous ce qu'il sera ? D'ici deux ou trois mois tant d'événements peuvent surgir. M. de Chéramey peut te demander en mariage.

— Ah ! fit Diane douloureusement, je t'en supplie, ne me parle pas de lui.

Et, laissant Odette seule, elle se leva et s'enfonça plus avant dans l'allée de châtaigniers, afin d'y trouver, dans l'isolement, la maîtrise de soi que réclamait son chagrin, pour en être vaincu et qui, au souvenir de l'aimé, l'avait abandonnée.

#### IV

Il en fut comme le comte l'avait décidé, et les jours qui suivirent s'écoulèrent sans que, en apparence, rien fût changé dans la vie de Surlemont. On n'y parlait même plus de la catastrophe inévitable, on semblait l'avoir oubliée.

Pourtant, chacun y pensait sans cesse. La comtesse, plus souffrante, en profitait pour ne point recevoir, et Diane, pour ne guère la quitter. Odette sortait avec son père, possédée, comme lui-même, du désir pareil de s'étourdir et de jouir de ses derniers beaux jours.

Aucune réunion mondaine ne les avait encore sollicités lorsqu'un matin le comte entra chez sa femme un carton armorié à la main.

— Armelle, lui dit-il, il y a dans quinze jours une matinée dansante chez Mme d'Esservez.

— Je le savais, répondit celle-ci.

— Il faut y aller.

— Oh ! dit seulement la comtesse, saisie.

Car c'était l'unique protestation que, d'ordinaire, elle se permit.

— Il faut y aller, répéta le comte, c'est la dernière fête mondaine où assisteront nos filles. Je veux qu'on les voie encore une fois dans la splendeur de leur jeunesse, de leur beauté, de leur élégance.

— Pourquoi ? dit Mme de Lussy.

Et, après un temps, elle ajouta :

— Vous fondez, sur cette réunion, quelque espérance, dernière aussi ?...

— Pas précisément, dit le comte, mais peut-on jamais savoir ?... C'est la dernière carte d'un jeu épuisé, il faut la jouer... Et puis je tiens, puisque nos filles doivent disparaître de la société, que ce soit en y laissant un beau, un bon, un lumineux souvenir...

— Je ne sais si elles voudront aller chez Mme d'Esservez.

— Nous ne leur demanderons pas conseil, répondit le comte avec autorité. Ma volonté suffit, je pense ?

— Je ne compte pas vous accompagner, reprit Mme de Lussy, vous conduirez vos filles.

— Nous irons tous les quatre, j'y tiens, et à ce que toutes trois vous soyez mises de façon irréprochable.

— Mais ce sont des frais, mon ami, bien imprudents quand, dans quelques mois, peut-être, nous manquerons de pain.

— N'exagérons pas. Avec cinquante louis vous saurez, vous qui avez du goût et de bons faiseurs, organiser trois toilettes. Ce n'est pas cinquante louis qui nous sauveront !

— Non, mais ils pourraient peut-être nous faire vivre quelques mois.

— Au pain sec et à l'eau, oui, peut-être !... Mais je n'insiste pas : vous connaissez mon désir, veuillez vous y conformer.

Et quinze jours plus tard, Mme de Lussy, qui ne savait pas résister à son mari, entra avec lui chez Mme d'Esservez, vêtue d'une charmante robe de fin tissu gris argent, tandis que ses filles, parées de délicates broderies anglaises, étaient d'une élégance judicieuse et raffinée qui avait obtenu l'approbation, plutôt rare, pourtant, de leur père, dont le goût sûr ne se contentait point d'à peu près.

Comme toujours, les deux sœurs firent sensation et, dès leur arrivée, ce fut autour d'elles un véritable assaut d'hommes empressés à obtenir, qui une valse, qui un pas de quatre...

Diane résistait.

— Tout à l'heure, disait-elle.

Odette, riieuse, avait consenti et, tout de suite, fut emportée dans le tourbillon d'une valse qui commençait. Cependant, près de Diane les sollicitations se renouvelaient : comme on le lui disait, son « tout à l'heure » de l'arrivée, c'était maintenant ! Avec un sourire sans gaieté, elle céda, et promit des valses, des valses et encore des valses, qu'elle inscrivait sur son carnet.

Était-ce par distraction qu'elle y laissait des places vides ? ou bien pour garder le tour d'un réfractaire à sa grâce qui ne s'était pas encore approché d'elle et que, presque involontairement, ses beaux yeux tristes allaient chercher ?

Herbert de Chéramey, car c'était de lui qu'il s'agissait, s'était, depuis le jour de Mme d'Albigny, tenu à l'écart de Diane. Sa tante l'avait morigéné, lui avait montré le risque qu'il aurait couru en épousant une fille, millionnaire par ses goûts et ses habitudes, et que, pourtant, on disait ruinée. Peut-être les arguments employés pour l'en détacher n'eussent-ils pas été vainqueurs si Mme Supraz ne les avait renforcés du suprême entre tous.

« Si vous ne vous mariez pas à mon gré, mon beau neveu, vous n'aurez, soyez-en prévenu, nullement à compter sur moi ».

Et cela avait fait hésiter Herbert, car le plus clair de son avoir étaient les espérances qu'il fondait sur sa tante. Lui, n'ayant rien, Diane non plus, à ce qu'on disait, comment soutenir son rang, comment seulement vivre ?

Ces considérations, qu'on est convenu d'appeler méprisables, et qui pourraient l'être lorsqu'il s'agit du superflu en fait d'argent, deviennent respectables, — comme c'est ici le cas, — quand la nécessité est en jeu. Mais il est permis de regretter que la fondation d'un foyer selon son goût y reste soumise pour les jeunes hommes sans fortune et, malgré cela, oisifs, alors que leur travail, quel que soit le gain qu'ils auraient pu en tirer, leur eût assuré l'indépendance du cœur comme de la vie.

Et on ne s'élèvera jamais trop contre l'ancien préjugé, violemment sapé, du reste, par les idées moder-

nes, que le travail est une dérogation et qu'il n'est pas permis aux rejetons des Croisés de gagner leur pain. Quand plus d'hommes appartenant à cette noblesse du sang qui forme toujours, malgré les attaques dont elle est l'objet, l'élite de la société, quand plus de ces hommes, devant leur patrimoine amoindri par les difficultés des temps, n'hésiteront plus à entrer dans la lice, et prendront leur part dans la lutte pour la vie, on verra se relever la caste à laquelle ils appartiennent, car, non seulement ils lui apporteront les ressources d'argent qui lui manquent aujourd'hui pour garder dans le monde sa place d'autrefois, mais, aussi, cette virilité d'âme que donne le travail, par l'indépendance qu'il conquiert, par la conscience du devoir accompli, par l'orgueil de la difficulté vaincue, sentiments qui trempent les caractères et que ne permet pas la déprimante oisiveté.

Mais Herbert était loin de tout cela ! Il avait simplement baissé pavillon devant ce qu'il appelait l'inéluctable impossibilité, et s'était tenu prudemment éloigné du fruit défendu qui, pour lui, était, en cette occurrence, la belle Diane de Lussy.

Pour ne pas faiblir, pour ne pas souffrir, surtout, il l'avait fuie, il avait soigneusement évité toutes les occasions qui pouvaient le mettre en sa présence. Néanmoins, il était venu à la matinée de Madame d'Esservez, parce que son absence, en raison de son intimité dans la maison, eût semblé équivoque. Puis il s'était promis, s'il y rencontrait Diane, de prendre prétexte de cette réunion pour lui témoigner une froideur que lui imposait sa loyauté. Car, puisqu'il devait renoncer à elle, il fallait qu'elle le sût, au moins tacitement. Il n'aurait jamais eu le courage de le lui faire comprendre autrement que par l'abstention de ses habituels hommages !

Fidèle au serment qu'il s'en était fait, il resta d'abord très à l'écart. Mais il n'y put demeurer longtemps sans risquer d'éveiller l'attention : on se fut étonné de ne point le voir danser, la maîtresse de maison lui en eût su mauvais gré, ainsi que quelques jeunes femmes chez lesquelles il était aimablement reçu ; puis, s'il voulait — comme il le devait — montrer à Diane qu'il a délaissait définitivement, il était nécessaire de mettre les points sur les i et de le lui prouver en s'occupant d'autres personnes, l'excluant seule.

Il fit donc ainsi ; mais le hasard des valse l'amena dans le proche voisinage de Diane, il la vit passer

près, tout près de lui, dans sa beauté radieuse; ses grands yeux calmes et doux, qui le cherchaient, rencontrèrent les siens. En vain voulut-il leur dérober son regard; quelques instants il résista, mais, bientôt, vaincu par le charme irrésistible de celle qu'il aimait, malgré tout, il revint près d'elle. Et il semblait que la passion qu'il avait voulu dompter se vengeait de la contrainte que sa volonté lui avait imposée, car elle jaillissait maintenant de tout son être, de ses yeux brûlants, de ses lèvres, plus audacieuses qu'elles ne l'avaient jamais été s'adressant à la pure jeune fille, l'enveloppant ainsi toute de la flamme qui l'embrasait. Tandis qu'elle, sous ces effluves mystérieux et inconnus, tressaillait, émue, sans pouvoir se défendre de leur charme, plus grand encore après le soupçon d'abandon qui l'avait précédé. Et dans ce trouble de sa raison, Diane, si maîtresse d'elle-même d'ordinaire, en oubliait tout ce qui la séparait de celui qu'elle aimait et devait, au lendemain de cette fête, les éloigner à jamais l'un de l'autre.

Ils dansaient ensemble, se promenaient, surtout, pour mieux causer, dans les allées fleuries du ravissant parc ouvert aux invités de Mme d'Esservez. Ce faisant, ils ne dérogeaient point aux coutumes de cette réunion champêtre où régnait une liberté plus grande, mais leur lente flânerie, sous la voûte des marronniers de l'avenue centrale, se prolongeait peut-être plus que de raison, par rapport à celle des autres danseurs, et ils s'oubliaient un peu dans leur causerie.

Que se disaient-ils, pourtant? Rien de grave qui pût engager l'avenir pour l'un ou pour l'autre; mais le ton de leurs paroles en démentait la banalité, et une telle passion vibrait dans la voix d'Herbert, qu'elle donnait à ses moindres compliments la valeur d'un aveu. C'était bien, en leur conversation, l'hypocrisie des mots cachant l'ardeur de la pensée, familière en ces entretiens de jeunes gens et de jeunes filles qui constituent les *flirts*. Certes, ils n'oseraient leur dire, et elles n'oseraient écouter tout ce qu'ils leur font entendre, mais ce jeu, un peu puéril, qui a encore quelque chose d'enfantin, les ravit tous et toutes.

Pour Herbert et Diane, le flirt n'était encore qu'une apparence et il fallait, bien qu'ils semblassent n'y plus penser, le secret souvenir qu'ils gardaient simultanément de tous les obstacles qui demeuraient entre eux, pour retenir sur leurs lèvres frémissantes

les serments intimes et réciproques qui lient pour l'existence.

— Si nous revenions vers le château, dit tout à coup Diane.

— Pourquoi ? vous vous ennuyez ici, seule avec moi ?

— Vous ne le pensez pas, répondit Diane.

— Alors ?...

— Rien, répondit-elle, rougissant un peu sous le regard brûlant qui s'attachait sur le sien, mais il me semble que nous nous attardons beaucoup.

— Le temps vous a semblé long, je le vois. A moi, pas !

— Mais à moi non plus, seulement...

— Allons ! vous n'avez pas une bonne raison à me donner.

— Si, mais peut-être ne veux-je pas la dire...

— Et vous me laissez croire que j'ai votre confiance !

— C'est-à-dire que je vous prie de le croire.

— Non, cela c'est trop gentiment dit, vous allez m'attendrir, prenez garde !

— Je n'ai point peur de cela, l'attendrissement n'est pas dans vos cordes.

— Qu'en savez-vous ?...

— Et puis, reprit Diane très vite, il ne serait pas beaucoup de circonstance dans l'entrain de cette jolie fête.

— Les sentiments vrais peuvent s'exprimer partout, répliqua Herbert plus sérieux.

Diane ne répondit pas.

— Ce n'est pas votre avis ? reprit-il.

— Je trouve que la vérité, en effet, est de tous temps et de tous lieux... Mon Dieu, fit-elle, s'interrompant en riant, voilà que je réponds presque comme au catéchisme !

— Eh bien ! pendant que nous y sommes et que vous côtoyez ce saint livre, faites un acte de foi, de la foi que vous avez en moi.

— Non, dit Diane, c'est trop solennel...

— Vous n'aimez pas les serments ?

— Pas pour rire, fit-elle, sérieuse à son tour.

— Ce n'est pas un serment pour rire que je vous ferais et que je vous demanderais.

— Avec cela ! fit Diane plus gaie en apparence qu'en réalité, qu'est-ce qui peut bien faire des serments sérieux au bal ?

— Ceux qui s'aiment, fit Herbert, la voix étranglée.

Un tressaillement agita Diane.

— Ceux-là, dit-elle pourtant d'un ton qu'elle voulait rendre calme, ceux-là ne peuvent-ils trouver, pour les échanger, d'occasion meilleure ?

— L'occasion, répondit Herbert, c'est comme le bonheur, il faut la prendre aux cheveux.

— Et c'est parce qu'elle est difficile à saisir, comme le bonheur à atteindre, qu'on a dit qu'elle était chauve, fit Diane tristement...

— Le bonheur, dit Herbert, affectant la confiance, n'est pas souvent si loin de nous ; seulement, lorsqu'il passe à portée de la main, il ne faut pas le laisser envoler.

— Non, dit Diane, mais il n'est pas toujours permis de s'en emparer.

— Il est toujours permis d'être heureux.

— Non, dit-elle grave, non, ce n'est pas souvent possible, et ce n'est pas toujours permis.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, répliqua-t-elle évasivement.

— Si, insista-t-il, dites, je vous en prie, achevez votre pensée, si vous saviez quelle influence vos paroles peuvent avoir sur ma destinée !

— Alors je ne les prononcerai pas, fit-elle, à quoi sert ? — Et puis, ajouta-t-elle après un moment pendant lequel il était resté silencieux, je n'ai rien du tout à dire de particulier ; j'exprimais une sentence, fit-elle essayant de rire.

Et, nettement, elle se dirigea vers le château où l'on dansait toujours.

— Vous voulez donc rentrer à toutes forces, fit Herbert, les jambes vous démangent, une valse vous attire ?...

— Guère, dit-elle.

— Alors ?... qui sait quand nous nous retrouverons encore ? Vous m'avez dit que Mme votre mère ne recevrait pas ces temps-ci, qu'il ne fallait pas songer à aller faire une partie de tennis à Surlemont.

— Ah ! fit-elle, lâche devant la menace de ne plus le revoir dans l'intimité, si, peut-être, mais la santé de ma mère ne lui permet aucune réception. Et puis, ajouta-t-elle, très émue, nous allons peut-être bientôt partir.

— Partir ? pour où ?... fit Herbert saisi.

— Je ne-sais encore... mon père a le projet de voyager cet été.

— De voyager ? répéta encore le jeune homme, oh ! mademoiselle Diane, ajouta-t-il sincèrement, dans

un élan de tout son être, comment ferai-je pour passer tout l'été sans vous voir ?...

Elle voulut prendre la chose en plaisanterie.

— Oh ! vous serez bien à plaindre !

Mais le voyant sérieusement ému et cédant au sentiment de pitié qui la portait à consoler toute peine, et plus qu'aucune autre celle, même légère, d'un être aimé, elle ajouta :

— Je reviendrai !...

— Je l'espère bien, fit-il sérieusement, car sans cela... non, mademoiselle Diane, la vie loin de vous...

— Mortelle ? n'est-ce pas, riposta-t-elle, plaisantant encore, je connais cela !

— On a dû vous le dire bien souvent ; personne ne vous l'a dit comme moi.

— Voyez-moi cette prétention, fit Diane, ironique, afin de cacher les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je voudrais bien vous prouver, allez ! que ce n'est pas de la prétention de ma part que de vous l'affirmer, mais...

Et le souvenir, précis, cette fois, de tout ce qui s'opposait à son mariage avec Diane, venant, poignant, assaillir le pauvre garçon, lui serra si fort la gorge qu'il dut s'interrompre pour ne pas trahir son chagrin et son émotion.

Diane s'en aperçut, son trouble augmenta le sien, mais, plus vaillante, elle le domina, et ne voulant pas entre eux d'explications plus nettes, qui l'eussent mise dans un cruel embarras, elle marcha un peu vite vers le château.

Au moment d'y pénétrer, Herbert l'arrêta.

— Mademoiselle Diane, dit-il, vous avez raison, il n'est pas souvent possible d'être heureux, mais avec beaucoup de courage au cœur et... un immense amour, ajouta-t-il plus bas, on peut essayer...

Elle hésite un moment, puis, se tournant vers lui, et le regardant une dernière fois de son regard doux et presque voilé de larmes, elle répondit :

— On le peut !...

Et sur cet encouragement, bien léger, il est vrai, mais auquel les circonstances donnaient toute sa valeur, elle pénétra dans le hall par la porte que faisait étroite un groupe d'hommes arrêtés devant elle.

— Comme vous êtes pâle, Diane, lui dit avec une intention perfide la petite comtesse de Filtré, une de ses amies, qu'elle croisa en rentrant.

— C'est possible, répondit la jeune fille avec un

calme parfait, je me suis refroidie sous ces grands arbres; je vais prendre un verre de punch et il n'y paraîtra plus.

— Me permettez-vous de vous conduire au buffet, mademoiselle, lui dit le baron de Sauge qui se trouvait là, cela me dédommagera de la valse que les « grands arbres » m'ont volée.

— Et que je vais vous rendre, fit Diane gracieusement.

Elle était émue au point de s'en trouver incommode, la tête lui tournait et elle se demandait comment, malgré le stimulant de la boisson chaude et alcoolisée, elle pourrait tenir sa promesse et danser.

Pourtant, elle prit le bras de M. de Sauge, mais, avant qu'elle fût rentrée dans le hall, son père vint au-devant d'elle.

— Ta mère te demande, lui dit-il, monsieur de Sauge voudra bien t'excuser, fit-il se tournant vers le jeune homme, tu le dédommageras un peu plus tard.

Celui-ci s'inclina.

— Remise à huitaine, puis à quinzaine, fit-il en riant aux hommes qui l'entouraient, un avocat en a l'habitude, mais ce n'est pas plus agréable pour cela.

Diane, surprise, suivait son père, se demandant ce qui avait motivé ce rappel auquel elle n'était pas accoutumée. M. de Lussy l'amena près de sa femme, qui était assise un peu à l'écart, sur un canapé.

— Assieds-toi là, lui dit-il.

Et il s'éloigna.

— Mon Dieu, maman, fit Diane saisie, vous n'êtes pas souffrante ?

— Non, mon enfant, rassure-toi.

— Pourquoi mon père est-il venu me chercher ?

— Parce qu'il veut, m'a-t-il dit, nous présenter un de ses amis.

— Ah ! fit Diane indifférente, voilà bien des cérémonies !

Mais, *in petto*, elle bénissait la circonstance qui lui permettait de s'asseoir un moment et de se reprendre un peu dans ce coin relativement désert. Il ne l'eût pas été longtemps, elle s'y trouvant, mais, presque aussitôt, elle aperçut dans les groupes la haute stature de son père se dirigeant vers elle, et, lorsqu'il fut tout près, il se retourna, démasquant la petite taille de l'homme qui le suivait et, qu'immédiatement, il présenta à sa femme et à sa fille aînée.

— Le marquis Roland d'Étreton.

Cet homme était bossu. Jeune encore, son visage était noble et beau. D'admirables yeux bleu clair s'ouvraient, pleins de lumière et de vie, sous ses sourcils qui rappelaient le blond un peu fauve de la moustache, mais avaient une teinte plus foncée. Le dessin des traits était correct, le teint pâle, un peu maladif, et le front haut sous les cheveux relevés. La physionomie traduisait la fierté et l'intelligence, et cela semblait presque une erreur de la nature, cette belle tête fine, expressive, spirituelle, sur ce corps difforme, sinon malingre. Car la débilité musculaire de la plupart des bossus avait été épargnée à celui-là. Il n'avait ni leurs jambes grêles, ni leurs longs bras étiques. On ressentait, le voyant, l'impression d'une belle plante saine et robuste qui, en pleine croissance, avait subitement dévié, ainsi qu'en témoignait la courbure de l'épine dorsale, et alors avait cessé de grandir. Ce qu'en supposant, on allait à la vérité, car Roland d'Etreton n'était point né contrefait, mais l'était demeuré d'une chute qui, dans l'enfance, avait failli le tuer.

Fils unique, seul héritier d'un grand nom et d'une grosse fortune, il avait vu, autour de son lit de blessé, toutes les sommités médicales et chirurgicales de l'époque. On avait pu lui sauver la vie, consolider sa santé, non assurer le développement normal de sa taille ni en sauvegarder la rectitude, et bossu il était resté !

Il salua Mme de Lussy, puis sa fille, avec une dignité hautaine, visiblement jalouse de ses droits. Son expression le rendait peu sympathique. Mme de Lussy, dont la sensibilité était exagérée, en fut assez mal impressionnée pour ne rien trouver à dire à l'homme que son mari lui amenait.

Cette lacune fit froncer le sourcil au comte. Diane le remarqua : son esprit délicat et subtil lui faisant saisir toutes les nuances. Aussitôt, elle s'ingénia à compenser par quelque phrase gracieuse l'accueil peu engageant que sa mère avait fait au jeune homme.

— Monsieur d'Etreton n'avait pas besoin de m'être présenté, dit-elle, je me rappelle parfaitement l'avoir vu déjà l'an passé... chez Mme de Merceuil, n'est-ce pas, monsieur ?

— En effet, mademoiselle, répondit-il, je n'en avais pas perdu le souvenir, seulement je n'osais espérer qu'il vous fût demeuré. Je n'avais pas réfléchi, ajouta-t-il avec amertume et insistant sur les

mots, — que je suis trop différent des autres pour qu'on m'oublie tout à fait !...

Et à travers l'ironie des mots, faisant allusion à sa disgrâce, on sentait percer une telle souffrance intime que Diane, compatissante, n'écouta que son bon cœur pour répondre :

— En effet, monsieur, vous m'avez parlé ce jour-là, à propos de « modern style », de l'art, et spécialement de celui du moyen âge, avec une érudition, une maîtrise, un charme qui vous différenciaient absolument de tous ceux qui vous entouraient, et ne m'ont pas permis de vous oublier.

Les traits de Roland se détendirent en un vague sourire qui leur rendit tout leur attrait, mais ne désarmant pas :

— Mademoiselle, dit-il d'un ton ironique encore, mais dont on sentait la raillerie voulue et non plus dictée par un sentiment éprouvé, — mademoiselle, vous êtes bonne et experte à panser les blessures que fait la vie, mais vous ignorez sans doute qu'il en est d'inguérissables ?

— Non, monsieur, dit Diane sérieusement ; mais je sais que parmi celles-là, il en est de plusieurs ordres et que les plus douloureuses ne sont quelquefois pas les plus apparentes.

— Pourtant ! fit Roland... mais voici une bien singulière conversation au bal, mademoiselle, permettez-moi plutôt de vous demander cette valse ?

Il fixa sur Diane ses yeux brillants et dominateurs comme ceux de l'aigle fascinant sa proie. Elle, resta désarmée...

Il lui demandait une valse ! une valse !... Danser avec ce bossu ! Sa nature physique eut un ressaut de répulsion, et son amour-propre lui-même se cabra. Quel ridicule elle allait se donner !... Comment osait-il lui faire une pareille proposition avec la conscience qu'il avait semblé témoigner de sa difformité ! C'était la consolation, qu'en sa charité, elle lui avait donnée, qui l'enhardissait de la sorte. Cela l'apprendrait à être bonne ! Et, dans sa détresse, elle regarda son père qui, resté là, debout, surveillait l'entretien. Elle lut sur son visage sévère une vive désapprobation de sa seule hésitation. Qu'allait-il dire de son refus ?... Car elle allait refuser, refuser certainement : elle cherchait seulement l'excuse la plus polie, la moins blessante à donner à ce malheureux, celle qui ménagerait le mieux sa susceptibilité, et, dans son trouble, elle ne trouvait pas...

Son anxiété ne se prolongea point. M. d'Étreton y mit fin avec un mauvais rire sardonique qui éclata comme une crécelle.

— Je vous demande cette valse, mademoiselle, dit-il, non pour la danser, soyez tranquille, je sais parfaitement que, si cela m'est possible, cela ne m'est pas permis; mais pour la causer, la seule chose que j'aie le droit de faire au bal.

Alors M. de Lussy intervint :

— Je suis sûr que Diane acceptera d'autant plus volontiers qu'elle disait tout à l'heure être fatiguée.

— D'avoir dansé? releva Roland d'Étreton avec une ironie prouvant à Diane qu'il avait dû observer sa longue promenade et sa longue causerie avec Herbert.

— Pas précisément, fit-elle, car j'ai très peu dansé aujourd'hui, justement parce que je me sentais lasse. Je crois que cette chaleur en est cause; aussi, monsieur, ajouta-t-elle, sentant peser sur elle le regard impératif de son père, et tout à la joie d'avoir échappé, sans le fâcher, au ridicule qu'elle s'était cru imposé, — j'accepte très volontiers de causer cette valse avec vous.

Roland lui offrit son bras.

— Alors, venez, mademoiselle, lui dit-il, nous trouverons, pour cela, quelque coin paisible comme celui-ci, et où il fera plus frais, puisque vous craignez la chaleur.

Elle le suivit, un peu gênée quand même de traverser, à son bras, ce salon, puis le grand hall où l'on dansait, car, sur leur passage, les yeux s'écarquillaient, et les étonnements se manifestaient en réflexions peu obligeantes.

Quelques-unes parvinrent aux oreilles de Diane et la firent rougir, car elle présuma que Roland les entendait. Mais il n'y semblait pas prendre garde et passait au milieu des groupes, fier et indifférent.

— Irons-nous dans le parc, mademoiselle, lui demanda-t-il, peut-être y trouverez-vous une température plus agréable?

Diane eut la vision d'une promenade dans l'allée des beaux marronniers qui gardait enclos, sous sa voûte sombre, le souvenir des doux moments que, quelques minutes auparavant, elle y avait passés avec celui qu'elle aimait, et cela lui sembla une profanation que d'y retourner, si tôt, avec un autre, et quel autre! Cet homme qui ajoutait à sa disgrâce

physique celle d'une humeur farouche et bizarre, et, qui, à la fois, l'émouvait et lui faisait peur.

— Je préférerais me promener autour de la pelouse, dit-elle seulement.

— Ou bien, si vous êtes lasse, vous asseoir près de la pièce d'eau ? suggéra-t-il.

Elle accepta, heureuse d'échapper aux regards curieux et moqueurs qui les suivaient de loin.

Ils s'assirent donc et se trouvèrent un peu à l'écart. Alors, subitement, le marquis d'Étreton changea de manière. Diane retrouva le causeur brillant dont elle avait vraiment conservé le souvenir. Toute amertume, comme toute ironie, disparut de son langage. Il l'entretint de choses banales, mais d'une façon qui ne l'était pas, et, si elle n'avait pas été absorbée par le souvenir de l'heure précédente, elle eût pris plaisir à l'entendre. Sans cette intime préoccupation, elle eût aussi remarqué que Roland lui faisait subir une sorte d'interrogatoire, discret assurément, mais surtout habile, car, sans qu'elle s'en aperçut, il se renseignait sur ses idées et ses sentiments. Elle lui répondait presque inconsciente, dans une sorte de rêverie alanguie, rapportant sans préméditation ce qu'il lui disait à la pensée unique qui la dominait, et en traduisant les vagues impressions dans ses propres paroles. Et, ainsi, elle fut amenée à faire connaître, sur bien des choses, sa manière de voir personnelle, qu'autrement M. d'Étreton eût toujours ignorée.

De même, le temps passait sans qu'elle s'en souciât, toute au souvenir qui la hantait et qu'évoquait cette conversation où il était question, discrètement et d'une façon générale, de sympathies éveillées par des idées pareilles, d'attirances mystérieuses, de difficultés vaincues, de tristesses secrètes, de dévouements obscurs, d'amour, même, d'amour muet, parfois trahi, parfois dédaigné.

Et ce fut M. d'Étreton qui, le premier, se leva du banc rustique qu'ils occupaient et, d'une voix toute changée, dit à Diane :

— Je me reprocherais de vous retenir davantage, notre « valse » a été longue !

— Elle ne me l'a point paru, répondit Diane franchement et toujours distraitement.

— Vous êtes la politesse même, mademoiselle, fit Roland.

Et, sans plus rien ajouter, il la ramena près de sa mère et s'éclipsa dans la foule.

Mme de Lussy, fatiguée, n'attendait que le retour de sa fille pour partir. Elle l'envoya rechercher Odette qui était fort entourée.

Néanmoins elle suivit Diane sans protestation, et, comme ensemble elles traversaient le hall, elle lui murmura à l'oreille.

— Tous mes compliments !

— Que veux-tu dire ?

— Pour la promenade sous les marronniers. Elle a été décisive et, maintenant, Herbert ne se reprendra plus, il a brûlé ses vaisseaux, en public, puisque sa tante était là, et je suppose que la demande officielle ne va pas tarder.

Diane eut un geste vague.

— Toi, au moins, tu te tireras d'affaire ! fit Odette avec un soupir d'envie.

Et à ce rappel de leur triste situation, dont la pensée l'avait un peu fuie, un nuage, de nouveau, vint couvrir le beau front de Diane, qui ne répondit pas...



Les jours qui suivirent furent, pour Diane, des jours d'attente, d'angoisse aussi. Sans cesse ses grands yeux mélancoliques se tournaient vers l'avenue qui, aboutissant au château, devait y amener Herbert de Chéramey. C'était lui qu'elle attendait !

Son cœur et son esprit avaient la confiance et les illusions des êtres jeunes et purs qui, n'ayant jamais trompé, et n'ayant pas encore eu le temps d'être trompés eux-mêmes, ne croient pas aux trahisons, ne les supposant même pas possibles. Elle se redisait cent fois le jour les derniers mots d'Herbert, ceux sur lesquels ils s'étaient séparés :

« Il n'est pas souvent possible d'être heureux, mais avec beaucoup de courage et d'amour on peut essayer ! »

Elle se rappelait aussi les paroles et le regard par lesquels elle l'avait voulu encourager. Elle pensait qu'il en avait bien compris le sens. Si elle avait borné là sa réponse, c'était parce que le souvenir de ce qui était entre eux, — et que lui ignorait en partie, — n'avait pas permis à sa délicatesse d'aller plus

de l'avant. Riche comme elle croyait l'être il y a quelques mois à peine, elle n'eût su faire taire son cœur et lui eût répondu :

« A deux, on réussit ! »

Mais lui dire cela, l'amener formellement à son père, puis, une fois la démarche faite, le prévenir de sa ruine, cela lui semblait presque un piège tendu. Et, pourtant, la défense formelle de M. de Lussy ne lui permettait pas d'ébruiter leur triste situation, même par une confidence, c'est pourquoi elle s'était bornée à laisser deviner à Herbert une sympathie que ses sentiments dépassaient grandement.

Maintenant, n'entendant pas parler de lui, elle se demandait si elle n'aurait pas dû être plus explicite ?

Ses pensées étaient toutes inquiètes et tristes ; pourtant elle ne doutait point d'Herbert. De jour en jour, d'heure en heure, elle l'attendait, se consolant de son retard en songeant que c'était sans doute pour lui revenir avec une décision définitive, et pour l'obtenir de qui de droit, qu'il remettait.

Elle n'en parlait pas... à quoi bon ? Elle n'avait rien d'assez formel à dire à sa mère pour lui mettre dans l'âme, en même temps que son secret, tout cet imprécis qui l'éprouvait elle-même. Elle ne voulait pas augmenter le fardeau déjà si lourd des soucis de la pauvre femme !

Son père n'attirait ni même ne supportait les épanchements. Le besoin, très féminin, de se raconter soi-même, ne lui inspirait aucune compassion le portant à se prêter à sa satisfaction. Lui aussi, une communication précise l'eût vivement intéressé, mais des probabilités, encore que presque certaines ? Non point. Enfin, Diane n'eût pas voulu déflorer la belle fleur d'espérance et d'amour qui, malgré tout, s'épanouissait en son âme en en parlant à sa sœur. Odette était trop positive, trop pratique... Et, bien qu'elle les eût devinés, Diane lui taisait ses espérances et ses désirs.

Odette, pourtant, ne lui permettait pas un silence absolu. Elle la plaisantait, de cette plaisanterie brusque et sans gaieté qui blesse presque toujours ceux qu'elle vise. Elle l'appelait « Sœur Anne » et Diane savait bien ce que cela voulait dire. Parfois même elle précisait :

— On peut affirmer qu'il a de la patience, ton amoureux ! Ne pas même chercher à te revoir ! Attendre que les circonstances lui en fournissent la bienheureuse occasion, quitte à en profiter de son

mieux ! En voilà un à qui il faut que les alouettes tombent toutes rôties ....

Diane ne répondait même pas.

— Es-tu sûre, reprenait Odette à quelque autre moment, que tu n'es pas oubliée ?...

Diane ne répondait pas encore.

Pourtant, à mesure que le temps s'écoulait, elle commençait à s'inquiéter. Elle guettait moins souvent l'avenue, plus souvent le facteur. Car, si Herbert avait pris une résolution définitive, il était probable que ce serait Mme Supraz qui interviendrait, cette tante qui avait servi de mère à l'orphelin.

Et pour calmer la morbide angoisse qui, parfois, l'étreignait, Diane évoquait des incertitudes plus poignantes encore et qui l'excédaient. Même si Herbert se déclarait, est-ce que lorsqu'elle lui dirait sa pauvreté, sa misère, il passerait outre ?... Ne valait-il pas mieux qu'elle demeurât ignorante de ses véritables sentiments que de le voir, les ayant affirmés par une démarche, les dénier par son abandon ? Et de ces deux maux, ne sachant quel était le moindre, et impuissante, du reste, à le choisir, Diane attendait... attendait toujours !...

Contre son habitude, elle sortait peu. Elle désirait follement voir Herbert, elle n'eût pas voulu aller au-devant de lui, autant par délicatesse que par dignité. Et dans la crise qu'elle traversait, toute distraction lui était odieuse. Du reste, rien ne l'incitait à circuler, Mme de Lussy était de plus en plus souffrante. Quant au comte, d'ordinaire le boute-en-train de la maison pour organiser toutes promenades, visites, réunions, il n'y semblait plus songer, sortait beaucoup pour sa part, mais seul, sans dire où il allait, et sa femme, comme ses filles, pensaient que c'était à ses affaires.

Une fois, rentrant plus tôt que d'ordinaire, il s'en vint trouver la comtesse qui avait fait porter sa chaise longue dans le parc et s'y reposait. Ses deux filles étaient près d'elle, Diane brodait, Odette, d'humeur plus turbulente, avait autour d'elle plusieurs chiens de chasse qu'elle venait de promener et tenait en respect avec un fouet de lanières, tourné autour de son poignet. Debout, appuyée contre un tronc d'arbre, elle regardait Diane travailler.

— Tiens ! dit-elle tout à coup, voilà papa !

Elle se tut, frappée, comme l'étaient, sans le dire, sa mère et sa sœur, de l'air de jubilation de M. de Lussy, et toutes trois eurent simultanément la

pensée que quelque événement heureux avait dû surgir dans sa vie pour le réjouir de la sorte. Mais, seul, le cœur de Diane battit bien fort, car elle eut l'espoir que c'était d'Herbert qu'il émanait.

— On vient, commença le comte sans préambule, de me faire une communication, une proposition plutôt, qui me remplit d'aise. Il s'agit de l'avenir de notre chère Diane.

Diane ! ô la pauvre chère enfant ! elle crut mourir de joie, et ce fut les yeux mi-clos, sous l'excès de l'émotion, qu'elle entendit la voix mordante d'Odette ajouter gaiement :

— Une demande en mariage !

— Tu l'as deviné !

— On peut dire qu'elle arrive au bon moment, fit Odette qui, seule des trois femmes, gardait assez sa présence d'esprit pour répondre à son père.

— Plus que tu ne le penses ! Nous étions acculés à la débâcle prochaine, inévitable. Par ce mariage, ta sœur nous sauvera tous.

— J'espère qu'elle ne se fera pas prier, releva Odette.

— Il ne manquerait que cela, répondit le comte, n'admettant même pas l'hypothèse.

Diane se demandait intérieurement comment son mariage avec Herbert, pauvre, presque comme elle, pourrait sauver toute sa famille. Mais l'amour fait des miracles, et il est si bon, si aisé, à vingt ans, de croire à ces miracles-là !...

— Ma chère, fit le comte se tournant vers elle, le marquis Roland d'Étrelon me fait l'honneur de me demander ta main.

— Lui ? fit Diane tombant de si haut, — de toute la hauteur de son rêve, — qu'elle crut demeurer morte sous le coup.

— Ce bossu ! interjecta Odette, surprise, elle aussi, à ce nom qu'elle n'attendait pas.

— Pis encore que bossu, fit Mme de Lussy révoltée, cet être plein de fiel qu'on devine dévoré de rancunes et de haine, épouser Diane ! Ah !...

— Ce « bossu », fit M. de Lussy violemment irrité, cet être « plein de fiel » a huit millions de fortune. Je lui en dois un tout entier, il ne tiendrait qu'à lui, et depuis de longs mois, de me réduire au pain sec. Jamais il ne m'en a même menacé. Il a fallu que ce fussent mes autres créanciers qui attachassent le grelot, m'obligeant à une liquidation. Alors, naturellement, dans cette liquidation, ses

hommes d'affaires sauvegarderont ses droits. Lui est venu me dire ce matin que ces mêmes droits ce serait, si elle y consentait, la dot qu'il reconnaîtrait à Diane en l'épousant, la laissant libre d'y renoncer... C'est donc le salut, comprenez-vous bien, le salut ! Car, une fois remise cette somme énorme d'un million, la réalisation de nos biens me permettra non seulement de payer toutes mes dettes, mais encore de conserver Surlemont et de quoi y vivre, j'espère, très modestement, mais convenablement.

Le comte eût pu parler longtemps sans que sa femme ni ses filles aient songé à l'interrompre. Mme de Lussy et Diane restaient atterrées : Odette réfléchissait.

Ce fut elle qui, la première, rompit le silence :

— Décidément ce bossu a, comme tous les bossus, beaucoup d'esprit de s'être épris de ma sœur. Car je suppose que c'est par amour pour elle qu'il veut faire ce gros sacrifice.

— Est-ce de l'amour ? fit Mme de Lussy toujours rebellée, je ne vois là qu'un marché. Cet homme veut acheter Diane.

— Il y met le prix, fit Odette, un million !

— Ah ! tais-toi ! reprit la comtesse avec indignation, tais-toi ! Si tu crois que je vais vendre ma fille, ma fille bien-aimée ! ma belle, ma noble Diane ?...

Et comme toujours chez elle, avec sa nature nerveuse, sa passagère révolte s'écroula en une crise de larmes.

Le comte connaissait trop bien sa femme pour lutter immédiatement contre son opposition. Il savait qu'elle céderait à sa volonté formelle et persévérante. Il se contenta donc de la blâmer.

— Que voilà, dit-il, une exaltation fausse et hors de propos ! Vendre Diane ! Il n'arrive pas tous les jours qu'un homme riche épouse une fille sans fortune ? Généralement, fit-il avec un ricanement, on appelle cela du désintéressement, mais ici, c'est un marché, que la chose se nomme !...

— C'est du désintéressement lorsque l'homme est digne de la femme, murmura Mme de Lussy dont la résistance faiblissait déjà.

— En quoi M. d'Étreton n'est-il pas digne de Diane ? repartit le comte. Il est de grande et authentique noblesse, possède une grosse fortune. C'est un homme bien élevé, instruit, remarquablement intelligent. Ah dame ! ce n'est pas ce qu'on

appelle un bel homme, mais Diane n'a pas le droit d'être exigeante et la difformité de M. d'Étreton est peu de chose en regard de la pauvreté, de la misère, qu'elle lui apporte en dot. Il faut dire plus : sans ce secours providentiel je ne sais pas s'il me serait possible de tenir mes engagements, et, bien qu'en nous dépouillant entièrement, de payer toutes mes dettes. Ce n'est donc pas seulement de la ruine que M. d'Étreton nous sauvera, ce sera aussi du déshonneur.

La sueur perlait au front de Diane en entendant ces paroles, mais elle se taisait toujours.

— Diane, continua le comte, est trop sérieuse, trop sensée, trop bonne fille, — il insista sur ces mots, — pour nous laisser tous rouler à l'abîme, et y rouler avec nous, alors qu'il lui appartient de nous sauver, tout en assurant son bonheur.

— Son bonheur ? releva ironiquement Mme de Lussy qui luttait encore.

— Oui, son bonheur, affirma le comte avec ce froncement de sourcils devant lequel avait toujours tremblé la pauvre femme, son bonheur ! répéta-t-il. Si je proposais à Diane d'épouser quelque être... inférieur : dépravé, grossier, vulgaire, je comprendrais qu'elle résistât. Mais c'est un homme de son monde, d'une éducation irréprochable, d'une intelligence très au-dessus de la moyenne, — elle en a convenu l'autre jour elle-même, et devant lui. — Franchement, il faudrait avoir l'esprit bien superficiel pour s'arrêter à une disgrâce physique en face de tant d'avantages moraux. L'amour-propre seul pourrait expliquer une hésitation, et encore combien serait-elle mesquine et vaine ! Car si d'aucuns sourient de voir Diane épouser un bossu, ils seront les premiers à s'incliner devant le luxe royal dont ce bossu entourera sa beauté.

— L'amour-propre n'a rien à voir là-dedans, reprit Mme de Lussy, la question est trop grave pour qu'on puisse s'arrêter à ses suggestions, et, comme vous le dites, mon ami, ce serait peu d'une disgrâce physique. Mais il y a autre chose encore, il y a aussi une disgrâce morale. Cet homme, M. d'Étreton, me fait peur. Je lui trouve un air... satanique.

Pour toute réponse, le comte leva les épaules.

— Oui, satanique, continua Mme de Lussy, comment qualifier autrement son regard impérieux et dominateur, son rictus sardonique, tout ce fiel,

toute cette jalousie, toute cette aversion qu'on sent en lui contre ceux qui, plus heureux que lui-même, sont bien portants et bien constitués ?

— C'est justement parce qu'il n'est pas heureux qu'il veut le devenir et se créer, grâce à sa fortune, un bonheur que d'autres, à leur tour, lui envieront : une femme très belle, un intérieur qu'il saura lui rendre charmant, une situation dans le monde qui, grâce à sa compagne, deviendra prépondérante. Lorsqu'il aura tout cela, et qu'il sera lui-même un des favoris de la vie, toute l'amertume que vous constatez en lui disparaîtra.

— Mais puisqu'il l'espère ce bonheur, qu'il l'espère, qu'il l'a préparé, il devrait d'avance en être adouci ? Car depuis longtemps, sans doute, il dresse ses plans, tend ses filets, ses pièges ! Il ne vous eût pas prêté un million sans intention. Il combinait son mariage ! Il vous a amené, par ses créances, au point où il le voulait pour faire à Diane, d'une acceptation, la carte forcée... Ah ! tenez ! fit Mme de Lussy nerveuse, rejetant la couverture qui protégeait ses pieds et se mettant sur son séant, tenez, voilà ce qui me répugne, me révolte, me fait haïr cet homme !

— Que vous êtes injuste ! reprit le comte. M. d'Etrelon a si peu préparé son mariage par des prêts consentis que ce n'est pas lui qui me les a faits.

— Pas lui ! alors il a racheté des créances ?

— Non plus. J'ai emprunté à son oncle, le baron des Loux, par l'entremise de mon notaire. M. des Loux était âgé et ne s'occupait guère de la gestion de sa fortune. Son homme d'affaires lui en avait placé une partie en prêts hypothécaires. Il ne me connaissait même pas. L'an dernier, il est mort, instituant M. d'Etrelon son légataire universel. C'est dans son héritage que celui-ci a trouvé les créances qui me mettent aujourd'hui à sa merci.

— Ce dont il se hâte de profiter, remarqua Mme de Lussy.

— Profiter ! riposta le comte que cette opposition de sa femme, plus longue que d'ordinaire, commençait à impatienter. Ne parait-il pas que vous allez lui faire une grâce en lui accordant votre fille ? Ne renversez pas les rôles : c'est lui qui vous en fait une en vous la demandant.

— Oh ! protesta encore la comtesse, mais cette fois sans rien ajouter.

— Parfaitement ! une grâce en vous la demandant.

Croyez-vous donc que le marquis d'Étreton est embarrassé pour se marier ? Mais il trouvera dix jeunes filles pour une qui seront heureuses de l'épouser, de porter son nom, de jouir de sa situation, de partager sa grande fortune. Et il n'aura pas besoin d'aller loin, ni de déchoir. Du moment où il consent la concession de la fortune, il n'aura, parmi les jolies filles bien nées et sans dot, que l'embarras du choix.

— C'est vrai, fit Odette qui, bien qu'ayant suivi l'entretien avec une attention passionnée, n'avait pas encore osé l'interrompre. Il y en a même qui seraient charmées d'être distinguées par M. d'Étreton, et je trouve que Diane a joliment de la chance !

Elle se tourna vers sa sœur, mais celle-ci restait muette, pâle et glacée, maintenant, comme une statue de marbre.

L'approbation donnée par Odette à son père continua d'ébranler la résistance de Mme de Lussy, car elle comprit combien l'opinion du comte en serait fortifiée, et, sans vouloir céder encore, mais pour adoucir son mari en écartant les propos trop brûlants, elle lui demanda :

— Quand M. d'Étreton vous a-t-il fait part de ses projets ? sans doute il les caressait depuis qu'il est en possession de son héritage, ou depuis qu'il connaît Diane ?...

— M. d'Étreton, comme son oncle, a un homme d'affaires, qui l'aide à gérer sa fortune. Les prêts hypothécaires que M. des Loux m'avait consentis sont très bien garantis. Le mandant du marquis a dû le lui dire lors de l'inventaire, et je crois qu'il ne s'en occupait pas du tout. C'est moi qui, il y a quelques semaines, suis allé le voir, dans l'approche de la débâcle imminente, pour lui demander du temps et même un nouveau prêt.

— Un prêt que vous savez ne pas pouvoir rembourser ? demanda Mme de Lussy, frémissante.

— Sait-on jamais ces choses-là ! répondit évasivement le comte un peu embarrassé, tout ne dépend-il pas des hasards de la réalisation ? Bref, fit-il, — pressé de fermer la parenthèse, — avant de me répondre, M. d'Étreton me dit qu'il devait voir son homme d'affaires et se renseigner, car il n'était pas au courant de la question. Ceci demanda quelque délai. Enfin il m'écrivit qu'il lui était impossible d'accéder à mes désirs. Pressé par la nécessité, je revins à la charge, mais, cette fois, pour solliciter

seulement du temps, car j'étais prévenu que, devant les poursuites de mes autres créanciers, M. d'Étreton, par l'entremise de son notaire, allait y joindre ses revendications. Il ne me répondit pas directement, son homme d'affaires se chargea de m'exprimer son nouveau refus. Je ne l'avais pas revu, quand, à la matinée de Mme d'Eservéz, — il s'était informé si vous iriez, — il demanda à vous être présenté. Hier, il me donna un rendez-vous dans lequel il me pria de jouer cartes sur table et de lui exposer l'état exact de mes affaires qu'il connaissait déjà en partie. J'y fus, ce matin, avec mon notaire. Lorsque j'eus mis M. d'Étreton au courant de ma situation, il congédia l'homme de loi et me fit, alors, la proposition que je vous ai transmise.

— Et que vous croyez toute spontanée ? interrogea la comtesse.

— L'idée a dû lui en venir lors de la matinée où il a vu Diane, car ses refus de m'aider étaient antérieurs à cette date. Pourtant, il connaissait notre fille d'avance... Mais tout cela importe peu !... L'essentiel est qu'il nous offre le salut en un beau mariage pour Diane, et c'est à elle qu'appartient maintenant la parole. Jusqu'ici elle n'a rien dit...

Diane parut sortir d'une torpeur comme celle du tombeau, tant elle fut lente à s'en arracher, et, pâle comme un spectre, elle regarda alternativement son père et sa mère avec des yeux d'angoisse...

— Eh bien ? interrogea le comte impérativement.

— Ah ! murmura-t-elle, d'une voix défaillante, je crois que... je n'aurai pas le courage !...

— Pas le courage ! fit le comte violent, pas le courage de sauver votre famille de la ruine, votre nom du déshonneur, pas le courage de faire un mariage inespéré, mais vous êtes folle, Diane !

Elle ne répondit pas.

— Oui, continua-t-il, folle à lier ! Les yeux fermés sur l'avenir qui t'attend. Car que vas-tu devenir ? D'ici deux mois vous serez quelque part toutes deux lectrices, dames de compagnie, gouvernantes... pas même institutrices puisque vous n'avez pas vos brevets ! Oui, toi, gouvernante, gouvernante un jour, qui sait ? des enfants de M. d'Étreton, après que tu aurais pu être sa femme... Non, une aberration pareille n'est pas permise !

— C'est certain ! approuva Odette. Diane ne se rend pas compte du bonheur qui l'attend ! Si j'étais

à ta place, va, ma petite sœur, j'aurais... « le courage » !

— Ah ! murmura Diane, si tu pouvais y être, à ma place ? si tu pouvais la prendre ! comme je te la céderais volontiers.

— Eh bien ! repartit Odette étourdiment, mais résolument, la chose ne peut-elle se faire, ne puis-je me substituer à toi ?... papa ne peut-il pas dire à M. d'Étreton : ma fille aînée ne veut pas se marier, mais ma fille cadette est toute prête !

— Trêve de sottises, fit le comte, fâché. Ce n'est pas toi que M. d'Étreton recherche, c'est Diane. Il ne serait pas, nous l'avons constaté tout à l'heure, embarrassé pour trouver une autre femme ; s'il demande Diane, c'est qu'elle lui plaît particulièrement, qu'il l'aime !...

— Ah ! fit Mme de Lussy, désireuse de trouver à la terrible situation quelque adoucissement, il l'aime, il vous l'a dit ?...

— Il ne me l'a pas dit, mais je le présume, sinon pourquoi elle plutôt que toute autre ?

— Ah ! murmura Mme de Lussy toujours sous la même impression à laquelle s'ajoutait la crainte d'irriter davantage son mari, — si, au moins, il lui était sincèrement, tendrement attaché ?... ce serait une chance de bonheur... Tout cela est à examiner, à réfléchir... Tu réfléchiras, ma chérie ?

— Oui, conclut Odette férocement, et tu tâcheras de ne pas penser seulement à toi, mais de songer aussi aux autres, dont tu tiens le sort entre tes mains.

A cet appel brutal à son dévouement, à son sacrifice, Diane eut un frisson de révolte, comme le condamné à mort devant l'instrument de son supplice ; mais, sans y prendre garde, son père ajouta :

— Et tu ne réfléchiras pas trop longtemps. Il ne faut pas laisser à M. d'Étreton le loisir de changer d'avis, fit-il avec un rire sarcastique, et, surtout, il ne faut pas le blesser en lui imposant une attente, témoignage d'une hésitation qui répondrait bien mal à sa générosité.

Diane baissa la tête et ne répliqua rien.

## VI

Pendant que Diane, anxieuse, attendait Herbert de Chéramey, lui ne l'oubliait pas ; pourtant, chaque jour, au lieu de l'amener vers elle, l'en éloignait par la réflexion.

Mlle de Lussy possédait sur lui un indéniable empire, mais c'était celui des sens qui ne s'exerce pas à distance. Lorsqu'il la revoyait, lorsque sa beauté venait charmer ses yeux, toutes ses précédentes résolutions de la fuir et de s'en détacher fondaient comme neige au soleil, — et c'était ce qui s'était passé lors de la matinée de Mme d'Esservez ; — mais, une fois Diane disparue, il échappait à la puissance de son regard, à la magie de son sourire, et, réveillé de sa passagère ivresse, la raison reprenait sur lui ses droits.

Or, la raison lui défendait d'épouser Diane !

Il y a longtemps qu'il s'en rendait compte et qu'il en gémissait secrètement, mais sans réagir, soit contre les impossibilités qui le séparaient d'elle, soit contre le sentiment qui l'en rapprochait. Herbert de Chéramey était un faible, un de ceux qui laissent venir les événements, s'y plient passivement, sans révolte comme sans efforts pour les vaincre, sinon sans regrets. Il avait l'esprit délicat, le cœur généreux et tendre, mais manquait absolument de cette virilité d'âme qui fait les hommes de décision et d'action. Il en fallait accuser son éducation, brillante, mais frivole, tournée toute vers le but de la jouissance et de l'agrément de la vie, à laquelle avaient fait défaut les enseignements puissants du travail, imposé par les situations, parfois, par la loi divine, toujours, qui apprend aux hommes à lutter, à se défendre, à dominer leurs passions comme les événements.

Au lendemain de l'après-midi qui l'avait réuni à Diane de Lussy, Herbert de Chéramey était encore tout à la joie de ses souvenirs d'amour et, bien qu'ils ne fussent mêlés d'aucune espérance, il s'y attardait sans leur en demander plus. Mais bientôt la pensée de l'engagement tacite qu'il avait pris, en quelque

sorte, vis-à-vis de Diane, lui revint pressante à l'esprit...

Alors il eût voulu se dérober devant elle, devant les difficultés qu'elle lui promettait et que, d'avance, il ne se sentait pas de force à surmonter.

Aller demander à Mme de Lussy la main de sa fille avec ses cinq mille francs de rente, c'était fou, car, si on la lui avait accordée, que serait-il advenu ?

Pour épouser Diane, il eût fallu que Mme Supraz consentit à intervenir au contrat. Après ce qu'elle lui avait dit à ce sujet, il n'était pas permis de compter sur son concours, et que faire sans lui ?...

Chercher à se créer une situation, n'importe laquelle, qui lui permette de vivre aisément, quitte pour cela à faire de grands sacrifices d'amour-propre et de déplacement ?

Décider Diane au mariage et, alors, s'expatrier, partir avec elle, s'en aller aux colonies, fonder une famille, mener une nouvelle vie ?

Cette hypothèse ne fit que traverser l'esprit d'Herbert, elle lui sembla trop en dehors des habitudes pour qu'il s'y arrêtât même un instant. C'était du rêve, cela, à son sens, et la vie n'est faite que de réalités !

Il n'avait qu'une chance, une seule d'épouser Diane : Mme Supraz en tenait le sort entre ses mains. Il jugea très courageux de faire près d'elle une nouvelle démarche, il lui parut même que c'était bien là tenter l'impossible pour se rapprocher de celle qu'il aimait, et que le dévouement de l'amour, les efforts et la persévérance, commandés par la passion la plus sincère, ne pouvaient aller au delà.

Il s'en fut donc trouver Mme Supraz.

Les premiers mots le renseignèrent. Jamais elle n'aiderait à son malheur et, à son avis, il ne pouvait y en avoir de plus certain pour lui que d'épouser la fille ruinée de parents plus ruinés encore qui risqueraient d'être, dans l'avenir, à sa charge, si tant est que ne s'ajoute pas encore au discrédit de leur situation, le déshonneur d'une faillite.

Et Mme Supraz ajouta que, pour éviter toute complicité dans le malheur en question, elle devait prévenir de nouveau son neveu, puisque, de nouveau, il revenait à la charge, que s'il passait outre à son conseil, il n'aurait pas plus à compter sur elle dans l'avenir que dans le présent.

Herbert n'insista plus. C'eût, du reste, été inutile.

— Alors, fit-il seulement, il faut que je m'en aille, que je voyage, que je ne la revoie plus, sinon je serai exposé à retomber et trop malheureux !

Mme Supraz eut un sourire de pitié devant cette faiblesse qui s'avouait, mais lui fut indulgente.

— Ça, c'est peut-être prudent, dit-elle ; mais temporez encore quelque temps. Dans un mois, je pars pour la Suisse, si vous le voulez, je vous y emmène.

Herbert accepta avec empressement.

— Mais d'ici là, insista la terrible tante, avec une pointe d'ironie malicieuse, si jamais vous revoyez l'enchanteresse, toutes vos belles résolutions ne vont-elles pas encore s'évanouir en fumée devant un de ses sourires ?

— D'ici là, répondit Herbert, je vais me terrer chez moi et ne plus voir âme qui vive.

Le lendemain soir, pourtant, il était au cercle où fréquentait aussi M. d'Étreton.

Et là, on reparla de la matinée de Mme d'Esservez, ses amis le plaisantèrent sur sa longue promenade solitaire avec Mlle de Lussy.

— Étaient-ce les fiançailles ? lui demanda l'un d'eux.

— Jamais de la vie ! riposta Herbert.

— Vous n'avancez pas ?

— Je n'avance pas.

— Elle est pourtant bien jolie !

— Délicieuse, c'est convenu, mais mes moyens ne me permettent pas d'épouser, sans dot, une aussi belle personne.

— Et qui vous dit qu'elle n'a point de dot ? vous vous êtes informé ?

— Vaguement, c'est la rumeur publique qui m'a renseigné.

— La rumeur publique a souvent raison, fit M. de Sauge. Les Lussy sont plus que ruinés, je le sais pertinemment.

— Tant pis ! reprit M. d'Arlande, mais cette jolie Diane mérite d'être épousée pour elle-même, c'est une pièce rare, un morceau de choix...

— Que je laisse aux millionnaires, fit Herbert, ce n'est pas dans mes prix.

— Mais si la jeune fille compte sur vous ?

— Elle décomptera, voilà !

— Est-ce sérieux ce que vous dites là ?

— Tellement sérieux que, d'ici un mois, je pars pour la Suisse. Ce n'est pas le chemin de l'autel, cela ?

— Pas précisément, mais à quel propos ce voyage ?

— J'accompagne ma tante Supraz.

— Ah! le veinard! Vous allez voyager... royalement.

— Je l'espère.

— Que dit-on ? fit M. de Sauge, s'approchant.

— Mme Supraz enlève Herbert.

— Pas possible.

— Il va l'épouser ?

— Ou plutôt une jeune héritière choisie par elle.

— C'est plus probable.

— Allons, interrompit Herbert, qui fait un bridge ?

Et, pendant que les joueurs s'installaient, le marquis Roland d'Étreton qui, sans y prendre part, avait écouté attentivement toute la conversation, le marquis Roland d'Étreton s'éloigna...

Et ce fut quelques jours après qu'il demanda au comte de Lussy la main de sa fille :

Cette demande, malgré le désir du comte, n'avait pas eu de réponse immédiate. Diane restait terrifiée devant le sacrifice qu'on semblait exiger d'elle et se refusait à toutes solutions, car toutes lui paraissaient horriblement pénibles.

Repousser M. d'Étreton, c'était condamner tous les siens à la misère, peut-être au déshonneur. L'accepter, c'était immoler sa vie tout entière.

Et à ce dernier parti venait encore s'opposer le souvenir d'Herbert, dont la pauvre fille se croyait aimée comme elle l'aimait et qu'elle persistait à attendre, espérant de sa venue, et sans s'expliquer pourquoi, le salut. Des réminiscences romanesques des contes de fées de son enfance venaient bercer, comme en un songe, son pauvre esprit lassé, il lui semblait que Roland était le gnome, le nain malfaisant, dont Herbert, le beau paladin, allait venir la délivrer.

Le comte, très habilement, pour emporter le consentement qu'il souhaitait, s'était soumis, du moins en apparence, à la décision de sa femme, lorsqu'elle avait dit à Diane : « Tu réfléchiras. » Il avait bien ajouté alors : « Pas trop longtemps » et comptait s'en tenir strictement là, mais, enfin, il consentait à accorder à sa fille quelque répit, dans le but de l'accoutumer à l'idée de ce mariage qui, d'abord, l'avait révoltée. Et puis, s'il n'insistait plus près de Diane, se réservant de le faire en dernier ressort, il utilisait cette trêve pour amener sa femme à ses vues.

Pour Odette, c'était déjà chose faite. Elle avait

tout à gagner personnellement au mariage de sa sœur avec M. d'Étreton, et s'y montrait nettement favorable. Mais Mme de Lussy restait réfractaire à la persuasion.

— Ma fille à ce bossu ! répétait-elle chaque fois que le comte lui en reparlait, à cet être difforme, au regard mauvais ? Non, jamais ! plutôt la pauvreté, la honte, l'exil !

A ces propos M. de Lussy haussait les épaules avec une méprisante et ironique pitié.

— Peut-on, répondit-il une fois, comprendre et remplir si mal son devoir maternel.

— Que voulez-vous dire, releva Mme de Lussy, est-ce mon devoir maternel de pousser ma fille à s'immoler pour nous ? Car si elle épouse M. d'Étreton, ce sera pour assurer notre sécurité. Elle, jeune et belle comme elle l'est, a l'avenir pour elle. Elle saurait toujours se suffire, et soyez sûre que j'aimerais mieux la voir dame de compagnie, qu'épouse de cet homme.

— Avez-vous réfléchi, reprit le comte froidement, quel danger sera pour elle, dans une position subalterne, cette beauté que vous vantiez tout à l'heure, à quels périls elle l'exposera ?

— Je suis sûre d'elle, interrompit vivement la comtesse, avec son caractère et ses principes, Diane ne sera jamais nulle part exposée.

— Mais les difficultés qui naîtront de cette même beauté, prétendez-vous aussi qu'elle en triomphera ? Quelle femme prendra dans son intérieur cette charmante fille, dont elle égalera difficilement la distinction ? Quelle mère la mettra près de son enfant sans redouter la comparaison ? Et les places de dame de compagnie sont si laborieuses à trouver ! Qui dit seulement que nous pourrons en procurer à nos filles ? Car nous en avons deux à caser, ne l'oubliez pas ! Et quelle existence pour Diane, si fière, de déchoir, d'obéir, après avoir, on peut le dire, régné partout ! D'errer peut-être de pays en pays, de famille en famille à la recherche d'une situation ? Cela pendant sa jeunesse, car, plus tard, quel triste sort l'attendra ! En connaissez-vous de plus déplorable que celui des vieilles institutrices, des dames de compagnie hors d'usage qui, souvent, n'ont pas su ou pas pu sauvegarder le pain de leurs derniers jours ? Et ce sera le cas de nos filles, ne faudra-t-il pas que leurs appointements nous aident à vivre, puisque nous n'aurons plus rien et que nous ne

sommes plus d'âge à travailler ? Elles ne pourront donc pas épargner, et vous avez eu cent fois devant les yeux la destinée navrante qui attend leur vieillesse...

— Ah ! taisez-vous ! taisez-vous ! fit la pauvre mère affolée.

— En revanche, reprit le comte, voyez, — toute abstraction encore une fois faite de nous-mêmes, — la vie de Diane si elle épouse M. d'Étrelon : un mari à ses pieds. — Car vous pensez bien que, pour proposer ce qu'il m'a offert, il l'adore. — Donc elle sera passionnément aimée ; toutes les jouissances du luxe et de la fortune lui seront accordées, tous ses goûts d'art, de voyage, de monde pourront être satisfaits ; elle vivra à son gré à Paris, en province, où il lui plaira. Qu'est-ce qui lui manquera ? Que son mari soit joli garçon ? Il est puénil, puénil, vous m'entendez, de s'arrêter à cette considération devant tant d'autres plus importantes et, même, uniquement importantes.

— Mais si Diane est repoussée par la nature morale aussi bien que par la disgrâce physique de cet homme ? Si elle n'aime pas son mari ?

— Eh bien, quand elle n'aurait pas d'amour pour lui, en serait-elle plus malheureuse ? Vous disiez tout à l'heure, et avec justesse, je pense, que vous répondiez de sa vertu ? Elle restera donc une honnête femme : c'est l'essentiel. La sentimentalité n'est que du superflu. Du reste, elle n'a pas à choisir entre plusieurs voies ; il n'y en a que deux ouvertes devant elle : le mariage ou la misère. Qu'elle décide donc et vous aussi !

— Ah ! s'écria Mme de Lussy hors d'elle, quelle alternative et pourquoi faut-il que vous nous y ayez acculés ? Je ne vous ai jamais fait de reproches, vous le savez, de votre prodigalité ; de ma fortune, après la vôtre, dissipée, perdue ; mais, vraiment, devant la destinée faite à mes enfants, c'est plus fort que moi, et les récriminations les plus amères me montent du cœur aux lèvres envers vous, qui la leur avez préparée. Nous étions riches, nous pouvions être heureux... Pourquoi nous avoir si follement jetés à l'abîme. Ah ! Arnold, que vous êtes coupable !

— Coupable ? mettons que je le sois, repartit le comte blanc de colère muette, je pourrais me défendre et vous rappeler que la prodigalité que vous me reprochez, vous l'avez partagée ; je pourrais ajouter aussi que, si j'ai été répréhensible, j'ai été surtout

malheureux. Le succès n'a point souri à mes opérations financières, et le gouffre s'est creusé principalement par les pertes imprévues et inattendues que j'ai eu à subir. Mais, laissons cela. Vous m'avez dit que j'étais bien coupable d'avoir mis nos filles dans la situation actuelle ? Laissez-moi vous répondre que vous le serez autant que moi, et davantage même, — car vous savez d'avance la portée de votre conduite, — si vous n'usez pas de toute votre influence pour décider Diane à réparer pour elle, comme pour les autres, les malheurs du passé, par le moyen qui lui en est aujourd'hui providentiellement offert.

Mais c'en était trop pour les forces de la pauvre femme. Le ton amer et provocant de son mari mit le comble à son émotion, elle y succomba et, toute blanche, tomba sur le parquet, évanouie...

Le comte s'élança pour la soutenir... trop tard ! Elle avait roulé sur le tapis et son front avait heurté, au passage, l'angle de la tablette de marbre de la cheminée... De sorte qu'une étroite blessure laissait, sur sa tempe, épancher, goutte à goutte, un mince sillon de sang.

M. de Lussy releva sa femme, sonna violemment... Diane accourut la première... voyant sa mère sans connaissance et blessée, elle eut un cri d'angoisse poignante :

— Maman !

— Ce ne sera rien, lui dit son père, elle s'est trouvée mal et, en tombant, s'est cognée à la cheminée.

Ayant étendu Mme de Lussy sur un canapé, il étanchait le sang de sa blessure tandis que Diane lui faisait respirer des sels. Quelques mouvements témoignèrent bientôt qu'elle revenait à elle.

— Mais qu'a-t-elle eu ? demanda la jeune fille à son père.

— Elle était émue, répondit-il, c'était à propos de ton mariage.

Diane, sans répliquer, baissa la tête et s'empressa davantage auprès de sa mère, qui ne tarda pas à ouvrir les yeux.

Et, lorsqu'elle fut entièrement remise, la jeune fille ne l'interrogea pas immédiatement sur la cause de son malaise. Elle l'avait devinée et avait compris ! Des éclats de voix étaient venus jusqu'à elle, elle pressentit que son père avait voulu gagner sa mère au projet de mariage en question, et que Mme de Lussy avait résisté.

S'imaginant presque toute la scène, Diane ne jugea pas son père plus sévèrement qu'il ne le méritait. Le comte de Lussy était un homme frivole et superficiel. Il avait vécu au jour le jour, et il était venu à l'abîme, les yeux fermés ! Maintenant, une solution se présentait qui pouvait les en tirer, lui et les siens ; il l'acceptait avec le même aveuglement. C'était, à son sens, la chance qui, de nouveau, lui tournait ; sa bonne étoile, en laquelle il avait toujours cru, dont l'influence reparaisait. Avec son esprit primesautier, se contentant de la surface des choses, et répugnant même à aller au delà, il n'avait pas vu, ou ne voulait pas voir, le sacrifice immense que ce sauvetage allait coûter à sa fille.

Diane le connaissait trop bien pour lui en vouloir. Elle lui eût pardonné plus difficilement de faire souffrir sa mère par la violence qu'il mettait à la gagner à son avis, si elle ne s'était rappelé son caractère autocrate, devant lequel tout avait toujours si bel et si bien plié, que la moindre contradiction était pour lui une offense. Et elle comprenait encore comment sa mère trouvait, dans sa tendresse pour elle, une force de résistance qu'elle n'avait jamais eue, durant toute sa vie, et comment son père, la découvrant en elle, pour la première fois, en avait dû être irrité.

La clef de tous ces problèmes douloureux, elle la tenait dans sa main close. Qu'elle la mit dans celle du marquis d'Étreton et tout se trouvait aplani, résolu, calmé. Elle le savait bien, mais hésitait encore, détournant la tête devant le calice qu'on lui offrait, tout en présumant, cependant, qu'il lui faudrait bien le vider... jusqu'à la lie.

Elle n'avait parlé de rien avec sa mère depuis la première ouverture que leur père leur avait faite. Ce jour-là, assise près de la chaise longue où la comtesse achevait de revenir à la vie, en face de cette souffrance causée par la palpitante question de son avenir, elle ne put se retenir de l'aborder.

Elle attendit que son père fût sorti de la chambre, ce qu'il ne fit que lorsque Mme de Lussy se trouva tout à fait bien, et, alors, seule avec sa mère, la voix un peu tremblante à la pensée de ce qui allait sortir de cet entretien, elle lui dit :

— Qu'est-ce qui vous a donc fait mal ainsi subitement, chère maman ?

— L'émotion, reprit celle-ci, nous causions avec ton père... de ce que tu sais.

— Oui, interrompit Diane, voyant qu'elle s'effrayait de prononcer les mots qui prêtent un corps aux choses en leur donnant un nom précis, oui... je sais ! Et, que disiez-vous ?

— Ton père est d'avis que tu acceptes. Il voulait que je t'y engageasse. Cela, je ne le ferai jamais, jamais ! fit la pauvre femme dans une exaltation passagère qui amena un peu de rouge à ses joues pâles. Tu seras libre, tu décideras de ton plein gré. En rien je ne t'influencerai. C'est pour cela que, jusqu'à présent, je ne t'en avais pas parlé, mais, puisqu'il faut bien le faire, ce sera pour te dire que, quelle que soit la décision que tu prendras, il ne faut penser qu'à toi, à toi seule. Tu m'entends, Diane, ne t'arrête pas à quelque idée de dévouement, trop faite pour tenter ta nature généreuse, repousse-la plutôt. S'il ne s'agissait que de nous, je te dirais : ce mariage, ne le fais pas, ne le fais à aucun prix. Ton père m'a démontré, tout à l'heure, que c'était surtout ton avenir personnel qui était en jeu et, qu'absolument en dehors de nous, ce mariage était, pour toi, la porte du bonheur. Devant cette assertion si vive, je ne sais plus que dire, sinon que te prier instamment de ne consulter, en tout ceci, que ta propre, ta seule convenance. Agis comme si nous n'existions pas. Nous nous tirerons toujours d'affaire et il ne faudrait pas immoler, à nos vies finissantes, la tienne, qui commence. Tu as à choisir entre l'existence que t'offre M. d'Étreton et celle, pleine d'imprévu, qui t'attend si tu le repousses. Mais cet imprévu, dont il ne nous est pas permis de pénétrer le mystère, peut te réserver plus de joies qu'une union avec un homme qui ne te plaît pas ? Il n'y a que toi qui puisses décider et, encore une fois, je te conjure de ne le faire qu'en envisageant ton unique intérêt.

Diane eut un vague sourire. Elle se rendait parfaitement compte du sentiment complexe de sa mère qui, d'abord si opposée à ce mariage, avait été ébranlée par ce que le comte lui en avait dit. Et, maintenant, ne sachant plus que penser, elle s'en remettait à la décision de sa fille. Mais, dans ce naufrage de ses appréciations personnelles, surnageait pourtant la volonté très ferme d'interdire à Diane le sacrifice qu'elle eût pu être disposée à faire à son repos, à la sécurité de son père, à l'avenir de sa sœur. Et, pour cela, elle avait retrouvé de l'énergie, même celle d'un optimisme bien loin de sa pensée,

afin de libérer sa fille de toute entrave pouvant peser sur sa résolution.

Cette préoccupation évidente ramena plutôt Diane, au contraire, au dévouement qu'elle avait pour but de lui épargner. Elle eut le sentiment de ne point le céder à sa mère en générosité et, puisque celle-ci faisait tacitement, à sa liberté d'action, le sacrifice anticipé d'une pauvreté certaine, d'une fin de vie troublée et misérable, Diane fut incitée à lui opposer le sacrifice plus grand de sa jeune existence tout entière, condamnée à un mariage déplaisant, pour assurer à sa mère quelques années encore de paix et de relatif bonheur.

Mais elle n'en dit rien, sa pensée restait flottante dans l'incertitude cruelle de la décision irrévocable. Il est si difficile d'aller au-devant de la douleur par immolation librement consentie ?

Or, Diane ne partageait en aucun point les illusions de son père sur l'avenir qui lui serait réservé si elle épousait M. d'Étreton. Elle n'y voyait que le malheur d'être unie, pour toujours, à un homme dont le moral lui déplaisait autant que le physique. Elle devinait tout ce qu'elle aurait à souffrir avec cet être aigri, ironique, mauvais. Epris d'elle, peut-être, aujourd'hui, n'était-il pas capable de la mépriser rien que parce qu'elle acceptait le marché qu'il lui avait proposé ?... Si elle allait à l'autel, elle y marcherait comme on va au supplice...

Mais, malgré cette certitude, peu à peu, insensiblement, sans qu'elle le voulût, son esprit s'accoutumait à la perspective du sacrifice.

Un long silence avait régné entre elle et sa mère.

— Tu ne me dis rien, Diane, reprit celle-ci, que comptes-tu faire ?

— Qu'en sais-je ? répondit la jeune fille avec un geste de découragement, moi non plus je n'y vois pas clair !

— Tu connais si peu M. d'Étreton ! Voudrais-tu le revoir, causer un peu avec lui ? Mieux éclairée, ta décision serait peut-être meilleure ?

— Le revoir ? Non, non, fit Diane avec effroi... Il pourrait croire que je le marchandais, ajouta-t-elle avec une amère ironie, et peut-être qu'il se dédirait !

— Ce serait alors une indication de la Providence, fit la comtesse, et nous n'aurions rien à regretter.

— Nous, peut-être, dit Diane, nous : vous et moi ; mais mon père !

— Ce n'est pas ton père qui se marie, releva vive-

ment Mme de Lussy, tu ne songes déjà plus à la prière que je t'ai faite de ne penser qu'à toi ?...

— C'est vrai, fit la jeune fille qui s'était un moment oubliée. Je voulais dire, reprit-elle, mais si mon père avait raison, si le bonheur était là ?...

— Ah ! tu crois, fit Mme de Lussy, transfigurée par cette espérance, — tu crois, toi aussi, et sans subir d'influences, que tu peux être plus heureuse avec M. d'Etrelon qu'en laissant les choses suivre leur cours ?...

— Je le crois ! c'est-à-dire, je ne sais, j'hésite... Puis, tenez, mère, ce sujet nous est trop pénible à toutes deux, trop poignant, veux-je dire... laissons-le et priez Dieu qu'il m'inspire !

Et peu après Diane, sous prétexte de prendre l'air, s'en fut sous les allées du parc cacher son angoisse mortelle...

Elle n'y fut pas longtemps seule : son père vint l'y rejoindre.

— Comment va ta mère ? lui dit-il.

— Mieux, répondit-elle, mais bien faible encore.

— Hélas ! elle dépérit chaque jour, sa sensibilité s'accroît à mesure que ses forces diminuent, il lui faudrait du calme, de la sécurité pour guérir ses nerfs épuisés. Et comment pourrait-elle en avoir dans une situation comme la nôtre ? Tout l'émeut à un point disproportionné avec les causes de cette émotion. Je te l'ai dit, c'est en parlant de ton avenir, tantôt, qu'elle s'est évanouie.

— Je sais, fit Diane.

— Et cette crise m'a déterminé à abrégier cette expectative, cet état d'irrésolution qui nous éprouve tous. Il faut en finir, Diane, et me donner ta réponse. Tu sais de quelle capitale importance elle est, non seulement pour toi, mais pour nous tous, il ne t'est pas permis de la retarder plus longtemps, ni de laisser davantage dans l'incertitude le galant homme qui t'offre, avec son nom, le moyen de te refaire une destinée et de sauver l'honneur des tiens. Déjà, nous avons beaucoup tardé et, demain, je dois voir M. d'Etrelon. Puis-je lui dire de venir le soir ici ?

— A quel titre ? fit Diane un peu hautaine.

— Au titre de fiancé... Je pense que tu ne vas pas avoir l'aberration de le refuser ?

— Peut-être bien que si, riposta Diane, irritée de la façon dont son père disposait d'elle.

— Alors, fit le comte, gagné, lui aussi, par la colère, devant la résistance de sa fille et l'autorité

avec laquelle elle paraissait résolue à l'exprimer, — sache bien, encore une fois, ce que tu vas faire. Si tu refuses M. d'Étreton, d'ici un mois nos créanciers nous auront chassés de ce château. Nous partirons, pour où ? Je ne sais, car si j'arrive à payer tout ce que je dois — ce qui est bien problématique avec une liquidation précipitée ! — il ne me restera certainement aucune ressource. Nous irons nous cacher dans quelque bourgade où toi et Odette travaillerez pour vivre et sans doute nous faire vivre aussi, car pourrai-je, personnellement, trouver une occupation rétribuée ? je ne l'espère pas. Je n'ai pas à te dire l'influence fatale que ce changement d'existence aura sur la santé déjà si précaire de ta pauvre mère, car toi seule es en jeu. — Mais te vois-tu, d'ici deux mois, demoiselle de compagnie, ou gouvernante d'enfant ou fille de boutique ?

— Et si cette perspective m'effraie moins, fit Diane, batailleuse, — qu'un mariage qui me déplaît ?

— Elle t'effraie moins... à distance ! mais quand tu la toucheras du doigt, quand il te faudra déchoir, te domestiquer, et quand tu te diras que, cet état de choses durera toute la vie, que toujours tu seras pauvre, dénuée, obligée de gagner ton pain ; que lorsque tu seras fatiguée, souffrante, écoeuvée, il te faudra faire quand même la volonté des autres, obéir à tes maîtres... oh ! alors, tu regretteras le marquis d'Étreton, ses millions, la vie large et fastueuse qu'il t'offre aujourd'hui, et que son amour passionné eût encore embellie. Tu regretteras aussi d'avoir privé les dernières années de ta mère des soins que tu aurais pu lui procurer, tu regretteras les jours heureux que ton père t'aurait dus et la position que tu aurais pu assurer à ta sœur. Tu regretteras tout cela, mais il sera trop tard ! Le malheur est près de nous accabler, la ruine nous attend et, soudain, voici la fortune, le bonheur qui passent à portée de ta main ! Diane, ne sois pas aveugle, sache les saisir !...

Mais Diane ne l'écoutait plus ! Une réminiscence occupait sa pensée. Herbert ne lui avait-il pas dit un jour : « l'occasion, c'est comme le bonheur, il faut le prendre aux cheveux ». Et, aujourd'hui, on lui parlait de saisir le bonheur au passage ! Quel bonheur, hélas ! quel vain et faux bonheur ! Quel mensonge de donner ce nom au sacrifice que son père la pressait d'accomplir !

Le souvenir plus précis d'Herbert l'en éloigna soudain plus que toutes ses précédentes réflexions.

Epouser M. d'Étreton, c'était perdre à tout jamais celui qui lui avait dit : « Avec beaucoup de courage et d'amour on peut essayer d'être heureux » C'était le trahir aussi, car elle l'avait encouragé d'un mot : « on le peut ! » Et il « essayait » sans doute !... Que dirait-il alors, si elle se décidait à prononcer le oui fatal ? que penserait-il de sa défection ?

A l'image fortuite de la douleur que, croyait-elle naïvement, Herbert ressentirait, la sienne s'accrut si vivement, que des larmes mouillèrent son visage.

Elles mirent le comble à la colère de son père qui l'observait.

— Des pleurs ! à présent, des pleurs ! Ah ! sottte petite fille que tu es ! Je te croyais une femme au caractère trempé, à l'énergie virile. J'avais dirigé toute ton éducation dans ce sens, afin que tu saches regarder en face l'épreuve, si elle venait, et que tu sois de force à la conjurer. Et aujourd'hui, parce qu'il s'agit de faire le seul, l'unique sacrifice d'amour-propre d'épouser un homme un peu difforme, pour sortir du chaos et en délivrer les tiens, une naïse sentimentalité de pensionnaire te prend à l'idée que tu ne pourrais adorer, en ton mari, un joli garçon, et tu pleures ! Ah ! tu n'es pas ma fille, va, et tu ne comprends pas la vie !

Le comte, tout en parlant, arpentait l'allée à grands pas. Diane se taisait toujours. Au bout d'un moment il s'arrêta devant elle.

— Et puis, fit-il, je t'en ai trop dit. Après tout, tant pis pour toi ! Je ne veux plus te prier de profiter de l'occasion unique, inespérée qui t'est offerte. Tu croirais peut-être que c'est mon seul intérêt qui m'y excite ? Dans ce cas il est, c'est vrai, pareil au tien, mais le tien y est supérieur. Et, si j'ai tant insisté, c'est parce qu'il était de mon devoir de te montrer la folie que tu ferais en refusant M. d'Étreton. J'ai pu avoir des torts, et surtout celui d'avoir été malheureux en affaires ? Le seul moyen de les réparer envers toi est de te décider à ce mariage, qui te rendra plus que je ne t'ai pris. De même, envers ta pauvre mère, qui y meurt à la peine, l'unique façon de la dédommager est de t'amener au parti qui assurera sa sécurité et lui permettra de refaire sa santé. Et c'est aussi la dernière possibilité qui me reste de créer à ta sœur une position quelconque. J'ai donc fait, pour te décider, tous mes efforts. Si tu y résistes, libre à toi ! mais alors porte la peine de tout ce que

ton refus entraînera de tristesses, de malheurs, de catastrophes, peut-être !... Tu es prévenue, maintenant, prends ta résolution.

Et, sans attendre la réponse de sa fille, le comte s'en fut.

Du reste, elle ne songeait pas à lui répondre, elle était atterrée et révoltée à la fois. Pourquoi, s'il devait y avoir une victime dans la débâcle fatale où sombrait sa famille, fallait-il que ce fût elle ? Pourquoi était-elle désignée à l'holocauste ? Qui l'obligeait à réparer les fautes commises, à détourner des têtes chères le malheur que d'autres y avaient attiré ? Pourquoi avait-on ainsi disposé d'elle, de sa jeunesse, de sa vie, dans cet odieux marché auquel elle tentait encore de se dérober et qui l'eût livrée à cet homme, qu'en raison même de sa recherche, elle abhorrait maintenant ?

Elle lui en voulait de l'avoir remarquée, de l'avoir aimée, peut-être ! Sans lui, la ruine fût venue et toutes ses tristes conséquences ; elle eût travaillé avec courage, avec joie, presque, pour subvenir aux besoins de sa mère, pour aider son père, sa sœur. De grand cœur elle se fût dévouée pour eux. N'ayant pas eu la perspective qu'avait ouverte la proposition de M. d'Étrelon, on eût béni ses efforts ; ses parents en eussent été onsolés, tandis que, maintenant, quoi qu'elle fasse, on regretterait toujours la fortune qu'il n'avait tenu qu'à elle d'assurer à sa famille, et auprès de laquelle son dévouement semblerait vain et puéril.

Encore une fois, elle se révolta ! Non, elle ne consentirait pas au sacrifice ! Et, tout de suite, son imagination lui montra les conséquences immédiates de son refus : Surlemont vendu, les autres bien difficilement réalisés, les créances impayées, peut-être ! Le désespoir de sa mère, l'humiliation de son père l'entraînant, Dieu sait à quelles extrémités ! Puis l'exode vers un pays inconnu... et, au milieu de tant d'épreuves, une tombe se creusant, Mme de Lussy ne résistant pas à de pareilles secousses ?

C'était donc son devoir, son devoir filial de consentir à ce mariage ?

Elle se tordit les bras de désespoir à la pensée d'Herbert, pour lequel son amour s'augmentait de tout ce qui venait les séparer, et, machinalement, elle fit quelques pas dans la direction de l'avenue au bout de laquelle elle avait espéré si longtemps le voir apparaître. Elle regarda encore une fois... l'allée était solitaire !

— Et quand il viendrait, pensa Diane, que lui dirais-je ? me serait-il permis de l'épouser, pauvre comme me voilà ?... Il pourrait me donner une vie très modeste qui, avec lui, me serait bien douce, mais que pourrait-il pour mes parents ?... Je ne voudrais pas solliciter de lui l'aumône qui leur serait nécessaire pour vivre et que mon salaire, si je travaillais, remplacerait. Alors je demeurerais avec lui libre et heureuse, tandis que ma mère mourrait de misère ?... C'est impossible ! Impossible aussi de joindre à son nom, honorable, le mien, terni peut-être par la faillite, la banqueroute de ma famille... Et rougir devant lui de mon père !...

Diane cacha son front brûlant dans ses mains, par antithèse, glacées, tant le sang affluait à son cerveau et à son cœur.

— Non, fit-elle avec déchirement et se parlant à elle-même, je ne suis pas libre de l'épouser, d'imposer à son amour toutes les charges qui sont attachées à moi comme une tunique de Nessus. Vint-il même aujourd'hui, ce soir, par là, il faudrait que je lui dise : « Repartez, je ne puis être à vous ? » Alors, conclut Diane désespérée, — pourquoi le laisser venir, car venir, il viendra, — ajouta-t-elle dans sa belle et vaine confiance, — pourquoi augmenter ma douleur du spectacle de la sienne lorsque je le repousserai ? Et puisque je ne pourrai jamais être à lui, jamais ! qu'importe qui j'épouserai ?... S'il en est ainsi, pourquoi refuser celui qui sauvera les miens ? Pourquoi me dérober au sacrifice que les circonstances m'imposent ! Puisque, sans Herbert, je ne puis être heureuse, pourquoi, de mon bonheur détruit, ne pas faire celui des autres, de mes parents, de ma sœur ?

Diane pleura plus fort... Déjà elle était vaincue ! Le soir tombant sous les grands arbres la ramena au sentiment de la réalité et une cloche lointaine, sonnante le dîner, la rappela au château. Elle quitta le banc où elle était assise, son émotion dominée, sa résolution prise. Elle avait imposé un définitif silence à la voix de son cœur et se retrouvait la femme courageuse, énergique, virile, que son père lui avait reproché tout à l'heure de n'être plus. Son sacrifice était consenti.

En rentrant, elle trouva au salon le comte et la comtesse avec Odette. Elle vint droit au premier.

— Mon père, fit-elle, j'épouserai M. d'Étrelon, vous pouvez le lui dire.

— A la bonne heure ! fit le comte rayonnant, je savais bien que tu finirais par ouvrir les yeux à la sagesse et à la raison.

— Bravo ! s'écria Odette enchantée, tu as enfin retrouvé le sens commun !

— Ma chérie ! dit Mme de Lussy attirant Diane pour l'embrasser, c'est bien vrai ? tu consens ?... librement ! Oh ! que je suis contente ! Tu espères être heureuse ? tu crois que c'est vraiment là ta voie, l'époux qui t'était destiné ?...

Diane détourna la tête : pour que son sacrifice fût complet et portât tous ses fruits, elle devait le laisser ignorer à ceux pour qui elle l'accomplissait ; et, abusant d'un baiser sa pauvre mère anxieuse :

— Oui, maman, dit-elle seulement.

## VII

Le marquis d'Étreton ne témoigna pas l'empressement qu'avait préjugé M. de Lussy. Lorsque celui-ci alla lui porter la bonne nouvelle et l'inviter à venir, le soir même, à Surlemont, Roland, sans faire paraître aucune joie, aucune satisfaction, le remercia et lui dit :

— Pas aujourd'hui, demain, plutôt, si vous me le permettez.

Et il ajouta avec l'ironie qui était sa manière habituelle, et dont on ne pouvait jamais savoir si elle déguisait ses sentiments ou les exprimait :

— Il faut me laisser le temps de m'habituer à mon bonheur !

Le comte acquiesça à son désir, il eût acquiescé de même à tout ce qu'il voulait. Il lui avait voué ce culte de reconnaissance immédiat auquel on n'est pas toujours fidèle longtemps, mais qui, dès le sauvetage, lie le naufragé à celui auquel il doit la vie.

Et alors les deux hommes, tout de suite, parlèrent affaires.

Le comte était trop bien élevé pour avoir abordé ce sujet, c'était M. d'Étreton qui l'avait fait avec une sorte de cynisme voulu, qui semblait lui plaire. Il avait réitéré à M. de Lussy ses intentions. Il reconnaissait en dot à sa femme un million, les créances

de son père. Ainsi, de fait, elle ne possédait rien, mais le comte était sauvé, car sa fille n'exigerait pas, bien entendu, le remboursement de cette dette. Déchargé ainsi de sa plus grosse obligation, M. de Lussy trouvait encore en M. d'Étreton une caution qui lui permettrait d'opérer lui-même, à son gré, et au mieux de ses intérêts, sa liquidation, et de désintéresser tous ses créanciers.

— Mais vous savez, ajouta M. d'Étreton sévèrement, je tiens à ce que cette liquidation ait lieu le plus tôt possible, et je vous prie de vous en occuper immédiatement.

— Dès demain, fit le comte, pressé lui aussi, maintenant qu'il entrevoyait la possibilité de s'en tirer, de sortir du borbier où il était enlisé.

Il revint à Surlemont à la fin de l'après-midi.

Odette guettait son retour, en apparence plus anxieuse que Diane de savoir ce qui s'était passé.

— Eh bien ! lui dit-elle, l'amenant au salon où se trouvaient sa mère et sa sœur, — le marquis est-il content ? Vient-il ce soir ?

— S'il est content ? je le suppose, mais il est bien difficile de savoir ce que pense ce diable d'homme ! Quant à sa première visite, c'est pour demain.

— Demain ? répéta Odette déçue, seulement demain ? Bien ! il n'est pas très empressé !

— Vous ne l'avez pas invité pour ce soir, mon ami ? fit Mme de Lussy.

— Je vous demande pardon, mais il a préféré ne venir que demain.

Diane eut un involontaire soupir d'allègement. C'était une soirée de gagnée.

Mais plus tard, à la réflexion, elle s'en voulut de ce sentiment et se le reprocha. S'étant résignée au sacrifice, elle entendait le faire complètement, vaillamment, sans défaillance comme sans mauvaise humeur, et, puisqu'elle avait consenti à être aujourd'hui la fiancée, bientôt la femme de cet homme, elle était résolue à remplir loyalement et pleinement tous ses devoirs envers lui.

Aussi lorsque, le lendemain, on vint la prévenir qu'on apportait des fleurs pour elle, bien que ce premier signe tangible de son engagement lui fût plutôt douloureux, elle alla les recevoir avec un visage indifférent et serein.

Le domestique avait déposé au salon un merveilleux panier rempli et orné de fleurs de serre les plus belles et les plus rares : gloxinias de velours,

bégonias éclatants, orchidées fantastiques, allégés par les capillaires délicats et retenus par des rubans de moire rose.

— Est-ce assez beau ! s'écria Odette, en faisant les honneurs à sa sœur.

— C'est ravissant, répondit celle-ci avec une admiration sincère dans laquelle n'entrait pas la moindre satisfaction.

— Tu en as de la chance ! poursuivit Odette, je voudrais bien être à ta place !

M. de Lussy entra avec sa femme. Odette, enthousiasmée, les entraîna vers la corbeille :

— Que dites-vous de cela ?

— C'est royal, répondit le comte, charmé. Et pour tout, ajouta-t-il se tournant vers Diane, pour tout ce sera comme cela. Tu as choisi la meilleure part, va !

Mme de Lussy regarda Diane qui ne répondait pas ; et elle non plus ne dit rien.

Le comte ne sembla pas y prendre garde, il s'inquiétait de la réception du soir.

— J'espère, chère amie, dit-il à sa femme, que vous avez soigné le menu pour recevoir ce millionnaire ?

— Oui, dit-elle, j'y ai veillé.

— Tu t'habilleras, Diane ? dit-il encore.

— Certainement, répondit celle-ci, nous pourrons mettre nos robes roses, qu'en dis-tu, Odette ?

Mais M. de Lussy ne laissa pas à sa fille Odette le temps de répondre.

— Vous ne devez pas être habillées pareilles, dit-il, Diane, en sa qualité de fiancée, doit être en plus grande toilette.

Mme de Lussy l'approuva.

— En effet, fit-elle, les convenances le veulent ainsi, nous y aviserons.

Diane, toute la journée, fut nerveuse. Elle voulait pourtant garder pleine et entière la possession d'elle-même et ne trouva, pour calmer son agitation intérieure, d'autre moyen salulaire qu'un peu de fatigue physique.

— J'ai la tête lourde, dit-elle à Odette, et j'ai envie de prendre l'air, si nous montions un peu à cheval ?

— Il fait bien chaud ! répliqua celle-ci.

— Bah ! nous irons à l'ombre.

Et, comme elles avaient toute liberté, elles demandèrent leurs chevaux et s'en furent par les routes ombragées qui sillonnaient la vallée, au bord de

cours d'eau étroits, aux méandres capricieux. Diane allait, allait, toujours devant elle, presque inconsciente, se grisant d'espace, d'air pur, d'oubli...

— Voilà, par exemple, lui dit Odette tout à coup, un plaisir dont tu seras privée, l'équitation, car je ne vois pas M. d'Etrelon à cheval !

— Moi non plus, reprit Diane, mais si je n'avais à faire que ce sacrifice-là ! ajouta-t-elle répondant plutôt à sa pensée intime qu'à sa sœur.

— A moins, dit celle-ci, que tu ne montes sans lui ?

— Pour cela, non, fit Diane nettement, ce dont l'infirmité de mon mari le privera, je m'en priverai aussi. J'accepte M. d'Etrelon tel qu'il est, je dois en supporter toutes les conséquences, et j'y suis, d'avance, résignée. J'ai pu réfléchir, hésiter ; maintenant que ma décision est prise, j'entends y faire honneur, et tous mes efforts tendront à ce que M. d'Etrelon trouve en moi une vraie compagne, respectueuse de sa disgrâce, et toute dévouée à l'en consoler.

— Ecoute, repartit Odette, il a eu du flair de te choisir entre toutes, non seulement pour ta beauté, mais pour tes sentiments ; car il n'y a pas beaucoup de jeunes filles qui, l'épousant, — pour son argent, après tout, — auraient d'aussi bonnes dispositions.

— Je ne l'épouse pas personnellement pour son argent, répliqua Diane sérieuse ; j'aime mieux te le dire une fois pour toutes et que nous n'y revenions plus : si j'avais été seule, jamais je ne fusse devenue sa femme ; je ne tiens pas à être riche. J'ai voulu vous sauver tous de la ruine, surtout maman, voilà pourquoi je l'épouse.

— Et tu seras la première sauvée, ce sera ta récompense. Allons ! tu es une brave fille !

— Odette, recommanda Diane, ne dis rien de ceci : pour la sécurité de maman, pour son repos, il faut qu'elle me croie déterminée à ce mariage par ma seule convenance. Je compte sur ta discrétion ?

— Sois tranquille !

Les jeunes filles rentrèrent vers six heures et montèrent de suite s'habiller.

Dans son appartement, Diane trouva la femme de chambre.

— Que mettra mademoiselle ? demanda cette fille. Diane hésita.

— Ma robe de mousseline de soie blanche, dit-elle enfin.

C'était une de ses plus jolies toilettes, et la femme de chambre parut étonnée; mais, obéissante, elle fut la chercher. Dès qu'elle eut refermé la porte, Diane eut un mauvais rire.

— Ne faut-il pas, se dit-elle à elle-même, lui en donner pour son argent ?

Mais elle n'eut pas plutôt formulé ce sentiment qu'elle le regretta. Ce n'était point ainsi qu'elle devait, ni qu'elle voulait être.

Pour s'en punir, elle, si insoucieuse de plaire ou non à M. d'Étreton, apporta un soin particulier à sa toilette, ondula ses beaux cheveux noirs, revêtit la souple mousseline qui l'enveloppa de ses plis onduleux, entoura son cou, laissé nu par l'échancrure du corsage, de son collier de perles, cadeau de son père en des jours meilleurs; puis elle s'éloigna un peu de la glace pour juger de l'effet d'ensemble de sa mise. Le miroir fidèle lui renvoya une délicieuse image. Rien ne faisait mieux valoir son teint délicat que la nuance un peu crème de sa robe, aux reflets moins satinés que ceux de son cou et ses bras nus, et sa taille se devinait idéalement svelte et élégante sous les draperies flottantes.

A ce moment, Odette entra. Voyant sa sœur, elle fit mine de reculer, saisie d'admiration :

— Ah bien, s'il en réchappe, de son coup de foudre, M. d'Étreton, en te voyant ainsi !

M. de Lussy, lorsque ses filles entrèrent au salon où il était déjà avec la comtesse, eut la même impression. Il enveloppa Diane d'un regard laudatif.

— Si M. d'Étreton n'est pas content, il sera bien difficile !

Ils attendirent ensuite, tous quatre, en silence, l'arrivée du fiancé. Diane avait pris un magazine et le feuilletait fiévreusement, pour occuper ses nerfs autant que pour se donner une contenance.

Tout à coup le comte, qui s'était approché de la fenêtre, signala, au bout de l'avenue, la voiture de M. d'Étreton.

C'était un landau découvert, supérieurement attelé.

— En voilà des chevaux, s'écria M. de Lussy devant les superbes cobs qui, bien tenus en main par un cocher expert, arrivaient au trot cadencé de leurs belles allures, faisant sonner les chaînettes d'argent de leurs harnais. — Odette ! viens voir cela !

Odette se dirigea vers la croisée et Diane, blanche comme un lis, ferma son journal.

Bien peu après le marquis d'Étreton était là.

Il parut à Diane que, lui aussi, était très pâle. Il entra, le front haut, redressant sa petite taille avec une raideur exagérée, serra la main du comte qui s'était avancé à sa rencontre, salua d'abord Mme de Lussy et vint à Diane.

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix qui tremblait un peu, permettez-moi de vous exprimer ma profonde reconnaissance du sacrifice que vous faites en acceptant d'unir votre vie à celle d'un pauvre être disgracié comme je le suis, et soyez, dès à présent, assurée que tous mes efforts tendront à vous en dédommager autant qu'il sera en mon faible pouvoir.

Diane s'attendait si peu à cette phrase, était si loin de croire à M. d'Étreton la tournure d'esprit dont elle témoignait, qu'elle resta un moment interdite. Mais elle se ressaisit et, puisqu'il avait été sincère, repoussant toute convention comme toute équivoque, et plaçant, dès le début, leurs rapports réciproques sur le terrain de la vérité, elle ne voulut pas le lui céder en franchise.

— Monsieur, lui dit-elle, quand vous parlez de reconnaissance, vous changez les rôles, car c'est à moi de le faire, votre générosité...

Une émotion très brève passa sur les traits du jeune homme.

— Oh ! pas un mot de ceci, mademoiselle, je vous en supplie, fit-il vivement, les choses auxquelles vous faites allusion n'existent pas pour moi. Laissez-moi plutôt, reprit-il, — revenant à son ironie coutumière, qui déconcerta un peu Diane, — être tout à mon bonheur !

Et comme un peu de froid régnait entre tous ces gens, visités par une même pensée, qu'aucun d'eux ne voulait dire, M. d'Étreton, gaiement, s'approcha d'Odette.

— Et vous, mademoiselle, fit-il la saluant, me faites-vous la grâce de m'accepter pour beau-frère ?

— Avec enthousiasme ! répondit Odette drôlement.

La glace était rompue et la conversation continua avec l'aisance que donne l'habitude du monde.

Au diner, M. d'Étreton, à la droite de Mme de Lussy, avait Diane presque devant lui ; elle l'observait. De face, assis, sa difformité disparaissait. Bien qu'exiguë, sa taille ne l'était pas aussi sensiblement que celle de ses compagnons d'infortune ; beaucoup d'autres hommes étaient aussi petits, sinon même

davantage, et sa gibbosité, ainsi dissimulée, on ne voyait que son beau visage intelligent éclairé par une gaieté un peu factice, qui remplaçait, ce soir-là, la sombre amertume accoutumée. Tel, il n'était point désagréable à regarder et Diane, qui voulait courageusement, à toutes forces, vaincre la répulsion première qu'il lui avait d'abord inspirée, Diane se disait, le considérant :

— Quel dommage, tout de même, qu'un accident l'ait déformé de la sorte, et quelle épreuve pour lui !

Le diner se passa sans incidents. Lorsque l'on fut revenu au salon, Roland demanda à M. de Lussy la permission d'offrir à Diane la bague de fiançailles et lorsque, ainsi qu'il en avait préjugé, elle lui fut accordée, il s'approcha de sa fiancée.

— Mademoiselle, lui dit-il, je me suis méfié de mon goût, j'ai craint qu'il n'ait pas l'approbation du vôtre, aussi, au lieu d'avoir fait seul le choix de la bague que monsieur votre père m'a autorisé à vous offrir, j'ai préféré m'en remettre à vous pour cela et je vous en ai apporté plusieurs, de celles qui me semblaient les moins indignes de votre joli doigt.

Et, sortant de sa poche un large écrin qu'il ouvrit, on vit étinceler sur le velours sombre d'admirables pierreries. Il y avait des émeraudes, des saphirs, des rubis, des perles, merveilleusement montés, sertis de diamants. Et aussi un brillant tout seul, d'une grosseur exceptionnelle et d'une eau superbement pure, monté sur un très mince jonc d'or, renforcé de platine, sans doute pour en assurer la solidité, mais qui laissait l'impression de cette gemme précieuse isolée et posée, comme par miracle, sur la main qu'elle devait parer.

Diane, ainsi que pour les fleurs, fut plus émerveillée que contente, mais, fidèle à son projet d'amabilité, répondit pourtant :

— Tout cela est trop beau !

— Rien n'est trop beau pour vous, répliqua le marquis d'un ton brusque qui contrastait avec la flatterie des paroles. L'essentiel est, qu'en tout ceci, — et il déposa l'écrin sur la table près de laquelle Diane était assise, — vous trouviez une bague qui vous plaise.

— Elles me plaisent toutes, répondit Diane, et je vais être embarrassée.

— Attends, fit Odette, ravie de toucher ces belles choses, — attends ! je vais t'aider.

Et les deux jeunes filles, un moment, s'amusèrent

à passer à leurs doigts les bijoux précieux, à discuter leur mérite, l'effet de leurs montures. A vrai dire, Odette y prenait plus de plaisir que Diane.

M. d'Étreton, — était-ce par discrétion, pour laisser à leur choix plus de latitude ou par indifférence ? — s'était éloigné d'elles et rapproché de M. de Lussy avec lequel il parlait chevaux, un des sujets de conversation préférés du comte. Au contraire, sur la prière de Diane, Mme de Lussy s'était réunie à ses filles pour un conseil, mais elle ne voulait pas le donner précis.

— Prends le diamant, suggérait Odette à la fiancée, c'est la bague qui a le plus de valeur, une valeur énorme, tu peux m'en croire. Personne n'en aura d'aussi belle. Tandis que ces rubis, ces émeraudes, ces perles, tout le monde peut en acquérir, sinon d'aussi parfaits, du moins du même genre : prends le diamant !

Diane hésitait... Et puis cela lui semblait si en dehors des coutumes, cette bague de fiançailles choisie sans le fiancé ? Alors, dominant la timidité, toute nouvelle pour elle, qui la paralysait, elle appela Roland.

— Monsieur d'Étreton, lui dit-elle avec grâce, pour que ma bague soit tout à fait à mon goût, il faut aussi qu'elle soit au vôtre.

Il s'approcha et, à regarder son visage expressif et mobile, on eût pu le croire très sensible à cette amabilité, mais sa réponse ne permit pas d'en être assuré.

— Votre goût est le mien, mademoiselle, dit-il assez brièvement, sinon qu'il est meilleur, et j'approuverai votre choix, quel qu'il soit, les yeux fermés. Pourtant, ajouta-t-il avec ironie, je vous engage à le bien fixer. Vous prenez le premier anneau de la chaîne qui vous unira à moi, et il faut qu'il soit bien joli pour ne pas vous paraître bientôt trop lourd !

Diane ne sut que répondre à ces paroles dont le sens caché lui échappait ; leur ambigüité même l'embarrassa et ce fut un peu pour reprendre contenance qu'elle ajouta :

— Ces émeraudes me séduisent, seulement Odette me suggère de prendre ce beau brillant.

— Il est incomparable, dit Odette.

M. d'Étreton ne répondit pas, il attendait. Un sentiment de délicatesse arrêta définitivement le choix de Diane. Épousant cet homme si riche, pour son argent, n'était-ce pas brutalement l'affirmer que de

prendre, parmi les cadeaux que, primordialement, il lui offrait, le plus précieux ?...

— Décidément, fit-elle, je m'arrête à cette émeraude.

— Soit, dit Roland s'inclinant, une émeraude, symbole d'espérance, si je ne me trompe, ajouta-t-il avec un rire sardonique. Et quelles espérances représentent pour vous ces gemmes, mademoiselle ?

Alors elle fut très brave, et, le regardant bien en face, elle répliqua :

— L'espérance, monsieur, de vous rendre heureux et d'être pour vous une compagne fidèle et dévouée.

Quelque chose comme une buée d'émotion violente passa sur les traits de Roland. Il s'inclina très bas sur la main de Diane, y passa l'anneau des fiançailles, la baisa, et murmura :

— Vous êtes trop parfaite pour moi !

Mais quand il se releva, son expression ironique avait reparu dans sa physionomie mobile.

Il remit alors les bijoux dans l'écrin, aidé en cela par Odette ; mais, arrivé au solitaire, il le glissa dans la poche de son gilet.

— Celui-là, qui vous plaisait aussi, dit-il à Diane, je le retiens. Il serait malséant de vous l'offrir aujourd'hui, mais je le mettrai dans votre corbeille, ce sera votre première bague de jeune femme, le second anneau de la chaîne, termina-t-il en persiflant.

Puis, remettant l'écrin dans sa poche, il en sortit un autre de dimensions moindres.

— J'ai pensé, continua-t-il, s'adressant à Diane, qu'il vous serait agréable d'offrir à mademoiselle votre sœur un souvenir de vos fiançailles, non pas une bague comme la vôtre, qui pourrait faire croire à un engagement et éloigner les épouseurs, mais un petit anneau de jeune fille. En voici quelques-uns : veuillez choisir encore.

Et il jeta de nouveau sur le tapis des bijoux bien « jeune fille », comme il l'avait annoncé, des turquoises, des opales, dans la monture desquelles les diamants étaient exclus, mais dont les ciselures délicates ou les formes gracieuses faisaient de véritables objets d'art.

— C'est trop, mon cher ami, beaucoup trop, fit M. de Lussy.

— Mais je ne trouve pas, riposta Odette visiblement ravie, il n'y a que des bonnes choses dont l'abus soit permis, et j'accepte avec reconnaissance.

Et elle recommença avec sa sœur de manier les bijoux.

Encore une fois Roland s'était écarté. Odette le rappela d'un éclat de voix.

— Voilà, j'ai choisi !

Il revint et lui vit à l'annulaire de la main droite deux perles gracieusement reliées par un entrelacs de petites turquoises.

— Vous avez bien choisi, dit-il.

— Et je vous remercie mille fois, répliqua Odette.

— Moi, fit-il railleur, et pourquoi ? vos remerciements se trompent d'adresse ; c'est à mademoiselle votre sœur qu'ils doivent parvenir. Je ne me serais pas permis de vous faire ce petit cadeau.

— Alors c'est ma sœur qui doit vous remercier, dit Odette, et c'est sans doute, — et à juste titre ! — parce que sa reconnaissance vous sera plus douce que la mienne, que vous vous arrangez pour en avoir l'expression ?...

C'était le cas ou jamais de placer une phrase aimable, sinon même galante, et Odette lui tendait la perche, mais Roland fit mine de ne pas la voir et se refusa absolument à la tacite injonction.

— En fait de reconnaissance, répondit-il un peu sèchement, toute autre que la satisfaction de Mlle Diane et la vôtre me désobligerait, car cela me prouverait que j'ai dépassé mon but.

Odette se tut, comme Diane, gênée. — On ne savait vraiment comment prendre cet étrange garçon !

La soirée se passa sans incident autre ; la conversation fut générale. Roland y apporta les ressources de son esprit brillant et caustique, qui faisait rire souvent, mais tout en causant un singulier sentiment de malaise, lequel écartait toute sympathie pour une personnalité, de valeur, assurément, mais un peu redoutable. Il fut très aimable pour Diane, sans néanmoins s'occuper d'elle plus particulièrement que si elle n'avait pas été sa fiancée.

Vers dix heures et demie il demanda ses chevaux.

— Nous vous verrons demain ? lui dit M. de Lussy, aurons-nous le plaisir de vous avoir à dîner ?

— Non, merci, vous êtes mille fois aimable, mais je ne veux pas abuser. Je reviendrai plutôt un de ces jours, dans l'après-midi, si vous me le permettez.

— Demain, alors ? insista M. de Lussy.

— Oh ! non, fit-il d'un air énigmatique, pas demain ! Mlle Diane se lasserait de moi trop vite, si je l'importunais si souvent. Jeudi plutôt... Nous

pourrons ce jour-là, si vous le voulez ainsi, fixer la date du mariage et régler la question des invitations.

— Parfaitement, fit le comte ; mais, dès à présent nous pouvons prévenir nos amis de vos fiançailles, n'est-ce pas ?

— Si vous le jugez bon, certainement, répondit Roland.

Et saluant Diane, après sa mère, avant sa sœur et tout aussi cérémonieusement, il prit congé.

Lorsque les deux sœurs, montant dans leurs chambres, furent seules ensemble, Odette dit à Diane :

— Il n'a pas l'air très épris, ton fiancé !

— Non, fit Diane d'un ton nativement étonné et déçu.

— On dirait que tu le regrettes, reprit Odette, tu as une petite mine déconfite à mourir de rire !

— C'est plutôt une mine surprise, fit Diane, je ne m'attendais pas à lui trouver cette attitude.

— Il est bizarre, c'est certain. Un vrai point d'interrogation, ce garçon-là. D'abord il en a le dos rond.

— Tais-toi ! fit Diane vivement, je ne souffrirai pas que tu plaisantes de mon fiancé.

— Là ! ne te fâche pas, femme de devoir ! Ce n'est pas bien méchant ce que je dis là et puis, c'est par jalousie pure ? Je voudrais fort, qu'il soit épris ou non, être sa fiancée à ta place. Il est d'une générosité et tu vas être gâtée !... Bonsoir, madame Polichinelle.

— Odette ! fit encore Diane, très sévère cette fois.

— Calme-toi, s'il a une des bosses de Polichinelle, il en a aussi l'esprit, es-tu contente maintenant ?...

## VIII

C'est le jour du mariage.

Diane a revêtu sa blanche parure, ses admirables cheveux noirs sont couronnés d'oranger, un voile de dentelle s'en échappe et couvre d'un manteau quasi royal l'immense traine de satin blanc. De bonne heure elle a voulu qu'on l'habille, maintenant qu'elle est prête, elle a demandé qu'on la laisse un peu

seule. Elle veut se recueillir avant le grand acte qui décide de sa destinée ; une fois encore, dans sa liberté d'âme, elle veut revoir, en ses souvenirs précis, le passé, dont la journée qui commence va la détacher irrémédiablement.

Et, dans sa chambre de jeune fille, assise sur la chaise basse où elle a passé tant d'heures déjà, le coude appuyé sur la table à écrire d'où tant de missives affectueuses ou banales se sont envolées vers les amies éloignées, Diane, une dernière fois, rêve...

Les six semaines qui viennent de s'écouler occupent spécialement sa pensée, les six semaines de ses fiançailles. Elle revit la soirée d'où elles datent, cette soirée où elle a mis à son doigt l'anneau qui y brille encore de tout l'éclat de la merveilleuse émeraude.

Que s'est-il passé depuis lors ?

Beaucoup, dans l'ordre des faits matériels ; rien, dans le domaine moral. Tel il s'était montré à elle le premier soir, tel Roland est resté : poli, correct, aimable même, mais sans un mot affectueux, sans une nuance de tendresse dans toute son attitude envers elle. Il est venu à Surlemont tous les deux ou trois jours, sans empressement ni plaisir apparents, comme remplissant un devoir mondain. Il n'a cherché à établir, entre lui et sa fiancée, aucune intimité ; pas une fois il n'a fait naître l'occasion d'un aparté bien justifié. Il a aussi bien visité son père, sa mère, sa sœur, qu'elle-même. Il a continué à lui envoyer des fleurs idéales. Il l'a comblée d'attentions gracieuses, de présents ingénieusement choisis et délicatement offerts. Il s'est montré le plus généreux des fiancés, mais aussi le plus froid, le plus indifférent, le plus détaché.

Il a accompagné le comte et ses filles à Paris. Mme de Lussy étant trop délicate pour faire le voyage. Là, il a accompli de véritables folies pour la corbeille et a prié Odette, qui s'en occupait, d'en faire de semblables pour le trousseau qu'il prenait à sa charge. Diane, malgré sa grande habitude du monde et de toutes les élégances, a été éblouie de celle qu'on a déployée pour elle. Charmée ? non pas. Plus on lui prodiguait les fastueux présents, plus une pensée poignante et pénible s'établissait en elle.

Elle s'était vendue et l'acheteur, faisant honneur au marché, allait même au delà du paiement promis.

Ces mots brutaux, disproportionnés avec les faits qu'ils prétendaient exprimer, hantaient malgré elle son esprit, elle se les répétait dans une sorte de dépit et de colère, qu'entretenait l'attitude narquoise de son fiancé.

Elle avait espéré, les premiers jours, que ce masque gouailleur n'était qu'une contenance, et qu'il l'allait déposer. Mais le voyant, au contraire, ne pas s'en séparer, elle se demanda si ce n'était pas là, non une manière passagère, mais bien le vrai caractère de son futur époux ; et un effroi la prit de vivre toute sa vie en face de cette sceptique ironie qui « blaguait » de tout avec infiniment d'esprit, il en fallait convenir, mais une absence totale de sensibilité, et à travers laquelle il était bien difficile de pénétrer la pensée exacte de l'étrange jeune homme.

Toujours décidée à remplir envers lui tous ses devoirs, même ceux de l'affection, elle avait espéré y être aidée par ses sentiments à lui-même. Si elle s'était sentie aimée, rien qu'un peu, la pitié aidant, elle eût bien forcé son cœur à s'entr'ouvrir pour ce déshérité de la nature que la timidité de sa disgrâce, peut-être, aurait tenu réservé devant elle. Mais son désir n'avait point été réalisé.

M. d'Étreton lui avait pourtant bien laissé voir combien il souffrait de son infériorité physique, mais il lui avait fait entendre, en même temps, qu'il ne prétendait point s'en avouer humilié ni accepter, pour cela, la compassion d'autrui. Il semblait plutôt en prendre sciemment sa revanche sur les autres hommes par son esprit moqueur, caustique, ouvertement méfiant, qui raillait tout haut la comédie humaine, dont il n'était pas dupe.

Et tel, non seulement il n'appelait pas la pitié ni l'affection qu'elle eût pu entraîner avec elle, mais il repoussait la sympathie.

Pourtant, on ne le fuyait pas, dans le monde, car il possédait ce qui rend tout homme supportable, sinon même recherché : le rang et la richesse. Puis on le ménageait, car on craignait son esprit redoutable — impitoyable ! — Enfin, on attachait du prix à ses suffrages comme à tous ceux difficiles à obtenir, et on les briguait d'autant plus qu'ils étaient plus rares.

Un homme d'esprit à dit :

« Qui se fait mieux faire place dans la rue qu'un

maçon qui revient tout blanc de plâtre de son ouvrage (1). »

À tous ces titres, Roland était respecté.

Mais cela ne rassurait pas sa fiancée qui se demandait avec inquiétude quelle existence, au delà du mariage, lui était réservée.

Cette inquiétude, Mme de Lussy en était obsédée.

— Diane ! Diane ! disait-elle parfois à sa fille, cet homme me fait peur !

Diane, qui voulait lui éviter toute souffrance, la rassurait.

— Mais non, disait-elle, il n'y a pas de quoi : il a un caractère bizarre, il faut s'y habituer, voilà tout.

Grâce à son tour d'esprit optimiste, M. de Lussy était plus surpris qu'alarmé ; néanmoins, l'indifférence totale de son futur gendre ne lui semblait pas normale. Il fit quelques tentatives pour le forcer à s'en départir.

Volontairement il emmenait, parfois, après le dîner, et profitant des belles soirées de juin, les fiancés promener dans le parc ; puis, brusquement, sous un prétexte, il s'éloignait, les laissant seuls.

D'abord, en ces circonstances, le cœur de Diane avait battu ; il lui semblait que, dans cette intimité, son fiancé allait enfin se révéler, lui parler des sentiments qui l'avaient porté à demander sa main, lui témoigner un peu d'amour... Et, au contraire, dans ces occasions, Roland s'était montré plus gai, plus railleur, plus détaché que jamais, avec une sorte d'affectation même, comme s'il eût voulu bien marquer qu'il se refusait obstinément à toute confiance tendre, à toute causerie intime.

À ces moments-là, Diane sentait bien lourd le poids de ses devoirs, et une autre vision venait si opiniâtrément lui apporter la tentation d'une comparaison, qu'elle avait eu, parfois, le désir de rompre une fois pour toutes la glace entre elle et Roland, pour s'assurer définitivement si sa froideur était sincère, ou bien dictée par une timidité inavouée. Mais à l'instant de le faire, aux premiers mots qui, dans ce but, sortaient de ses lèvres, elle voyait sur celles de Roland un si méprisant sourire que la crainte — une crainte folle ! — la prenait de lui entendre dire :

« Je vous fais grâce de toute comédie, mademoiselle, je sais parfaitement que c'est par intérêt que

1. Désiré Nisard, *Aegri somnia*.

vous m'épousez ; ainsi donc, inutile de prendre la peine de chercher à m'abuser. »

Et ce sentiment, à défaut des mots exacts, elle le lisait si clairement sur son visage dédaigneux et railleur que, jusqu'à présent, jusqu'à ce jour du mariage, elle s'était tue... comme Roland.

Elle repassait tout cela dans sa pensée en cette matinée d'attente et, à ses craintes, se joignaient des regrets, d'amers regrets !

Si, parée comme la voilà, c'eût été Herbert qu'elle eût attendu ! Oh ! alors, qu'elle aurait été joyeuse ! que l'avenir, si noir aujourd'hui, lui fût apparu ouvert, radieux ! Herbert ! Ah ! pourquoi l'avoir rencontré ! pourquoi avoir si bien trouvé en lui le compagnon rêvé, puisqu'il avait fallu le fuir ? Pourquoi cette union prématurée de leurs cœurs, puisque la vie devait les séparer ?

Il n'était pas venu, celui que, si longtemps, et avec tant de confiance, elle avait attendu ! Mais cela ne la faisait pas douter de lui. C'était, pensait-elle, le bruit de son mariage qui l'avait arrêté en chemin. Et elle songeait à son chagrin, à lui ! Qu'avait-il dit, qu'avait-il fait ? qu'avait-il pensé, surtout, lorsqu'il avait su son mariage ? N'avait-il pas présumé qu'elle « se vendait » ? Cette supposition lui était par-dessus tout odieuse. C'était un des mérites de son sacrifice, en même temps qu'une de ses raisons d'être, qu'il fût ignoré de tous. Mais d'Herbert ?... Elle eût voulu qu'il le connût, pour ne pas déchoir dans son estime, pour qu'il sût bien que d'inéluçables nécessités avaient seules pu l'empêcher d'attendre qu'il ait « essayé d'être heureux » ; et que, victime volontaire, elle méritait, en plus de son amour, son respect et sa pitié.

Mais cette douceur lui était refusée.

Bien peu de jours après ses fiançailles on avait dit devant elle :

— Herbert de Chéramey est parti pour la Suisse.

Elle avait tressailli, mais avait compris — ou cru comprendre ! — Il fuyait la douleur de la voir à un autre ; il se retirait de son chemin.

De cette dernière chose, elle lui sut gré comme d'une suprême délicatesse. Mais, à ce propos, un doute lui était venu.

À la nouvelle de ce départ, M. d'Étreton, qui était là, avait répondu :

— Oui, sa tante l'emmène !

Elle n'avait pas osé demander d'explications. Mais

pourquoi M. d'Étreton avait-il dit cela ? Se serait-il douté de leur affection réciproque, ou tout au moins de celle d'Herbert pour elle ? Il ne lui avait pas été possible de le deviner. Entre fiancés affectueusement unis, ce point eût pu s'éclaircir, mais M. d'Étreton restait pour elle un étranger !

Elle avait, du reste, presque oublié ce détail, qui n'était pour elle que d'une secondaire importance, auprès de la pensée de l'amour lui-même de son Herbert bien-aimé.

Et, au dernier moment de sa vie de jeune fille, à la dernière minute précédant l'heure qui devait, par un engagement solennel, la donner à un autre, le souvenir d'Herbert auquel, pour la dernière fois aussi, elle permit sciemment d'occuper son esprit, amena à ses beaux yeux purs des larmes amères.

Elles roulaient sur ses joues de marbre lorsque, brusquement, Odette entra.

Elle les vit.

— Allons ! voilà que tu pleures à présent, fit-elle. C'est bien le moment ! pour avoir des yeux rouges comme un lapin blanc ! Et ta poudre de riz ! malheureuse ! tes joues vont être sillonnées comme un champ en culture !

Sans se préoccuper de l'impression morale qui avait pu causer ces larmes, Odette s'empressa, une houppette à la main, d'en effacer la trace.

— Vite, lui dit-elle, descendons, père vient te chercher, M. d'Étreton est au salon.

Elles descendirent. Au bas du grand escalier le comte les attendait et, offrant le bras à sa fille aînée, l'introduisit dans les salons de réception où se trouvaient déjà Mme de Lussy, M. d'Étreton et quelques invités.

Roland s'avança vers sa fiancée et, l'ayant saluée très cérémonieusement, la contempla un moment avec attention.

Elle, le regarda aussi. Il était en grande toilette ; plus engoncé que d'habitude dans un faux-col trop haut. Ses abondants cheveux châtain clair étaient trop bien brossés, trop bien coiffés. Il lui sembla un peu ridicule. En eut-il l'intuition ?

— Vous êtes merveilleuse ! lui dit-il, une mariée incomparable auprès de laquelle je vais faire bien triste figure.

Diane ne répondit pas. Alors il ajouta :

— C'est pour m'humilier que vous vous êtes faite si belle ?

Cette fois Diane se fâcha. C'en était trop, à la fin, et, piquée au vif, elle répliqua un peu vertement :

— Non, monsieur, c'est pour vous faire honneur. Il sourit.

— Vous avez réponse à tout, dit-il.

Puis, bien que près d'elle, il ne lui parla plus.

Le contrat avait eu lieu la veille, dans la plus stricte intimité. On le fit signer aux témoins, sans le leur lire, en attendant l'heure du mariage civil où n'assistèrent, en raison de l'exiguïté de la mairie du village, que les plus proches parents. Diane ne fut nullement impressionnée de cette formalité.

Il n'en alla pas de même à l'église.

En entrant sous la voûte basse et sombre où elle était venue si souvent cacher ses craintes, ses espérances, et, tout récemment, ses regrets, une émotion violente la saisit. Elle n'en laissa rien paraître et l'on n'eût pu s'en apercevoir qu'au charme plus prenant que revêtait sa physionomie, d'ordinaire un peu froide. Et lorsqu'elle entra, la première, au bras de son père, entre les rangs du cortège, qui attendait au bas de l'église son arrivée pour l'accompagner jusqu'au chœur, lorsqu'elle entra dans la magnificence de sa toilette, que rehaussait son port de reine, et dans l'éclat de son impeccable beauté, un murmure d'admiration courut dans la foule.

Car elle était compacte : la curiosité, le désceuvrement avaient amené encore plus d'assistants que les relations de famille et d'amitié. Les invitations avaient été, selon le désir commun du comte et de M. d'Étreton, excessivement étendues, et on y avait répondu de toute part.

Diane n'avait pas été sans remarquer l'admiration qu'elle provoquait. Elle y était, quoique à un degré moindre, trop habituée pour en être impressionnée, et sa préoccupation allait à celui qui, au bras d'une parente éloignée, la suivait, à M. d'Étreton.

Hélas ! lui ne devait éveiller que la pitié, sinon la risée, et Diane sentit que, déjà, elle avait quelque chose de commun avec lui, à la pensée que son infirmité, mise en lumière par la solennité de la circonstance, allait être le sujet des railleries de ceux qui, tout à l'heure, l'avaient admirée.

Lui ne semblait pas en prendre souci. Il marchait la tête haute, l'air impérieux, trop raide. Diane le vit se placer à sa droite, devant le prie-Dieu de velours, sans y ployer le genou.

Cela aussi lui fit peine. Il n'y avait même pas entre

leurs deux âmes le lien d'une croyance commune. Roland n'était pas chrétien. Il ne le lui avait pas caché.

— Je respecte la foi des autres, lui avait-il dit, mais je ne la partage pas.

Sans être très pieuse, Diane était sincèrement croyante. Elle avait d'abord eu la pensée consolante qu'avec le temps elle amènerait son mari à ses idées religieuses. Elle en avait ensuite perdu l'espoir avec celui d'exercer jamais aucune influence, d'aucune sorte, sur un homme qui défendait si jalousement son moi intime contre toute intrusion, en le gardant strictement fermé.

La cérémonie se fit sans incident, sans discours, — Roland l'avait exigé ainsi, — ce qui l'abrégea. Dès qu'elle eut pris fin, et que les mariés eurent été, dans l'étroite sacristie, signer l'acte obligatoire, les voitures avancèrent pour reconduire les invités au château, où avait lieu la réception.

Diane alors descendit la nef au bras de son époux. Et là, l'antithèse s'imposa à tous, brutale, entre cette admirable femme, à l'apogée de sa jeunesse et de sa beauté, et cet homme, jeune aussi, mais cruellement disgracié par la nature.

À côté de Diane, grandie par les proportions de la traîne de sa robe, il paraissait plus petit, et, près de sa splendeur physique, son infirmité semblait plus flagrante. Cette impression pénible d'une union si disproportionnée, tous la ressentirent : les indulgents comme les autres, les personnes bien disposées, par naturelle bienveillance ou amitié sincère pour les conjoints, et celles qui ne l'étaient point, par envie, jalousie ou simple malice. Mais, tandis que les premières gardaient pour elles leurs réflexions désobligeantes, les secondes ne se prièrent point de les communiquer...

— C'est abominable ! une si belle fille à ce bossu !

— C'est un crime de lèse-beauté !

— Que voulez-vous ! il y a des précédents !

— Vénus et Vulcain ?

— Pourtant ils ont eu l'Amour pour fils !

— Tout ce que l'argent fait faire !

— Il est évident que s'il n'avait pas la bosse de la richesse !...

— Il paraît que la corbeille est magnifique.

— C'est bien le moins !

— Dites donc, qui trouvez-vous le plus indigne de lui, qui épouse cette belle fille ruinée, ou bien d'elle qui se marie uniquement par ambition d'argent ?

— Oh ! elle, sûrement, répondit une jeune femme, les lèvres pincées, c'est un marché odieux.

— Un marché ! répéta-t-on après elle, c'est bien le mot.

— Quelle vénalité ! pour garder le train auquel elle est accoutumée, épouser ce bossu !...

— Où allons-nous, grand Dieu, avec des sentiments pareils !

— On ne les voit pas souvent poussés jusqu'à cet excès ?

— Pour un excès, c'en est un, et voulez-vous que je vous dise : cette jolie femme qui se vend pour des diamants, des dentelles, des millions, eh bien ! elle me dégoûte !

Diane avait été arrêtée un instant, à la porte de l'église, par la foule en laquelle on cherchait à lui frayer un passage, et au milieu de laquelle, aussi, la voiture qui devait l'emmenner avait peine à avancer. Sans entendre distinctement les conversations dont elle était l'objet, elle en perçut quelques mots, les plus cruels, et entièrement le sens.

Une sueur froide vint alors mouiller ses tempes à la constatation du mépris dont on l'accablait.

Ah ! on l'accusait d'ambition, de cupidité, de sentiments bas, indignes, on la traînait dans la boue, elle qui se sacrifiait pour les siens !

Alors un découragement immense, subitement, la saisit. Qui lui saurait gré de son immolation, qui l'en dédommagerait ? — Son père, sa sœur, n'en admettaient pas la réalité, la trouvant très heureuse du sort qui lui était fait. A sa mère, elle avait voulu et voulait encore le cacher. Son mari, lui-même, ne la soupçonnait pas ; il pensait que, l'épousant, elle avait obéi à ses appétits de luxe. Herbert ?... Ah ! Herbert, comme elle bénissait Dieu qu'il fût loin, bien loin, et ne pût entendre de quelle façon on la calomniait !... Mais, dans sa pensée, ne la calomniait-il pas de même ? Son cœur fut près de défaillir à cette amertume suprême et, comme, la voiture avancée, elle se hâtait d'y monter, elle entendit nettement, cette fois, deux femmes du peuple qui se pressaient pour la voir passer, échanger ce propos :

— Elle a un courage, celle-là !

— Elle est payée pour cela. Il en a des sous, son bossu !

Ce grossier propos fut la goutte de lie, faisant déborder le vase, qui lui mit aux yeux des larmes d'indignation et de douleur.

Elle monta dans le coupé tendu de satin blanc et merveilleusement fleuri. Son mari y monta après elle. Avait-il, lui aussi, entendu ? Elle n'en put rien deviner sur sa physionomie fermée, impénétrable, mais il lui parut que ses lèvres étaient violemment serrées.

Ah ! si une émotion commune, même pénible, pouvait les rapprocher ! Si un mot d'affection, même banal, était sorti de sa bouche close, à ce moment, poignant pour elle, de désespèrement moral ! Elle l'eût accueilli avec une reconnaissance passionnée. C'eût été un baume quelconque, mais enfin un baume sur une plaie cuisante que tous négligeaient.

Ce mot ? Roland ne le dit pas, ni même un mot d'attention gracieuse. D'une main fébrile il abaissa la glace du coupé.

— La décoration de cette voiture est absurde, murmura-t-il, mécontent — ces fleurs odorantes vous montent à la tête, c'est insupportable !

Et comme Diane, trop émue, ne trouvait rien à répondre, sans insister, il commença de jeter à la populace qui suivait le coupé, quelques poignées de monnaie.

Et l'on arriva au château sans qu'il se fût davantage occupé de sa femme, mais, en entrant dans l'avenue, il lui dit :

— Allons ! voilà finie la première corvée de cette journée ! il y en aura encore d'autres ! Puissiez-vous vous y résigner aussi courageusement,

Diane, encore une fois, ne trouva rien à répondre et, descendant de voiture, pénétra au château.

La foule compacte des invités l'y suivit, et ce fut alors la série des félicitations empressées, des salutations respectueuses, des serremments de main chaleureux, dont bien peu étaient sincères, mais auxquels, en mondaine bien apprise, Diane répondait avec son plus gracieux sourire, tandis que son mari, pour les accueillir, ne désarmait pas son air ironique, qui semblait protester contre le silence de ses lèvres. En effet, il ne disait merci ni aux compliments, ni aux vœux de bonheur ; il s'inclinait, souriant d'une façon énigmatique qui mettait les gens mal à l'aise. Aussi, malgré toute la grâce de Diane, nul ne s'attardait devant eux : c'était un défilé ininterrompu de personnes pressées d'aller admirer les cadeaux, dont quelques indiscretions avaient déjà fait dire monts et merveilles.

Ils dépassaient encore la réputation qui leur avait

été faite, et ce n'était pas trop dire de la corbeille qu'elle était princière.

Une vitrine Louis XV renfermait les bijoux : diamants merveilleux montés en diadème, en collier en bracelet ; plusieurs rangs de perles d'une valeur énorme, puis des saphirs, des émeraudes, des rubis, tout ce que la joaillerie et l'art moderne peuvent créer de plus gracieux et de plus élégant, en broches, chaînes, tours de cou, pendentifs. Dans un coffret étaient les dentelles. Tout auprès, les fourrures, puis encore nombre de fantaisies coûteuses : des flacons, des éventails, un nécessaire de toilette, un sac de voyage. A côté de ces splendeurs, les cadeaux — encore qu'il y en eut de fort beaux — semblaient piètres, mais restaient nombreux. Et la foule s'attardait, admiratrice et envieuse, devant ces richesses, louant les unes, critiquant le choix de quelques autres, et résumant toujours son impression dans l'idée unique qui la dominait, et que la petite comtesse de Filtré traduisit en un mot cruel :

— C'est bien payé ! Diane n'a pas à se plaindre, le marquis a bien fait les choses.

— Il ne pouvait pas faire moins, riposta M. de Sauge, regardez donc quelle superbe marquise d'Étreton !

— Trop belle ! à côté de ce pauvre garçon, c'en est indécent !

— Pourvu qu'elle le rende heureux ! ajouta une fille laide et sans dot qui n'eût pas demandé mieux que de faire le bonheur du millionnaire !

— Oh ! il le sera sûrement, répondit M. d'Arlande, sa femme est aussi bonne que belle.

— Quelle perfection ! murmura Mme de Filtré, mais vous êtes suspect, vous, d'Arlande, on sait depuis longtemps que vous êtes amoureux d'elle.

— Je ne m'en cache pas.

— Alors M. d'Étreton n'a qu'à bien se tenir.

— Allez ! répondit M. d'Arlande, sérieux, cette fois, — il sait à qui il a confié son honneur, et il a bien choisi !

Un remous se produisit dans le salon, on se dirigeait vers les tables du lunch, dressées sur la pelouse dans une immense tente qui défiait toutes les intempéries, possibles, même en cette saison d'été.

M. d'Étreton et sa femme présidaient une de ces tables. Odette se trouvait en face d'eux avec son quêteur, un parent du marquis, et toute la partie jeune de l'assistance les entourait ; aussi fut-ce le

coin le plus gai et le plus animé de la nombreuse réunion. Roland y contribua pour sa large part avec son esprit vif, ses saillies spirituelles et cet art de la conversation qu'il possédait parfaitement, sachant l'adapter à toutes les circonstances. Personne mieux que lui, lorsqu'il le voulait, n'arrivait à intéresser ses interlocuteurs, à les amuser, à mettre en valeur leurs répliques, après les avoir provoquées, et une jeune fille présente le dépeignit bien, d'un mot, en disant bas à son voisin de table :

— M. d'Étreton, quand on ne le regarde pas, il est charmant !

Personne donc ne plaignait Diane et, pourtant, elle, la sacrifiée, se trouvait bien à plaindre. La gaieté de son mari lui faisait mal, contrastant avec ses tristes et sérieuses pensées. Puis elle lui sonnait faux à l'oreille, lui semblait forcée, sinon déplacée. Il paraissait très joyeux, non pas heureux, pensait Diane, et elle lui trouvait, dans son intuition délicate des choses du cœur, l'air d'un homme qui s'étourdit.

Il lui était impossible de se maintenir au diapason de son entrain ; elle était aimable, gracieuse, un peu absente, ce qui fait dire à Odette, tout excitée par cette gaieté, et déjà plus familière avec M. d'Étreton que Diane elle-même.

— Roland, votre femme est dans la lune !

— Oh ! ma chère, je vous en prie, redescendez sur terre, lui dit-il en plaisantant, je ne pourrais vous suivre ! un voyage de noces dans la lune ? c'est trop loin, ma belle-mère ne me le pardonnerait jamais !

Le lunch prit fin. Roland offrit le bras à sa femme pour la reconduire au salon.

— Deuxième corvée ! lui dit-il tout bas, mais vous êtes déjà moins vaillante qu'à la première. Je tremble... que sera-ce tout à l'heure !...

Encore cette fois, elle ne lui répondit pas.

Et bientôt les invités commencèrent à se disperser ; l'heure des trains à la gare voisine rappelant les uns, les autres demandèrent leurs voitures. On entendit piaffer les chevaux, et chauffer les automobiles. Roland vint alors retrouver Diane qu'il avait laissée avec ses amies.

— Ma chère, dit-il, il serait temps d'aller changer de toilette, et, si vous le voulez bien, nous filerons à l'anglaise par la petite porte.

— Comme il vous plaira, fit Diane, devenue très pâle.

Et elle monta échanger sa robe de mariée contre un costume de voyage.

Sa mère vint la trouver dans sa chambre où elle s'habillait. La pauvre femme, jusqu'alors, avait fait bonne contenance ; mais à présent, devant le départ de sa fille chérie avec cet homme qui lui inspirait si peu de confiance pour son bonheur, — ses forces l'abandonnaient, et ce fut tout en pleurs qu'elle embrassa Diane.

— Mère, fit celle-ci d'un ton de reproche, ne m'ôtez pas mon courage !

— Ton courage ! tu as donc besoin de courage pour partir avec ton mari ? Pourtant, fit Mme de Lussy avec un doute au cœur et une angoisse dans la voix, — pourtant, c'est bien toi, toi seule qui as voulu l'épouser, n'est-ce pas ?... Nous ne t'avons pas contrainte, pas même influencée ?...

— Non, fit Diane, héroïque, non, c'est moi, moi seule qui ai voulu ce mariage. Soyez tranquille, mère chérie, je suis contente, tout est bien, mais c'est pour vous quitter pour toujours qu'il me faut du courage !...

— Pour toujours ? mais tu reviendras !

— Sûrement, seulement plus comme autrefois ! Ce foyer ne sera plus le mien !

— Ta place y restera vide, ma Diane bien-aimée, et t'attendra sans cesse.

— Oui, fit la jeune femme que l'attendrissement gagnait, mais, tenez, mère ne me dites plus de ces choses ! Embrassez-moi bien fort, comme lorsque j'étais petite. Bénissez-moi aussi, puis quittons-nous tout de suite... vous me feriez pleurer, et, vous comprenez, pour Roland, je ne veux pas...

Mme de Lussy comprit... Elle serra sa fille sur son cœur, puis à son front pur, de son doigt amaigri, elle traça une petite croix.

— Que Dieu te bénisse et te garde, lui dit-elle, sois une bonne épouse, aimante et dévouée comme tu as été la plus parfaite des filles !

Et, loin de savoir à quel point Diane méritait ce titre, Mme de Lussy, sans parler, l'embrassa encore, puis, sortant de sa chambre, alla s'enfermer dans la sienne pour y pleurer à son aise.

Diane, alors, résistant à son émotion, acheva fébrilement ses préparatifs de départ, cherchant, dans cette agitation, un dérivatif à son trouble. Tout à coup, un léger heurt à la porte de sa chambre la fit tressaillir. C'était son mari, sans doute... son mari,

cet homme ! Encore une fois se dominant elle vint ouvrir. Ce n'était qu'Odette.

— Vite, lui dit celle-ci, Roland t'attend et la patience me semble son moindre défaut. L'auto est prête, derrière le massif de lauriers. Roland m'a expliqué que, pour échapper à la curiosité, il allait te conduire à une petite gare éloignée, — il ne m'a pas dit laquelle, — où vous prendriez l'express. Ainsi vous voyagerez incognito. C'est charmant, cette fuite, on dirait qu'il t'enlève et c'est comme dans la *Petite Mariée*.

Et la folle se prit à fredonner le refrain d'une vieille opérette qui a eu son heure de célébrité :

C'est un mari qui fuit avec sa femme  
C'est une femme qui fuit avec son mari...

Diane, sans l'écouter, l'embrassa.

— Adieu, lui dit-elle brièvement, maman n'a plus que toi : soigne-la bien !

Puis elle descendit par l'escalier de service. Au bas, elle trouva son père.

— Je vais te mettre en voiture, lui dit-il.

Il l'accompagna jusqu'au bosquet derrière lequel l'auto était cachée. Roland y était déjà monté et en surveillait la mise en mouvement. A la vue de sa femme et de son beau-père, il sauta à terre, serra la main du comte qu'une émotion soudaine envahissait.

— Mon ami, lui dit celui-ci, vous savez quel trésor je vous donne, je vous confie son bonheur...

Roland parut d'abord surpris de cet attendrissement de la dernière heure, mais son œil d'aigle en devina la sincérité. Alors, quelque chose de ce trouble vague qui envahissait parfois ses traits y passa rapidement ; mais, comme d'ordinaire, l'ironie de son sourire vint l'en chasser.

— Je ferai de mon mieux, lui dit-il, pour ne pas me montrer ingrat et reconnaître le beau cadeau que vous me faites.

Puis, se retournant vers Diane, gouailleur :

— Madame la marquise, lui dit-il, si vous voulez me faire l'honneur de monter près de moi...

Diane, glacée, obéit ; Roland se plaça à côté d'elle pendant que le chauffeur gagnait le siège de derrière.

M. d'Étreton, soulevant son chapeau, salua une dernière fois son beau-père et, prenant la direction, démarra, lentement d'abord. Puis, pendant que

Diane jetait à cette vieille demeure, que son sacrifice devait laisser à ses parents, un regard d'ultime adieu, il lui dit :

— Voilà la troisième corvée qui commence, ma pauvre enfant !

Et ce fût sur ce mot décourageant que Diane, à toute vitesse maintenant, quitta la maison paternelle...

## IX

Trois mois se sont écoulés. On est en novembre, et à la portière du wagon qui la ramène en Picardie, Diane, marquise d'Étrelon, regarde avec mélancolie tournoyer, mortes, les feuilles qui, lorsqu'elle a quitté ce pays, paraient encore les arbres de leur verdure. Elles lui semblent l'image de ses dernières illusions, vivantes encore, malgré tout, il y a trois mois, sous le soleil de sa jeunesse, aujourd'hui flétries, desséchées, mortes.

Elle n'en rapporte pas une de ce voyage de noces qui, pour tant de femmes, est une période d'enchantement, souvent sans lendemain, mais dont le souvenir, néanmoins, embellit les existences les plus grises. Diane a perdu, pendant ces trois mois, toute espérance de voir son sacrifice être bienfaisant à qui en est l'objet.

Chose bizarre ! après ce temps d'intimité complète, d'isolement à deux dans les foules, qui posent, entre jeunes époux, la base de toute une vie commune, de la fusion parfaite de leurs deux existences, son mari lui demeurait aussi étranger qu'au premier jour. Il ne lui avait rien montré de son âme, rien révélé de son cœur, rien appris de ses sentiments. Elle l'avait vu sans cesse sous le même jour que pendant leurs fiançailles : ironique, spirituel, tantôt gai, tantôt amer. Elle gardait encore la vague sensation que cette attitude était factice, qu'elle cachait un autre fond d'âme, mais elle ne pouvait deviner ni quel il était, ni pourquoi Roland le tenait si soigneusement caché. Parfois, même, l'impuissance de pénétrer ce secret la faisait douter qu'il y en eût un. Elle se demandait, alors, si ce n'était pas le désir muet d'un second Roland, différent de celui qu'elle

voyait qui la portait à le soupçonner de déguiser sa personnalité devant elle, et si M. d'Étreton n'était pas, tout simplement, ce qu'il paraissait : un esprit cultivé et brillant à coup sûr, mais sans sensibilité, sans indulgence, presque... sans cœur ?

Sinon, Roland ne se serait-il pas trahi, dans leur intimité de nouveaux mariés ?

Or, jamais il ne l'avait fait. Sa femme avait bien surpris en lui des ardeurs dont il n'était pas le maître, mais, loin de s'y abandonner, il réagissait contre elles et si, près de Diane, il ne résistait pas à l'entraînement de la passion, jamais il ne lui avait témoigné de douce tendresse, d'affectueuse confiance, de véritable amour !

Il ne lui avait jamais avoué qu'il l'aimait. Il lui avait dit bien des fois qu'il la trouvait belle, mais toujours sur ce ton de persiflage qu'il avait définitivement adopté en parlant de toutes choses intimes ou sentimentales, et qui laissait ignorer s'il se moquait réellement des autres, ou de lui-même. Il avait été, pourtant, pour Diane, un compagnon de voyage aimable et attentionné. Son bien-être matériel l'avait sans cesse préoccupé, et il s'était efforcé de l'assurer aussi complet que possible. Il avait cherché, de même, à lui procurer le maximum d'agrément. Il lui avait montré les plus jolies choses et avait multiplié les distractions. Très érudit, en même temps que très voyageur, ayant tout vu et sachant tout, il l'avait fait jouir du charme présent comme du charme rétrospectif de ce qu'elle voyait. Brillant causeur, il avait embelli pour elle les longues heures de route et Diane avait pu lui dire un jour, en toute sincérité :

« Vous êtes un cicerone incomparable ! »

Mais elle pensait aussi, — et cela elle le taisait, — que ce rôle, il l'avait rempli avec autant d'indifférence que de détachement, que nulle affection n'y avait mêlé sa note tendre, et que n'importe quel étranger s'en fût, près d'elle, acquitté de même façon. Certes, personne n'aurait pu se douter, les voyant ensemble, que cet homme l'avait épousée par amour ! Car s'il ne l'avait pas aimée, pourquoi l'aurait-il choisie ?

Question qu'elle se posait sans cesse, repassant dans sa pensée, pour y chercher une solution, les jours et les faits écoulés depuis leur mariage.

Leur départ, d'abord, qui lui laissait le cœur si gros : son étonnement devant la réserve presque farouche de son mari qui se refuse à toute intimité morale. Et alors la distraction quotidienne, l'enchan-

tament d'un prestigieux voyage dans les fjords de Norvège et les sites admirables de ces contrées septentrionales. Puis le retour par le Danemark et l'Allemagne, les bords du Rhin et la Belgique. Sa mémoire s'était remplie de vues admirables, de sites délicieux, des merveilles de la nature et de l'art. Mais, dans tout cela, aucune note personnelle. Elle avait assisté à un spectacle sans y rien mêler de son moi intime. A tous les souvenirs rapportés, aucun lambeau de sa vie d'épouse n'était resté attaché, comme la laine des agneaux aux buissons de la route. Aucun aveu, aucun serment, aucune confiance réciproque, aucune parole d'amour ne pouvaient se dater de tous les sites remarquables, de tous les pays traversés, de toutes les haltes faites. Non que Roland se fût toujours refusé à parler de choses intellectuelles ou sentimentales ? Il le faisait même avec agrément, sa psychologie était subtile, son observation, précise et perspicace. Il appréciait les choses sévèrement, sans illusion et sans indulgence, avec le sain jugement d'un esprit droit et lucide. Mais, s'il était mis en cause par les circonstances ou par une question, il se déroba, ou bien il raillait...

C'est pourquoi Diane revenait le connaissant ou trop bien, — car alors il n'était que ce qu'il paraissait, — ou pas du tout, car il lui avait été impossible de deviner ce que pouvait cacher son attitude habituelle... Et la jeune femme avait beau grouper ses souvenirs, elle n'y trouvait aucun éclaircissement à ses doutes. A peine quelques indices qui les compliquaient plutôt.

L'un d'eux remontait à un soir sur la mer du Nord où ils faisaient une croisière. C'était sur le bateau. Diane, atteinte d'une légère migraine, s'était retirée de bonne heure. Son mari était resté au salon à lire. La jeune femme, au bout d'un moment, avait eu la fantaisie de revenir sur le pont. La nuit, calme et claire, avait la splendeur d'été des nuits scandinaves. Accoudée à la balustrade, elle regardait la mer. Tout à coup, le son d'un piano monta jusqu'à elle. Dans le grand silence de la soirée, elle en percevait les moindres notes et, dès les premières, un charme l'immobilisa. L'artiste — c'en était un véritable — jouait des valse. Valse à la mode, banales si l'on veut, à force d'être entendues, mais il les jouait avec une telle perfection d'exécution et de nuances, qu'elles en devenaient parlantes, traduisant mieux que des mots la pensée de l'auteur. Et ces valse

disaient encore autre chose à Diane... elle les avait dansées naguère... avec Herbert!... oh! quels souvenirs elles lui murmuraient à l'oreille, Diane n'eut pas le courage de s'y arracher et fit, au contraire, quelques pas qui la rapprochèrent du salon pour entendre encore, entendre mieux les mélodies qui engourdisaient sa volonté dans l'harmonie berceuse de leur rythme...

Oh! ces notes, lentes, molles, douces! c'est bien : « quand l'amour meurt ». La dernière fois qu'elle avait valsé avec Herbert, n'était-ce pas ce motif voluptueux et attristé qui avait guidé leurs pas?... Et depuis? l'amour, en effet, n'était-il pas mort entre eux?...

Maintenant c'était l'autre valse, bien connue aussi : « Quand l'amour refléurit »!... Leur amour, à eux, ne refléurirait jamais.

Et Diane, inclinant la tête, se mit à pleurer.

Mais comme s'il l'avait su, comme s'il avait voulu faire trêve à ses souvenirs et à ses larmes... brusquement, l'artiste avait interrompu la valse langoureuse pour un morceau bizarre qui rappelait à Diane des airs tziganes.

Celui-ci, après un début lent, et comme hésitant, avait eu un passage d'une force harmonique si puissante qu'il en était poignant. Ce n'était plus le tourbillon des frivoles et passagères amours, c'étaient des cris de vie humaine, de douleur et de passion, que rendaient les notes sonores du clavier. Diane écoutait, subjuguée par ce talent si prenant, qui faisait rendre, aussi bien à l'instrument qu'à la composition, tout ce qu'ils pouvaient donner d'expression émue.

Le morceau s'acheva dans un bruit d'applaudissements.

L'artiste avait donc des auditeurs? Diane en fut comme fâchée, il lui paraissait, dans sa délicatesse infinie, qu'on ne pouvait jouer ainsi que pour soi-même. Le son de voix pressantes lui parvint ensuite; sans doute on sollicitait le virtuose de se remettre au piano... Il le fit et commença à jouer la populaire chanson italienne : *O sole mio!*

Diane n'eût jamais supposé que, dans cette mélodie si simple, on pouvait trouver et traduire tant d'ardeur, de feu, de passion!... Sous les doigts habiles qui le touchaient, le piano chantait, vibrait, exultait!... C'était une musique de rêve!...

Elle prit fin, comme tous les rêves!... Diane en-

tendit une porte s'ouvrir, des bruits de pas, elle comprit qu'on sortait du salon, et, ne voulant pas être surprise aux écoutes, se retira promptement, fit le tour du rouf, et rentra dans sa cabine.

Lorsque son mari vint l'y rejoindre, elle lui dit :

— On a fait de la musique au salon, ce soir ?

— Oui, dit-il évasivement.

— Figurez-vous que j'étais montée sur le pont, j'ai entendu le piano, alors je me suis approchée pour écouter, c'était délicieux !

— Oui, fit-il goguenard, par cette nuit sereine, le silence imposant, la lune sur les eaux, etc., etc... On sait que vous êtes sentimentale.

— Ne plaisantez pas, dit Diane, souriant, j'ai été charmée, même sans l'accompagnement de la lune et de la nuit claire.

— Les morceaux étaient jolis.

— Si bien joués surtout ! joués par un artiste.

— Oh ! un artiste ?...

— Ne discutez pas, je prétends m'y connaître.

Qui était-ce ?

— Un monsieur quelconque... cela ne mérite pas de retenir votre attention.

Diane n'osa insister, mais, le lendemain, après le déjeuner, une dame du bord, qui lui parlait quelquefois, vint à elle.

— Oh ! madame, lui dit-elle, quelle charmante soirée nous a fait passer hier M. d'Étreton !

— Mon mari ! fit Diane, surprise.

— Oui, il nous a fait de la musique, quel talent ! il joue comme un maître...

— Mais, reprit Diane ne voulant pas avoir l'air d'ignorer la virtuosité de son mari, comment avez-vous pu le décider à se faire entendre ?

— Voilà, il était seul au salon quand il a commencé. Nous sommes venues peu après, ces dames et moi, quand il nous a vues, il s'est arrêté ; nous l'avons prié de continuer. Il s'en est défendu d'abord, puis il s'y est décidé et nous a fait passer une heure exquise.

Diane, lorsqu'elle se retrouva seule avec Roland, lui dit :

— Eh bien, ce virtuose d'hier soir, ce monsieur quelconque, c'était vous ! Comment ne m'avoir jamais dit que vous étiez musicien ?

— Parce que cela n'en valait pas la peine.

— Pas la peine ? Mais vous jouez à merveille.

— Vous êtes bien bonne.

— Voyons, Roland, ne raillez pas quand je suis si heureuse de découvrir en vous ce beau talent, qui me promet tant d'heures agréables.

— Ma chère, ne me flattez pas... Je vous remercie de votre intention, car je sais qu'elle est de m'être agréable, non de vos compliments, car je les exécère, surtout quand je ne les mérite pas, et c'est ici le cas.

— Eh bien ! soit, fit Diane, je ne vous félicite pas. Seulement, si vous voulez me faire plaisir, vous vous mettrez au piano, pour moi, cette fois.

— Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, et moi, rien de meilleur ou d'autre à vous offrir comme distraction, peut-être, mais, sauf ce cas extrême, n'y comptez pas.

— Oh ! fit Diane, prenant son bras et l'entraînant vers le salon, désert à ce moment, pour aujourd'hui vous ne me refuserez pas ! seulement, *O sole mio !*

— Pas ici, fit-il se dégageant, toutes les femmes du bord accourraient comme hier soir. Ce qu'elles m'ont horripilé ! Je n'ai pas osé m'enfuir pour ne pas être grossier, mais j'en ai été joliment tenté !

— Vous êtes farouche ! remarqua Diane.

— Vous ne croyez pas si bien dire, fit-il.

Une autre fois, c'était en Allemagne, ils se promenaient dans une allée écartée. Ils y rencontrèrent deux jeunes gens, deux amoureux, qui, assis sur un banc, tenaient jointes ensemble leurs mains, où brillait un anneau d'or tout neuf. La jeune femme avait laissé tomber sa tête sur l'épaule de son ami et leurs regards extasiés disaient clairement l'ardeur du sentiment qui les unissait.

Diane, passant, les regarda, puis, ayant fait quelques pas, se retourna pour les voir de nouveau.

— Que regardez-vous donc ? lui demanda le marquis.

— Ces jeunes époux.

— Ils vous intéressent ?

— Oui, c'est l'image du bonheur.

— A votre sens ?

— Certainement.

— Et ce bonheur-là vous fait envie ?

Diane leva sur son mari ses beaux yeux purs.

— Un peu ! dit-elle d'une voix faible.

— Ma pauvre petite, reprit-il, il n'y faut pas songer !

Diane crut l'occasion propice pour pénétrer enfin les sentiments de Roland à son égard.

— Pourquoi ? riposta-t-elle, pourquoi ? Ces gens-

là ne me font envie que parce qu'ils s'aiment. Pourquoi ce bonheur-là ne pourrait-il m'appartenir ?

— Parce que vous êtes trop honnête femme pour aimer un autre homme que votre mari.

— Eh bien ! fit Diane.

— Et parce que vous ne pouvez m'aimer, ma pauvre enfant ! Je le sais bien, allez ! et je ne vous le demande pas.

— Vous vous trompez, lui dit-elle doucement, je puis vous aimer, surtout, fit-elle en hésitant, si... vous, vous m'aimez !

Il lui parut que Roland devint subitement rouge, puis pâle, comme secoué par une émotion vive. Mais, la dominant, il lui répondit d'une voix un peu tremblante :

— Ma chère, il ne faut pas qu'un malentendu se crée entre nous : je vous suis profondément attaché et absolument dévoué. Mes efforts les plus sincères tendront toujours à vous rendre la vie aussi facile, aussi agréable que cela me sera possible. Je tâcherai d'être pour vous un compagnon aimable, discret... pas trop encombrant ! Mais ne m'en demandez pas plus, ce serait exiger de moi plus que ma mesure !

Et comme Diane, déçue, se taisait et restait grave, il continua, plaisantant :

— Que voulez-vous, belle madame, je ne suis pas sentimental, moi !

Et, avec une ironie si âpre qu'elle en était douloureuse, il ajouta :

— Et c'est bien heureux pour moi ! Les transports d'amour d'un bossu ! Non, mais voyez-vous cela, et serait-ce assez ridicule !...

## X

Le train avait marché pendant les réflexions et les souvenirs de Diane. On approchait de la petite gare qui desservait Trécy, le château du marquis d'Étreillon.

Alors ce dernier qui avait, jusqu'ici, paru plongé dans la lecture d'un livre, ferma le volume et, s'approchant de sa femme :

— Nous voilà au but, lui dit-il, et vous allez prendre



pied dans votre future demeure. Puisse-t-elle vous plaire !

— Comment ne me plairait-elle pas, riposta Diane, un des plus beaux domaines de Picardie !

— Cela ne suffit pas pour attacher à une demeure, fit Roland, qu'est-ce que l'architecture, l'espace, les hautes murailles, les grands appartements ont qui puisse prendre et retenir le cœur ? Il faut autre chose pour aimer sa maison et qu'elle soit véritablement le *home*. Et cette autre chose, l'y trouverez-vous ? finit-il mélancoliquement..

— Quelle est-elle donc ? interrogea Diane.

— C'est, fit Roland, l'amour du foyer, comprenez-vous bien ce mot, le foyer, créé par l'affection réciproque de ceux qui l'habitent, le foyer qui emmagasine les souvenirs, est témoin de nos joies, — intimes du moins, — et de nos douleurs. C'est le logis qu'on pare, qu'on embellit, qui prend l'empreinte de nos goûts, de nos habitudes, si bien qu'à force de refléter notre personnalité, il nous ressemble un peu. On le quitte parfois, longuement même, il n'en reste pas moins la tente immuable, plantée au milieu de la vie, et souvent on y revient mourir en souvenir des jeunes années heureuses qu'on y a passées !

— C'est bien ainsi, fit Diane, un peu émue de l'accent vibrant de son mari, c'est bien ainsi, que je veux aimer votre demeure et la faire mienne.

— Cela me sera doux, répondit Roland, s'attendrissant presque, car, voyez-vous, cette vieille maison m'est chère ! Ma mère y a passé sa vie ; à chaque pas j'y retrouve son souvenir et celui de mon enfance, de ce temps fortuné où sa tendresse, si dévouée, m'avait fait oublier jusqu'à ma disgrâce, où, plutôt, ne m'avait pas permis d'en sentir le poids. J'ai dû à ma mère un bonheur qui a été bien court, mais qui a été le seul bonheur intact de ma vie.

— L'avenir peut vous en réserver d'autres, fit Diane, troublée du ton du marquis qui, pour la première fois, frappait ses oreilles.

— Non, fit-il avec amertume, non !... on n'a qu'une enfance dans la vie, une enfance, c'est-à-dire quelques années d'insouciance joyeuse. Et on n'a qu'une mère, qu'une tendresse comme celle-là !

— Roland, repartit Diane très sincère, sa pitié éveillée par cette sensibilité dont depuis si longtemps elle épiait et souhaitait trouver le témoignage en son mari, je ne vous aimerai pas comme elle, et je ne

pourrai vous donner toutes les joies que vous lui avez dues, mais je vous aimerai aussi, fidèlement, fortement, tendrement.

Et, cédant à l'impulsion de son bon cœur, Diane, encouragée pour la première fois à y obéir, se rapprocha de Roland, prit sa main et s'appuya à son épaule.

Mais, à sa grande et pénible surprise, d'un sursaut le marquis se dégagea. Il se mit debout un instant, puis alla s'asseoir plus loin.

— Ma chère, fit-il d'une voix sifflante, je vous remercie de vos bonnes dispositions, mais je vous tiens quitte, absolument, de la comédie d'amour. Je ne veux vous en imposer ni la peine ni le mensonge. Je sais que vous êtes une honnête femme, attachée à vos devoirs, je vous en suis reconnaissant et vous fais grâce du reste.

Diane, découragée, tourna vers la vitre, devant laquelle les paysages, rapides, s'enfuyaient, des yeux que vinrent mouiller de secrètes larmes. L'avenir, plus que le présent, les lui arrachait, car qu'allait être sa vie avec cet homme dont la sécheresse de cœur, la rudesse des sentiments, blessaient à tout instant sa douce sensibilité ?

Roland ne parlait point. Leur silence durait encore lorsque le train stoppa en gare.

— Voilà, dit le marquis d'un ton aussi naturel que si l'incident précédent n'avait point eu lieu, nous sommes arrivés, et s'il vous plaît de descendre, ma chère amie.

Il se pencha à la portière, qu'aussitôt un domestique vint ouvrir. Il descendit et, se retournant, tendit la main à sa femme.

Celle-ci se préoccupait de son sac de voyage et des couvertures que son mari avait abandonnées.

— Laissez donc, fit-il impatient, ceci n'est point votre affaire, le valet de chambre s'en chargera.

Elle descendit alors, un peu interloquée, suivant le marquis qui traversait la gare très rapidement, comme pressé d'échapper aux regards curieux. Devant la gare une automobile fermée attendait. Il s'en approcha et, sans parler au chauffeur correctement immobile, en fit le tour rapidement.

— Si vous voulez monter, dit-il à sa femme, en lui ouvrant la portière.

— Tiens ! fit-elle, lui obéissant, je ne vous connaissais pas cette voiture ?

— Vous pensez bien que je ne vais pas vous faire

courir les chemins, en cette saison, avec une petite douze chevaux de garçon ? J'avais commandé celle-ci avant de partir, nous allons l'essayer.

Le valet de chambre apportait les menus bagages. Le marquis lui remit le bulletin des autres.

— Le break est là, demanda-t-il brièvement, pour ramener les caisses ?

— Oui, monsieur le marquis.

— C'est bon, qu'on ne traîne pas en route, j'en suis pressé.

Et, se plaçant près de Diane :

— Marchez, dit-il au chauffeur, mais ne dépassez pas 40 à l'heure.

Diane, frappée de la précision des ordres et de l'obéissance passive qui y répondait, ne put s'empêcher de dire à son mari :

— Vous paraissez parfaitement servi.

— Pas trop mal ! Oh ! vous savez, ce n'est pas difficile, il n'y a qu'à y mettre le prix ! Ces larbins me servent bien parce qu'ils gagnent chez moi plus qu'ailleurs et craignent d'être renvoyés. C'est le seul attachement qu'on puisse espérer de gens de cette sorte.

— Vous ne croyez donc pas au dévouement, à la reconnaissance ?

— Je ne crois qu'à l'intérêt, fit le marquis d'Etreton, et si, ainsi, je me trompe, je suis sûr, au moins, de n'être pas trompé.

— J'ai lu quelque part, fit Diane rêveuse, un joli dilemme : « Lequel vaut mieux, de ne croire jamais de peur d'être trompé, ou de croire toujours et d'être trompé ? »

— Il vaut mieux ne pas croire, certainement, fit Roland.

— Je ne suis pas de votre avis, reprit Diane.

— Parce que vous êtes encore pétrie d'illusions.

— Ah ! je vous en prie ! s'écria-t-elle dans un élan presque involontaire, laissez-m'en quelques-unes ! c'est si bon de croire au beau, au bien, d'espérer en l'avenir, en la vie !

Roland parut un peu touché et reprit sur un ton plus doux :

— Mais, ma pauvre enfant, c'est justement parce que je crains que l'avenir et la vie ne vous les fauchent, et bien plus rudement que je ne le fais, vos jolies illusions, que j'en veux détruire quelques-unes.

— Qu'importe, répartit encore Diane, attendons cette heure et jouissons-en jusque-là...

L'auto filait dans la campagne sombre, déserte,

triste. Une buée faisait un rideau aux vitres de la voiture. Diane se sentait le cœur glacé dans ce morne paysage d'hiver, image, lui semblait-il, de l'existence qui l'attendait. Et dans ce fastueux équipage qui pouvait, au passage, éveiller l'admiration et l'envie, au milieu des riches fourrures qui la couvraient, et de tout le luxe qui l'environnait, elle se sentait pauvre, si pauvre de joie, qu'elle se prenait à envier les femmes du peuple, mal vêtues, que, maintenant arrivée au village, elle entrevoyait, sur le seuil de leurs chaumières, un bébé dans les bras, guettant le retour de leur « homme » que, sans doute, elles aimaient et qui les aimait.

La nuit était tout à fait venue [lorsque l'auto entra dans le domaine de Trécy. Diane le connaissait pour être passée devant le château, mais elle n'y avait jamais pénétré. La cour d'honneur était dessinée à la française. Une allée droite amenait au perron, entre deux rectangles de gazon que cernaient, de chaque côté, les grands arbres du parc.

Les jeunes époux pénétrèrent dans le vestibule, brillamment éclairé, grand comme un hall, où l'immense escalier, à repos, se déployait dans toute sa majesté. Le maître d'hôtel enleva au marquis sa pelisse, et une femme âgée, qui se tenait là, s'approcha de Diane pour l'aider à se dévêtir.

Elle se laissa faire, un peu désorientée d'être ainsi, chez elle, comme une étrangère. Cette impression s'augmenta de surprise, lorsqu'elle vit son mari, impassible envers ses gens, s'approcher avec un sourire de la vieille femme et lui dire un : « Bonjour, Adèle ! » qui contrastait avec toutes ses habitudes.

Celle-ci, dont la figure était recroquevillée à force de rides, eut, à ce simple mot, une expression joyeuse et attendrie.

— Monsieur le marquis ! dit-elle seulement.

Roland se tourna alors vers Diane :

— C'était la femme de chambre de ma mère. Elle l'avait amenée avec elle de Vendée, et ne s'en est séparée... qu'à la mort.

Diane comprit et contente, comme chaque fois qu'un sentiment meilleur se trahissait chez son mari, elle sourit aussi avec ce charme incomparable qui lui appartenait.

— Je suis bien aise de la retrouver ici, fit-elle avec grâce.

Devant ce témoignage de bienveillance, elle vit une lueur de satisfaction presque émue traverser les

yeux d'angoisse que cette femme attachait sur elle, nouvelle venue, dont elle ne savait qu'attendre, et en fut bien disposée pour elle.

Le marquis avait ouvert, au milieu du vestibule, la porte du grand salon éclairé, lui aussi, comme pour une fête.

— Venez, dit-il à sa femme, prenez possession de votre domaine.

Dès le seuil, elle s'arrêta, sincèrement charmée.

Cet appartement, de proportions grandioses, entièrement tendu de tapisseries anciennes, qui ne faisaient place qu'aux trumeaux de chêne sculpté encadrant des glaces hautes, était meublé dans le plus pur style Louis XVI. Les fauteuils et les canapés, recouverts de soies anciennes de nuances claires, venaient égayer cet ensemble un peu sévère. Des bibelots de prix ornaient les consoles. L'art et le goût s'étaient servis de la fortune pour l'arrangement exquis de ce salon.

Un autre plus petit lui faisait suite. Celui-là s'inspirait du style Louis XV. Les meubles blancs le faisaient plus riant et les dorures des panneaux, plus éclatant. Dans l'un comme dans l'autre, des fleurs de Nice étaient disposées à profusion. C'était, partout, de merveilleuses roses thé, des violettes embaumées, des mimosas aux grappes d'or, des renoncules, des œillets, des anémones, toute cette gamme de nuances et de parfums que, pendant l'hiver, le Midi envoie réjouir les mornes horizons du Nord.

Diane, parcourant les deux salons, admirant tous les détails de leur ameublement, en fut frappée.

— Mais Trécy est un paradis terrestre, fit-elle, ces fleurs délicieuses, en cette saison ?

— C'est tout simplement ma vieille maison qui s'est parée pour votre arrivée, ma chère.

— Mon ami, fit-elle souriante, c'est presque de la prodigalité, on dirait ces appartements disposés pour une réception, une fête.

— Pour la fête de vous recevoir, dit Roland, parfaitement.

Elle se retourna vers lui et, avec son enchanteur sourire :

— Comme vous me gâtez ! dit-elle.

Elle vit ses traits s'adoucir et, comme ils étaient seuls, fut tentée, pour le remercier mieux, de s'approcher de lui affectueusement, avec une intention de caresse, mais le souvenir de la récente scène du wagon la retint. Ne l'avait-il pas dispensée de la

« comédie d'amour ». Et, toute refroidie, elle continua de regarder les objets d'art, les tableaux précieux.

Roland la suivait, visiblement heureux de son approbation.

— Vous ajouterez à tout cela votre grâce de femme, lui dit-il, et tout ce que son ingéniosité vous suggérera. Ces appartements avaient été arrangés pour ma mère. Mais depuis, j'avais dû les restaurer. Tout cela est sec glacial, comme la demeure d'un homme seul. A vous de l'embellir. Venez maintenant voir votre chambre.

Elle le suivait, toujours docile. Il monta devant elle le monumental escalier et ouvrit, sur le vaste palier, une des premières portes, qui donna accès dans une pièce obscure.

Le marquis en montra tout de suite son mécontentement.

— Eh quoi ! fit-il, c'est la nuit ici, et c'est comme cela que mes ordres sont exécutés !...

Mais il appuya sur un bouton électrique et aussitôt des fleurs de lumière s'allumèrent l'une après l'autre autour de la glace de la cheminée, au plafond, dans les angles, éclairant la plus merveilleuse chambre de jeune femme. Elle était tendue de soie crème, de lourdes guipures encadraient le lit et voilaient les fenêtres ; les meubles de précieuse marqueterie, les fauteuils en velours imprimé de teintes pâles, en achevaient l'élégance. Ici, ce n'était plus le style classique d'une époque, mais toute la recherche du confort moderne.

Et comme Diane restait un peu éblouie de ce raffinement de luxe, son mari lui dit gaiement :

— Cette pièce-ci, vous devinez que je l'ai meublée pour vous, car quel autre teint que le vôtre pourrait s'accommoder de toutes ces blancheurs.

Diane se confondit en éloges, en remerciements.

— Ne me remerciez pas, fit Roland, qu'est-ce que tout cela en échange du don que vous m'avez fait de vous-même !...

Diane le regarda, encore une fois le vit remué, encore une fois eut la pensée d'aller au-devant des témoignages de son affection, pour l'encourager, l'adoucir, le gagner... Mais la crainte de se heurter à son ironie, encore une fois, la retint.

Du reste, il semblait avoir réagi contre sa sensibilité passagère, lui montrait son cabinet de toilette aménagé avec le plus grand luxe et, de l'autre côté, un petit salon tout à fait modern style.

— C'est ici, lui dit-il, que vous viendrez faire votre correspondance, lire votre roman favori ou broder un de vos merveilleux ouvrages, et là, fit-il lui montrant la porte opposée à celle de sa chambre et s'ouvrant comme elle sur le même salon, là, c'est l'ancre.

— L'ancre ? fit-elle surprise.

— Parfaitement ! l'ancre de la bête fauve, sinon féroce, c'est-à-dire ma chambre. Je vous la désigne sans vous la montrer, elle n'a rien pour vous intéresser. D'ailleurs, elle n'a pas été renouvelée.

— Au contraire, dit Diane, je veux la voir.

Elle y pénétra, un peu malgré Roland.

C'était une pièce sévère mais non sans caractère ; tendue de drap rouge et de boiseries de noyer. Mais, ce qui attirait Diane, c'était ce que cet appartement familial pouvait lui révéler des goûts et des habitudes, mystérieuses pour elle, de son mari.

Dans un coin était le lit à dais et à colonnes, en vieux bois ; sur la table de chevet quelques livres étaient restés. Entre les deux fenêtres, un large bureau. Au mur, des photographies, quelques portraits, mais surtout des vues et des souvenirs de voyage.

Diane regardait, furetait, un peu inconsciente dans sa curiosité. Son mari la laissait faire. Tout à coup elle eut l'intuition que cette inquisition pouvait lui déplaire.

— Je suis peut-être indiscrette ? fit-elle.

— Indiscrette, non, répondit-il, mais je suis un sauvage, je vous en ai avertie, et un peu jaloux de mon indépendance. Rien de tout ce qui est ici ne peut vous plaire, il vaut donc mieux que vous n'y preniez point garde.

Elle comprit et se rapprocha de la porte.

Mais lui, craignant de l'avoir froissée, reprit :

— Et puis cette chambre solitaire, cette chambre de garçon, c'est le passé !... le présent est plus doux.

Et comme Diane ne répondait pas encore.

— Tenez, lui dit-il, il y a encore ici une pièce inhabitée qui communique, si l'on veut, avec votre cabinet de toilette, vous pourrez y installer votre... *roberie*, votre *penderie*, n'est-ce pas ainsi que l'on dit ? je suis si peu au courant de ces choses-là !

Diane, voyant ses efforts pour la dérider, sourit en effet :

— Mettons *penderie*, dit-elle, mais la pièce me semble trop importante pour cet usage : nous ver-

rons plus tard... ce serait plutôt... une jolie nursery, fit-elle en riant et en rougissant un peu.

Mais, subitement, la figure de son mari se rembrunit et il répondit en ricanant :

— Voilà encore une illusion que je suis forcé de vous enlever, ma chère, les bossus n'ont pas d'enfant, ainsi il faut faire votre deuil de la nursery.

Diane eut le cœur serré. Qu'avait-il ainsi à attrister toutes ses joies, à briser ses espérances ?...

Et pourtant ne semblait-il pas faire tous ses efforts pour lui être agréable ?

## XI

Le lendemain, Diane se leva de bonne heure. Son mari avait été encore plus matinal. Il l'avait prévenue de ses habitudes sous ce rapport.

— Qu'elles ne soient pas une règle pour vous, lui dit-il, les jolies femmes doivent rester tard au lit pour avoir le teint frais et reposé, n'y manquez donc pas. Mais moi, qui n'ai pas les mêmes raisons, j'ai pris la coutume des matinées au grand air ou au travail. Vous me permettez de n'y pas renoncer !

Et Diane lui avait répondu, en lui laissant toute liberté sous ce rapport, qu'à elle aussi, la pratique des sports avait donné des habitudes matinales.

— Mais ici vous n'aurez pas, pour le moment, du moins, cette distraction.

— J'aurai à m'occuper de l'intérieur, fit-elle gaiement.

— Ah ! si vous voulez jouer à la maîtresse de maison ! avait répondu Roland incrédule.

Diane se leva donc vers huit heures ! L'impression de la veille lui revint plus intense. Elle se sentait, chez elle, non seulement dépaysée, mais intimidée, interdite...

A tout hasard, elle sonna... La vieille Adèle entra aussitôt, comme si elle avait guetté cet appel. Sans mot dire, elle ouvrit les rideaux, alluma le feu, puis s'informa du bain qu'elle devait préparer, du déjeuner qu'elle apporterait, des services qu'elle avait à rendre. Diane les lui indiqua avec bonté. La vieille

bonne s'empressa de son mieux. La jeune femme, du reste, n'était point exigeante; habituée, plutôt, par le train diminué de la maison paternelle, à faire beaucoup par elle-même. Lorsqu'elle commença à s'habiller et déroula ses beaux cheveux, Adèle s'excusa.

— Je ne saurai peut-être pas coiffer madame, il y a si longtemps que je ne l'ai fait!... autrefois je coiffais madame la marquise...

— Je m'arrange toujours moi-même, ma bonne Adèle, fit Diane, ne vous inquiétez pas.

— Monsieur le marquis m'a dit qu'on allait prendre une femme de chambre, car, moi, je ne saurais suffire au service de madame, mais, en attendant, je voudrais pourtant me rendre utile... faire tout mon possible.

Et la brave femme disait cela d'un ton humble et respectueux en lequel Diane sentait un si vif désir de lui être agréable qu'elle se laissa aller à penser que le seul intérêt, auquel Roland disait croire, devait bien, dans cette modeste servante, être suppléé par un peu de dévouement et d'attachement.

Et ce sentiment, renforcé par le souvenir de la condescendance spéciale que, la veille, son mari avait témoignée à la vieille bonne, la porta à lui adresser de nouveau la parole. Aussi bien, et quelque bizarre que la chose pût paraître, elle pouvait avoir, de cette femme, quelque renseignement sur les habitudes de son mari. Ne le connaissait-elle pas mieux qu'elle-même, cette Adèle qui l'avait vu naître et ne l'avait jamais quitté? Peu de jeunes femmes en eussent voulu convenir: dans l'ivresse des premières intimités on croit aisément savoir tout l'un de l'autre et se révéler complètement l'un à l'autre. Diane ne pouvait avoir cette illusion, tant son mari était resté fermé et mystérieux envers elle. Que faisait-il à cette heure, où était-il, dans cette première matinée qu'elle passait dans sa demeure? Elle ne s'en doutait même pas.

Elle le demanda à Adèle.

— Monsieur le marquis est peut-être sorti, répondit-elle. D'ordinaire il se promène le matin, puis il rentre dans son cabinet et y travaille jusqu'au déjeuner.

— Y travaille, fit Diane surprise, il travaille?

— Oui, dit Adèle, et encore souvent dans l'après-midi.

— Mais que fait-il?

— Je ne sais, dit Adèle, je crois qu'il écrit beaucoup, et, quand il est là, personne n'a le droit d'aller le déranger.

Diane eût cru malséant d'insister, mais lorsqu'elle fut habillée, un tel sentiment d'isolement pénible l'éprouva qu'elle pria Adèle de la conduire dans ce même cabinet, fermé aux profanes, et qu'elle ne savait où trouver, n'ayant point, la veille, visité toute sa demeure.

Arrivée à la porte, Adèle, très vite, comme si elle s'était trouvée en faute de l'avoir amenée là, Adèle la quitta. Alors Diane, seule de nouveau, hésita un moment, puis frappa.

On ne lui répondit point. Elle frappa de nouveau. Alors une voix impérative s'écria :

— Qui est-ce qui se permet de me déranger ?

Diane frissonna.

— Diane ! répondit-elle de sa voix la plus douce. Immédiatement la porte s'ouvrit.

— Vous, ma chère, fit Roland, déjà prête ! Ah ! bien si je vous attendais !... Du reste, vous l'avez entendu au son de ma réponse.

— Comment donc ! mais elle m'a fait trembler, votre réponse... J'ai frémi de mon audace ! venir vous troubler alors que c'est interdit !

— Oui, fit Roland, c'est interdit.

— Pas à moi, dit Diane gentiment.

— Si, fit-il sérieusement, à vous aussi. Quand vous voudrez me voir, faites-moi appeler et ne doutez pas combien j'en serai heureux, mais ne pénétrez pas ici... Hier, je vous ai fait voir l'autre ; ici, c'est le repaire.

— Vous voulez rire, dit Diane, s'asseyant sur le grand divan en cuir de Cordoue qui occupait tout un angle de la pièce, bizarrement agencée.

L'autre côté était tapissé de rayons remplis de livres. Devant une des fenêtres, une vaste table était couverte de paperasses. Un piano se logeait dans un coin, revêtu d'une merveilleuse broderie orientale. Aux murs s'accrochaient nombre d'objets disparates, mais curieux, évidents souvenirs de voyage ou d'excursion. Sur la table à écrire, sur le piano et sur une étagère d'angle, il y avait des vases de grès flammé, de vieux Venise, d'étain ciselé. Quelques branches de roses et de mimosas les occupaient, mais, dans d'autres, de grands chardons bleus séchés se dressaient avec une attitude héraldique.

Tel quel, cet arrangement un peu étrange témoi-

gnait d'un souci marqué des sensations visuelles, et d'une note très artistique.

— Savez-vous, dit Diane, qui en fut frappée, que votre repaire, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, me fait plutôt l'effet du cabinet de travail d'un artiste ?

Roland éclata d'un rire forcé.

— D'un artiste!... Ma pauvre petite, n'essayez pas de me revêtir de cette gloire. Je vois bien que vous cherchez, l'un après l'autre, de quel mirage de vos rêves vous pourriez bien m'habiller pour m'élever jusqu'à vous. Renoncez-y donc... Artiste, moi ? N'en croyez pas un mot ! Je m'enferme ici parce que je suis un sauvage, voilà tout !

— Mais qu'y faites-vous ?

— Je lis, je fume, je passe le temps pour n'être point à charge aux autres : vous voyez que ce n'est pas bien intéressant... Mais ne venez-vous pas me chercher pour visiter votre domaine ?...

Et, sans sembler y prendre garde, Roland emmena sa femme.

Midi les trouva réunis pour le déjeuner dans l'imposante salle à manger, lambrissée de chêne, où la monumentale cheminée à manteau abritait deux fauteuils anciens et dont les landiers de fer forgé soutenaient d'énormes bûches.

Le couvert était mis à la française sur le bois ciré de la table de chêne, qu'ornaient quelques nappes ourlés de dentelle, placés sous les assiettes et sous la jardinière d'argent qui, remplie de roses, occupait le milieu.

Deux domestiques se tenaient debout derrière les chaises du marquis et de la marquise.

Diane se trouva, comme la veille au soir, dépaysée de ce cérémonial qui lui donnait la sensation d'être une étrangère, une invitée dans cette maison, désormais la sienne. Mais elle n'osa en témoigner dans cette inexplicable crainte qui la glaçait devant son mari. Et cette crainte, c'était moins celle de lui déplaire, ou d'en être désapprouvée, que cette autre, toute spéciale, qu'on éprouve devant l'inconnu, devant une force qui vous est cachée, qu'on ne peut apprécier, et dont on ne sait, par conséquent, si elle vous menace ou vous est favorable, ni ce qu'elle vous réserve.

Roland, lui, semblait parfaitement à l'aise. Il causait avec dégagement de choses plus ou moins banales, en homme du monde qui reçoit une femme

de ses relations, nullement en époux de deux mois près d'une compagne aimée.

Diane, tout en soutenant la conversation, l'observait. Elle remarqua que l'esprit de critique qui était en lui ne désarmait pas, mais s'exerçait sur les choses plutôt que sur les gens. En se mettant à table, il demanda le menu : le maître d'hôtel le lui présenta, inscrit sur la plaque de porcelaine. Il le parcourut rapidement.

— Eh bien ! dit-il, ce n'est pas merveilleux, et votre chef, ma chère Diane, va vous donner une triste idée de son imagination, sinon de ses talents ! Ces œufs en bellevue qui voisinent avec un chauffroid de perdreaux ! Tout à la glace ! Enfin vous mettrez bon ordre à ces choses.

Diane protesta qu'elle aimait beaucoup tout cela et, le faisant, eut encore davantage l'impression d'être une invitée qui, par politesse, se loué et s'accommode de tout. Les domestiques servaient avec une correction parfaite. Néanmoins, à plusieurs reprises, Roland les gourmanda avec sévérité. Diane comprit qu'il souhaitait qu'elle trouvât tout sans reproche et que c'était là, sans doute, la raison de son exigence, ce qui la lui fit excuser.

C'était, du reste, sa tendance habituelle, elle cherchait de très bonne foi à voir son mari sous le meilleur jour possible, à le juger avec toute l'indulgence dont elle pouvait être capable, et ce sentiment prenait sa source dans l'idée très louable qu'elle se faisait de son devoir à cet égard, dans le désir de s'attacher envers et contre tout à Roland et de faire avec lui ce que, dans sa simplicité d'âme, elle nommait un bon ménage. Le sacrifice accepté et accompli, elle entendait, dans sa saine et droite raison, en tirer tous les adoucissements permis et y trouver, au moins, une ombre de bonheur.

A l'âge qu'avait Diane alors, on se résigne si difficilement au malheur de toute une vie !

Le déjeuner fini, son mari lui demanda :

— Où ferons-nous servir le café, c'est à vous de décider maintenant ?

Cette phrase lui plut. En effet, c'était à elle ; néanmoins, par condescendance, elle répondit :

— Mais où il vous plaira. Où le preniez-vous d'ordinaire ?

— Oh ! dans le « repaire », que je ne quittais guère !

— Eh bien ! va pour le repaire !

— Non, fit-il, ce n'est pas possible et ce temps-là est passé; préférez-vous le salon bleu, ou celui près de votre chambre ou même le grand salon ?

— Pas le grand salon, dit Diane, c'est trop solennel, pas le petit salon d'en haut, c'est trop intime, plutôt le salon bleu, n'est-ce pas celui que nous habiterons habituellement ?

— Comme il vous plaira, fit le marquis.

Il la suivit au salon bleu où ils restèrent à causer. Elle, assise dans une des bergères Louis XV, lui, nerveux, agité, marchant de long en large.

Elle regrettait, maintenant, d'avoir choisi cet appartement, s'y trouvant toute désorientée, toute désœuvrée. Elle eût été plus chez elle en haut, où elle eût pu trouver un livre, une broderie. Elle voulut réagir contre cette sensation. Il fallait bien qu'elle s'accoutumât. Ce n'était que le premier jour, peu à peu elle s'installerait.

Un coup frappé à la porte mit fin à son malaise. C'était le cocher et le chauffeur qui venaient aux ordres.

— J'ai pensé, dit Roland, qu'il vous serait agréable de revoir vos parents. Voulez-vous que nous allions, en auto, à Surlemont cet après-midi ?

— Oh ! bien volontiers ! fit Diane avec une explosion de joie sincère, — car elle n'avait osé le demander.

Le marquis donna ses ordres en conséquence et, lorsque les gens se furent retirés :

— Vous désiriez aller à Surlemont, dit-il à Diane, pourquoi ne me l'avoir point dit ?

— Je ne savais si cela vous conviendrait, balbutia Diane.

— Ah ! fit Roland ironique, vous craigniez, dans votre délicatesse, de me blesser en me témoignant le désir de rompre ainsi tout de suite, dès le retour, notre intimité de nouveaux mariés ?

Indécise sur le sens véritable de ses paroles, Diane n'y répondit point.

— Ma chère, reprit son mari sur un ton plus doux, quand vous désirez une chose, n'importe laquelle, dites-le-moi toujours. Je vous le demande, insista-t-il, ce sera me faire un grand plaisir que de me donner l'occasion de vous être agréable. Et si, par malheur, je ne pouvais, parfois, réaliser votre souhait, j'aurais au moins la consolation de chercher à y trouver quelque dédommagement.

Un accent de tendresse perçait à travers ces mots.

Diane le remarqua, se hâta d'en jouir et répondit sur le même ton :

— Vous êtes trop bon pour moi, Roland !

Elle guetta sur ses traits cette trop rare et toujours rapide expression d'attendrissement qui les métamorphosait, mais elle n'y passa que comme la lueur fugitive d'un éclair et le marquis reprit, se moquant :

— Ne voyez-vous donc pas que je m'arrange pour que vous puissiez raconter tout à l'heure, à votre papa et à votre maman, que vous avez un mari modèle?...

## XII

Lorsqu'au tournant de l'avenue, le château de Surlemont profila devant les yeux de Diane sa silhouette fière, que la rapidité de l'auto rapprochait vivement, une émotion si aiguë étreignit le cœur de la jeune femme qu'elle ne put la dissimuler.

C'était là sa maison, son foyer, ce toit paternel dont les sceptiques de ce siècle ont pu plaisanter et médire, mais qui a, pour les natures délicates et élevées, un attrait puissant, une force ignorée, un charme non défini, auxquels on ne résiste pas. C'était là qu'elle était née, là qu'elle avait grandi. Les appartements de Paris ne comptent pas : on en prend, on en change, ce sont les auberges passagères au chemin de la vie. La maison, c'est la vieille demeure provinciale, aux champs ou à la ville, la demeure familiale où des générations d'aïeux se sont succédé, dont l'âme semble encore habiter les vieux murs par les traditions qu'ils y ont laissées et qui enclavent, qu'ils le veuillent ou non, l'existence de leurs descendants.

C'était là que Diane avait grandi... Elle croyait revoir, dans ces longues allées, ses turbulences de petite fille, puis ses jeux assagis de grande fillette, enfin ses rêves de jeune fille. Le décor qui les avait encadrés les lui rappelait tous. Hélas ! il n'en avait point été de réalisés !

Si elle avait désiré le rang, l'opulence, elle eût été

servie à souhait. Mais elle n'avait jamais convoité ces choses. Elle en avait profité toute sa jeunesse, sans en jouir réellement, et ses vœux n'avaient appelé qu'un bonheur, dont elle avait vu sa mère privée, et dont elle-même avait ressenti le vide dans sa nature affectueuse; qu'un bonheur intime et doux qu'elle n'avait pas connu, même en spectacle : elle avait souhaité être aimée. Personne n'eût sans doute soupçonné de ce sentiment la brillante jeune fille qu'elle avait été. Son éducation très moderne ayant dû l'éloigner de toute sentimentalité, mais quand naît, dans les cœurs fermés, par nécessité ou par habitude, la petite fleur d'amour, elle embaume d'autant plus que le champ où s'exhale son parfum est mieux clos. Diane avait donc désiré avant et au-dessus de tout, dans sa vie, un attachement partagé. Et, à la pensée de cet espoir constant de sa jeunesse, une image surgissait, nette et victorieuse, dans son esprit. Herbert! oui, Herbert qu'elle avait aimé, Herbert en, qui s'était incarné son beau rêve d'amour, Herbert, qu'elle s'accusait d'avoir trahi; car elle n'avait pas cessé de croire en lui ni au désespoir qu'avait dû lui causer son mariage, alors que, sans doute, il cherchait à se rapprocher d'elle! Mais si elle l'avait trahi, c'était par devoir, dans l'immolation de sa volonté et de tout son être pour sauver son père de la ruine; sa mère, de la mort; sa sœur, de la misère. Elle avait été héroïque! Elle aimait à donner ce titre à son sacrifice pour mieux se justifier devant le souvenir d'Herbert et le grandir en face de son amour. Mais qu'elle avait souffert! Cela, elle se le rappelait aussi, c'était d'avant-hier... hier... d'aujourd'hui même, car elle se refusait à consentir à cette souffrance, la déniait, mais la ressentait, malgré sa résistance.

L'auto roulait toujours...

Ah! cette petite éminence de gazon sous les grands hêtres, couronnée d'une vague statue et d'où l'on avait vue sur la grand'route. Que de fois, secrètement, dans les derniers mois, même dans les derniers jours de sa vie de jeune fille, elle était venue là, voir si Herbert, l'aimé, si Herbert, le sauveur, qui l'eût arrachée à sa destinée, si Herbert ne venait pas!

Mais celui qui, seul, était venu, c'était le mari que, lui, elle n'avait jamais attendu, jamais guetté, et qu'elle n'aimait pas!

L'émotion de ces souvenirs la rendait toute pâle, ses yeux se remplissaient de larmes qu'elle était

impuissante à retenir et qu'elle n'osait essayer, de peur d'attirer l'attention de son mari. Elle tenait obstinément son visage tourné vers la vitre, sans s'apercevoir du regard passionnément anxieux et triste que Roland attachait sur elle.

On approchait... Un sanglot longtemps retenu souleva discrètement sa poitrine. Alors Roland, à son tour, n'y put tenir; il se rapprocha de sa femme, passa son bras autour d'elle et l'embrassa avec une tendresse et une douceur infinies en lui disant presque tout bas :

— Pauvre petite!

Elle se retourna, surprise, et un peu confuse :

— Pardonnez-moi, dit-elle, un instant d'émotion.

— Vous pardonner, fit-il desserrant son étreinte, vous pardonner ? Pauvre chère enfant ! que dites-vous là ? Vous pardonner ? vous plaindre, plutôt !

Et à ce mot Roland, lui aussi, se retourna vers la vitre et Diane eut la sensation que c'était pour cacher une larme.

Alors elle mit son bras sur le sien.

— Roland ! dit-elle.

Mais il s'était ressaisi, car, sans se retourner, il se dégagea et lui dit de cette voix âpre qui lui faisait tant de mal :

— Nous arrivons ! attention ! ne manquons pas notre entrée en scène dans cette comédie de la vie que nous jouons si mal !

Diane fut bouleversée de cette réponse et des horizons nouveaux qu'elle lui ouvrait, lui laissant supposer nettement, cette fois, que son mari, lui aussi, et sans doute plus qu'elle, s'imposait une attitude. Son émotion se tarit sous une autre plus violente. Mais ses efforts parvinrent à la maîtriser, et, n'osant insister, elle passa un mouchoir sur ses yeux, un peu de papier poudre sur ses joues, et, quand l'auto s'arrêta, elle descendit la première, en apparence absolument maîtresse d'elle-même.

On l'attendait. Son mari lui avait procuré cette douceur en prévenant, sans le lui dire, de leur visite.

Dès le vestibule elle trouva son père. Il lui ouvrit ses bras dans un geste de tendresse qui lui était inaccoutumé. Il lui sembla un peu vieilli : les cheveux plus blancs, l'attitude moins fière et, sur ses traits, une sensibilité émue qu'elle ne lui connaissait pas. Elle en fut touchée. Cette affectuosité prenait sans doute sa source dans la reconnaissance : elle

était le sauveur ! Le gré que son père lui en savait l'encouragea.

Cependant M. de Lussy donnait au marquis une cordiale poignée de main, embarrassé soudain du nom à lui donner. Evidemment le comte ne pouvait l'appeler « monsieur » et « Roland, c'était si familier !... Avec lui on ne savait comment s'y prendre ! Alors, ainsi qu'il en arrive souvent dans les cas embarrassants et imprévus, M. de Lussy s'en tira par une sottise :

— Bonjour, mon gendre !

Un sourire moqueur releva la lèvre mince du marquis.

— Bonjour, monsieur, fit-il d'un ton qui marquait péremptoirement où il entendait en rester en fait d'intimité.

Odette, à ce moment, arrivait en coup de vent. Elle se jeta dans les bras de sa sœur.

— Bonjour, marquise d'Étrelon, dit-elle en riant. Dieu ! que te voilà jolie ! Tu as encore embelli, ce n'est pas permis. Bonjour, Roland, fit-elle sans ambage, secouant rudement la main de son beau-frère.

— Bonjour, Odette, répondit-il de même, sans hésitation non plus, la traitant un peu comme une enfant sans conséquence.

Et, pour couper court à l'embarras de la situation, il ajouta en plaisantant :

— Eh bien, êtes-vous contente de moi ? Je vous ramène votre sœur saine et sauve ?

— Il n'aurait plus manqué que vous la laissiez au fond d'un fjord ou au sommet d'une montagne, repartit Odette. Vous n'avez fait que votre devoir, ainsi n'attendez pas de félicitations !

Diane s'informait où elle trouverait sa mère.

— En haut, lui répondit le comte, elle est toujours délicate, et la joie, l'émotion de te revoir lui ont cassé les jambes. Je l'ai engagée à ne pas descendre,

— Elle n'est pourtant pas plus souffrante ?

— Elle est mieux, sensiblement mieux, tu vas en juger.

Oui, Mme de Lussy était mieux. Diane lui trouva les yeux moins cernés, le teint moins exsangue, les mains moins diaphanes. Son sacrifice n'aurait pas été inutile !... Sa mère, avec plus de sécurité, sa mère qu'elle aimait tant, se remettrait. Et, à la revoir, Diane retrouvait pour elle un de ces redoublements d'affection qui suivent les longues absences où les images chéries, sans s'effacer du cœur, sont amoin-

dries par la distance et vous hantent l'esprit avec une forme de rêve. Le revoir, qui leur rend leur tangibilité, réveille en nous l'ardeur de sentiment que, seule, peut inspirer la réalité.

Mme de Lussy, gagnée par la même impression, ne se lassait pas de regarder sa fille, de l'embrasser. Au milieu de cette effusion, Roland se sentait gêné, un peu ridicule ; pourtant la comtesse ne l'en excluait pas. Elle lui adressait souvent la parole, et l'appelait aussi « Roland » tout simplement. Le comte avait enfin trouvé un terme neutre ; il le nommait : « d'Étreton ». Lui ne se départait pas de son ton légèrement cérémonieux. Il parlait un peu de leur voyage, ne disant pas un mot de sa femme.

Au bout d'un moment le comte demanda à sa fille :

— Vous nous restez à dîner ?

Elle regarda son mari.

— Comme Roland veut.

— Voilà une soumission ! s'écria Odette, non, mais c'est admirable ! L'entendez-vous ? « Comme Roland veut ». Monsieur mon beau-frère, vous êtes donc un tyran ?

— Je m'efforce, au contraire, de ne pas l'être.

— Alors c'est Diane qui joue à l'esclave pour mieux vous plaire ?

— Esclave est un vilain mot, dit Roland ; il n'y a ici ni maître ni esclave. Diane est tout à fait gentille de me consulter, mais elle sait bien que ses désirs sont des ordres pour moi.

— Cela, c'est vrai, fit Diane, désireuse de rompre la glace, Roland me gêne, c'en est déraisonnable !

— Allons ! allons ! reprit celui-ci fâché alors qu'il eût dû, semblait-il à sa femme, être content, — faites-moi grâce de vos confidences et attendez que je sois parti pour dire tout le mal que vous pensez de moi.

— Si elle n'en pense que du bien ? releva Odette.

— Alors j'aime mieux encore qu'elle ne le dise qu'en mon absence, pour ne pas en avoir d'orgueil, répondit Roland en plaisantant. C'est pour mon avancement dans la perfection que je prends cette précaution.

— En tout cas, vous dînez, n'est-ce pas ? fit le comte.

— Eh bien ! oui, répondit Roland, mais je vais vous laisser un peu en famille.

— De cette famille vous êtes maintenant, Roland, interrompit avec beaucoup de grâce Mme de Lussy, et je ne vois pas pourquoi vous vous éloigneriez.

— Vous êtes fort aimable, madame, mais j'ai une course à faire aux environs, je vais m'y rendre et je reviendrai pour le diner.

— Si vous avez affaire, concéda le comte, je n'insiste pas.

Diane regarda son mari, un peu surprise de cette course dont il ne lui avait pas parlé. Et, comme il se levait pour partir, elle crut séant de l'accompagner, avec son père, jusqu'à la porte. Elle descendit donc l'escalier derrière lui.

— Pourquoi vous dérangez-vous ? lui dit-il assez bas pour que le comte, qui les suivait, ne puisse les entendre.

— Mais pour vous mettre en voiture.

— Ma chère, si c'est à cause de vos parents que vous faites cette démarche, très bien, je n'ai rien à dire, mais si c'est pour moi seul, je vous tiens quitte de ces prévenances qui ne peuvent que vous ennuyer.

M. de Lussy les ayant rejoints, Diane ne put répliquer.

Roland remettait son pardessus.

— A bientôt, lui dit son beau-père.

Diane s'avança.

— Ne soyez pas trop longtemps !

Un mauvais sourire passa sur la figure de Roland et, s'approchant très près de sa femme, comme pour lui dire bas une tendresse, il lui murmura presque à l'oreille :

— Et dire que vous trouverez sans doute que je reviendrai toujours trop tôt !

Elle fut encore dans l'impossibilité de répondre sans trahir le secret de cette phrase, mais adressa à Roland un long regard de reproche. Et pendant qu'il s'en allait, son père, qui n'avait pas pénétré le sens de la petite scène, dit à Diane en remontant avec elle :

— Vous m'avez l'air joliment tendres tous les deux !

Diane ne répondit pas, mais, au bout d'un moment, elle dut encore subir la même question.

Sa mère avait désiré être un peu seule avec elle dans leur intimité d'autrefois. C'était pour lui demander :

— Eh bien ! ma chérie, dis-moi, es-tu heureuse ?

— Oui, fit Diane, détournant la tête.

— Tout à fait ?

— Oui, répéta la jeune femme pensant que ce pieux mensonge lui serait pardonné.

— Tu n'as pas bien dit ce oui-là, fit sa mère inquiète, tu ne l'as pas dit avec cette ouverture de cœur, cette explosion de joie qui, autrefois, exprimaient tes bonheurs. Il y a quelque chose que tu me caches... Ton mari ?

— Mon mari, fit Diane très vite, est pour moi le meilleur, le plus attentionné des hommes. Il vous a dit vrai, je n'ai pas un désir qui ne soit un ordre pour lui. Il va au-devant de mes souhaits, me soigne, me gâte... j'oserai répéter comme tout à l'heure, trop ; car ce n'est pas une vie d'épouse, c'est une vie d'idole !

— Ah ! fit Mme de Lussy rassérénée, il t'adore !

Là, Diane se trouva embarrassée pour répondre, car elle ne croyait pas que son mari l'aimât ; mais détromper sa pauvre mère qu'elle voyait suspendue à ses lèvres ?... Elle se décida à un vague signe affirmatif que Mme de Lussy interpréta selon son désir.

— C'était écrit, reprit celle-ci, une jolie femme comme toi, surtout une bonne, une brave enfant comme tu l'es ! Et, ajouta-t-elle avec une indécision dans la voix, toi, Diane, toi... l'aimes-tu ?

Puis très vite elle ajouta encore :

— Je sais bien que sa difformité ne le rend pas séduisant, pourtant, il a de jolis traits, des yeux, surtout, superbes ! Enfin, il n'y a pas que les avantages physiques, il y a les qualités morales, bien mieux faites pour inspirer l'attachement sérieux qui doit être celui du mariage. Ton mari est très intelligent, très instruit, il a témoigné envers nous d'une générosité tout en faveur de son cœur...

— Roland est moralement très bien doué, interrompit Diane, ne se souciant pas de voir renouveler, dans sa précision, l'embarrassante question. C'est certainement une intelligence supérieure, et sa valeur n'est pas discutable.

— Puis il est bon ? dit Mme de Lussy qui voulait à tout prix être rassurée.

— Certainement, fit Diane, ce n'est pas une nature communicative, mais il a de grandes qualités.

— N'est-ce pas ? fit Mme de Lussy. Alors, dis-moi bien : tu ne regrettes pas le parti que tu as pris ? Si tu savais ! pendant ton absence cette crainte me hantait. Je me disais : « Elle a voulu ce mariage, ce mariage de pure raison ; ne le déplore-t-elle pas déjà ? n'aurais-je pas dû la forcer à réfléchir davantage ? Lui mieux montrer que, s'il lui donnait l'opu-

lence, il avait aussi ses grands, ses graves inconvénients... » Car, pour une jeune et jolie femme, un mari disgracié, c'est pénible! imprudent même quelquefois avec certaines têtes légères, dont heureusement tu n'es pas!... Je me demandais si tu ne t'étais point laissé éblouir et si tu ne t'en repentais pas ?

— Non, dit Diane courageusement, non, je ne regrette rien, si c'était à refaire, je recommencerais.

— Dieu soit loué! fit Mme de Lussy, alors nous pouvons jouir en paix de notre situation très améliorée. Car ton bonheur a fait le nôtre. Voici maintenant nos affaires qui s'arrangent. Ton père a accompli d'heureuses réalisations. Certes! ce n'est plus la fortune, mais enfin nous avons, grâce à M. d'Étreton, la sécurité du lendemain. Les souffrances d'amour-propre elles-mêmes nous sont épargnées, car, si notre train de vie est très diminué, nous avons pu arguer pour cela de ton départ, de ma santé. Enfin nous restons à Surlemont. Je crois que je serais morte s'il avait fallu le quitter, le vendre! Mon seul souci est ta sœur, sans avenir. Nous n'aurons pas de dot à lui donner!... Elle a encore quelques bonnes années devant elle et la Providence, qui nous est venue en aide pour toi, lui enverra peut-être un second marquis d'Étreton.

— A qui un second marquis d'Étreton? fit Odette qui entraît, s'il en existe un, je le retiens, vous savez?...

### XIII

Diane ne voulut pas tarder à prendre contact avec ses gens et à remplir sa tâche de maîtresse de maison. Un matin, donc, Roland, comme de coutume, sorti ou enfermé dans le « repaire », elle pria la vieille Adèle de la mettre au courant. Celle-ci lui donna les clefs, lui apprit les habitudes du ménage, la mit en communication avec tous les rouages du service et lui indiqua les fournisseurs habituels.

Diane rencontra dans le personnel une fausse obséquiosité sous laquelle elle sentit nettement le mécontentement de la voir s'immiscer dans un tas de petites choses que sa clairvoyance ne devait pas

éclairer d'un jour favorable. Elle se promet de ne point s'en décourager et, sans violence comme sans heurt, de mettre peu à peu de l'ordre dans cet intérieur de garçon, pour lequel la fidèle Adèle manquait d'autorité, sinon de dévouement. Et dès le premier jour, au déjeuner, Diane, s'asseyant devant son mari, eut la satisfaction de voir servir un repas qu'elle avait commandé.

Elle le dit au marquis avec une joie enfantine à laquelle il sourit.

— Vous êtes une femme parfaite, lui dit-il, mais j'espère que le soin du pot-au-feu ne vous empêchera pas de venir à Berville avec moi cet après-midi.

Peu à peu leur vie s'organisa. Pendant la matinée, Diane ne voyait guère son mari. Elle en profitait pour installer toutes ses affaires personnelles, maintenant rapportées de Surlemont, s'occuper de son intérieur, de sa toilette. Roland la rejoignait à l'heure du déjeuner; l'après-midi ils sortaient ensemble et passaient leur soirée tous les deux. Diane ne s'ennuyait pas. Naturellement active, la surveillance et l'organisation de sa maison l'intéressaient sans la fatiguer. Les courses en auto, et surtout en voiture, répondaient à son habitude et à son besoin de mouvement et de grand air; et le soir, son mari se mettait en frais et, suivant les jours, l'intéressait ou l'amusait par sa spirituelle conversation. Mais d'étroite intimité morale entre eux, il n'y en avait pas plus qu'au premier jour. Au contraire, il semblait que Roland ait voulu mûrir sa vie intérieure aux regards de sa femme, et que c'était dans ce but qu'il s'était assuré, quotidiennement, quelques heures d'une indépendance et d'une solitude dont il se montrait très jaloux.

C'est ainsi que, passant loin d'elle toutes ses matinées, il ignora durant quelques jours l'emploi de celles de sa femme. Mais il arriva qu'une fois, ayant à décider avec elle l'heure d'une course projetée pour l'après-midi, il la chercha et la trouva dans la lingerie, devant une vaste armoire normande, dont elle compulsait et notait les ressources, les inscrivant sur un carnet.

— Grand Dieu ! dit Roland, que faites-vous là ?

Elle sourit gentiment.

— Vous le voyez, je compte le linge de table.

— Et c'est cela que vous faites tous les matins ?

— Pas la même chose, voyons ! Hier j'ai rangé

l'armoire aux provisions, demain j'inspecterai l'argenterie.

— Mais vous perdez la tête !

— En quoi ? Ne faut-il pas que je m'occupe de ma maison ? Entre nous, il n'y a pas mal de « coulage », il faut y remédier.

— Ma chère, si nous avons besoin d'une femme de charge, dites-le-moi, j'en louerai une tout de suite. Mais, je vous en prie, n'assumez pas ces soins. Je ne vous ai pas épousée pour... faire des économies !

— C'est possible, fit Diane un peu blessée, seulement les hommes, généralement, aiment, et avec raison, à avoir une maison bien tenue, et c'est le devoir des femmes de s'en occuper.

— Eh bien ! ma bonne petite, répliqua Roland adoucissant sa voix, je vous tiens quitte de ce devoir. Vous avez déjà bien assez d'ennuyeux à remplir pour que je vous épargne celui-là. Laissez les choses aller et la terre tourner. Commandez nos repas, si vous le voulez, pour qu'ils soient bien à votre goût, mais, pour tout le reste, laissez faire Adèle tant bien que mal et jouissez un peu de votre jeunesse et de votre relative liberté.

Diane se tut, découragée une fois de plus. Ainsi, même des efforts qu'elle pouvait faire, dans un sens pratique, pour assurer son bien-être, il ne lui savait aucun gré ?... On eût dit, — elle en avait déjà eu l'intuition — qu'il ne voulait rien accepter d'elle, qu'il mettait son point d'honneur à donner sans recevoir.

« Il veut donc absolument que je sois en tout son obligée, » pensa Diane dans une révolte de fierté.

Elle eut la sagesse d'y imposer silence et continua d'organiser sa maison. Cela lui prenait du temps, bien que pas assez, peut-être, à son gré. Elle voulait être sans cesse occupée, non seulement par goût personnel d'activité, mais pour ne pas se regarder vivre.

Elle commença une broderie, acheta des livres, rouvrit le piano à queue du grand salon et, malgré l'hiver, se força à marcher, à faire de rapides promenades, chaque jour, avant le déjeuner.

Elle ne rencontrait jamais son mari. Une fois, pourtant, s'en allant au village, elle l'aperçut devant elle dans une des avenues. Il marchait vite. Elle se hâta pour le rejoindre. La terre humide des allées étouffait le bruit de ses pas et il ne se doutait pas qu'elle le suivait, sans parvenir à le rattraper. Bientôt

ils furent au village. Diane gagnait du terrain et s'amusaît de cette poursuite lorsque, devant une pauvre maison, elle vit Roland s'arrêter et puis entrer dans la petite cour qui la précédait. Pensant qu'il venait parler à quelque ouvrier, elle continua de se presser et atteignit la grille de bois vermoulu qui fermait l'accès de la cour.

Roland y était encore, causant avec une paysanne.

Alors Diane resta immobile, un peu gênée. Elle ne pouvait passer ainsi sans faire signe à son mari. Pourtant, s'il était mécontent qu'elle fût là ?

La villageoise qui entretenait le marquis lui ôta l'embarras de la résolution à prendre, car l'ayant aperçue, alors que Roland, qui lui tournait le dos, ne l'avait point encore vue, elle s'écria :

— Ah ! voilà madame la marquise !

Roland se retourna vivement, très contrarié. Il vint pourtant vers sa femme.

— Vous ? lui dit-il, comment se fait-il ?... Vous me suiviez ? ajouta-t-il d'un ton fâché.

— Absolument ! fit-elle avec une gaieté feinte, j'allais au village faire une course, je vous ai vu devant moi ; j'ai eu beau marcher, marcher, je n'ai jamais pu vous rejoindre.

— Ah ! fit-il indécis sur le sentiment à éprouver de cette circonstance, eh bien ! allez faire votre commission. Si vous voulez me dire où, j'irai vous y rejoindre, et nous reviendrons ensemble.

Mais la paysanne intervint :

— Madame ne veut-elle pas entrer, dit-elle avec timidité... elle verrait notre petiot, le petit réchappé de monsieur car, sans lui, bien sûr, nous l'aurions perdu !

— Comment, fit Diane, surprise... je ne savais pas !

La paysanne le regarda, ne comprenant point qu'une femme pût ignorer ainsi ce que faisait son « homme ». Roland, de plus en plus contrarié, ne lui vint point en aide, alors elle continua, très gênée :

— Oui, madame, depuis que notre petit Lucien est tombé du chariot que conduisait son père, et que la roue lui a broyé la jambe, sans monsieur, qui l'a soigné avec l'aide du chirurgien et qui, chaque jour, vient le panser, sûrement il n'aurait pas résisté. Le médecin le dit bien : il lui fallait l'hôpital ou un infirmier... comme monsieur le marquis ! Moi, madame, j'aurais bien tout fait pour sauver mon petiot, mais je ne savais pas ! Et puis, rien que de voir sa plaie je « m'en allais ». Aussi, voyez-

vous, madame, si pour monsieur il me fallait passer dans le feu, je n'hésiterais pas !

— C'est bon ! c'est bon ! fit Roland ennuyé, entrant dans la maison... Ne perdez pas votre temps à raconter tant d'histoires, venez plutôt m'aider, et vous, Diane, allez.

— Vous ne voulez pas que je voie votre « rescapé », fit la marquise en souriant, pourtant cela me ferait plaisir.

— Si vous y tenez ! répondit-il, haussant les épaules.

Diane pénétra dans la chaumière basse et sombre. A droite de la pièce d'entrée s'en trouvait une autre où elle suivit son mari. Plusieurs lits y étaient montés... Sur l'oreiller de l'un deux, elle vit une jolie tête d'enfant, pâle, aux grands yeux noirs, plus grands encore dans ce petit visage amaigri. Une joie l'illuminait en reconnaissant M. d'Étreton et il tendait vers lui ses petites mains ; mais, apercevant Diane, qu'il ne connaissait pas, une peur enfantine le prit, et il cacha son visage sous ses draps.

— Allons ! allons ! fit Roland s'approchant du lit avec une douceur que sa femme ne lui connaissait pas, c'est comme cela que tu me reçois, gamin ? Eh bien, on t'en donnera encore des bonbons !

Déjà la maman intervenait pour l'objurguer de dire « bien le bonjour à monsieur le marquis ». Lucien se décida à écarter le drap et risqua un œil.

— Bien, dit Roland, tu redeviens espiègle, c'est bon signe, cela ! Tiens !

Il sortit de sa poche une orange et quelques papillottes.

— Voilà pour toi, lui dit-il encore, si tu te laisses arranger sans crier. Et vous, Madelon, vite, les linges et ma boîte.

La paysanne apporta la petite caisse contenant les pansements.

— Maintenant, ma chère, fit le marquis, s'adressant à sa femme, il faut vous en aller, car cette plaie n'est pas très réjouissante à voir.

— Au contraire ! fit Diane résolument, je vais vous aider. Oh ! ne craignez point ! je suis brave !

Roland n'insista plus, alors Madelon, ayant tout préparé, s'en fut, car elle n'avait pas, dit-elle, le cœur de voir cela.

Roland avec un soin, une patience, une délicatesse sans pareils, démaillota la pauvre petite jambe fracassée, lava la plaie, renouvela les pansements,

encourageant le jeune malade, distrayant même son attention par des propos à la portée de ses sept ans. Puis, la besogne faite, il le prit dans ses bras, pour le porter sur un autre lit. Madelon, alors, rentra en scène, un bébé sur les bras, un autre pendu à ses jupons. Elle se débarrassa des deux au profit de leur sœur aînée, qui la suivait, et fit le lit de l'enfant blessé, dans lequel, ensuite, Roland le recoucha avec des précautions infinies.

Diane, stupéfaite, regardait. Elle avait sous les yeux un Roland qu'elle ne connaissait pas. Était-ce son mari, cet homme si doux, si bon dans sa charité, si compatissant à la souffrance d'un petit enfant ? Lorsque tout fut terminé et qu'ils sortirent de la chaumière, accompagnés par les bénédictions de la paysanne, Diane ne put se retenir de dire au marquis :

— Oh ! Roland ! sous quel jour je viens de vous voir !

— Bien ridicule, n'est-ce pas ? fit-il reprenant son ton habituel.

— Je vous en prie, insista-t-elle, ne gâtez pas le plaisir que j'ai eu à vous trouver si bon !

— Bon ? bon ? fit-il mécontent, c'est de l'humanité. On vient me chercher, il y a quelques jours, pour ce pauvre gosse, qu'on avait ramassé à peu près en morceaux : je m'y suis intéressé. Le chirurgien, que j'ai fait demander, a insisté sur la nécessité des pansements, et comme il n'y avait personne capable de les faire, je m'en suis chargé : voilà tout ! Il n'y a là rien de bien extraordinaire.

— Mais pourquoi ne m'aviez-vous pas dit ?...

— Parce que je suis un cachottier, c'est convenu, fit-il en riant. Mais, assez sur ce sujet. Où allez-vous ?

— Chez la mère Trapar acheter de la laine pour faire des jupons de pauvre.

— Et vous y allez vous-même ?

— Oui, pour marcher un peu : vous savez que j'ai besoin de mouvement.

— Et que vous vous ennuyez, fit Roland.

— Je vous assure que non, répondit Diane sérieusement.

— Tant mieux, fit-il évasivement.

Au bout de quelques jours le marquis proposa à sa femme d'inviter sa sœur à venir faire un petit séjour à Trécy.

— Cela vous distrairait, ajouta-t-il.

— Je veux bien, répondit Diane, mais est-ce bien le moment ?

— Pourquoi ? fit Roland, narquois. Vous voulez prolonger notre rôle de jeunes époux épris de solitude et... d'eux-mêmes ?

-- Je trouve, répondit Diane, que nous nous suffisons parfaitement et que, voyant ma sœur très souvent, ici ou à Surlemont, ce n'est pas la peine de lui demander de s'installer près de nous, ce qui en priverait mes parents.

— A votre aise, fit Roland.

Mais il n'en chercha pas moins toutes les occasions possibles de distraire sa femme. Il la conduisait souvent à Surlemont, souvent aussi invitait les Lussy. Mme de Lussy, elle-même, qu'il envoyait chercher en automobile bien close, vint plusieurs fois.

— Si vous preniez un jour, dit-il à Diane, vous auriez des visites ?

— Il faudrait d'abord que j'en fisse, répondit-elle en souriant.

— C'est vrai ! dit Roland, la traditionnelle tournée de visites de nocés ! Et moi qui n'y songeais pas ! Je suis impardonnable. Et vous ne l'êtes pas moins de ne point me l'avoir rappelée.

— Je pense que cela sera plutôt une corvée pour vous, et je reculais devant l'ennui de vous l'imposer.

— Ce n'est jamais une corvée pour moi de vous accompagner, répondit Roland. A vrai dire, j'aimerais autant à le faire en d'autres circonstances, mais il est des usages auxquels il n'est pas permis de se soustraire. Quand j'étais garçon, je les ai assez esquivés, je leur dois une réparation.

Ils firent donc leurs visites de nocés. Diane, dans une merveilleuse toilette de velours bleu de la plus haute élégance.

Grâce à leur auto, les distances vite parcourues leur permirent de voir, en quelques jours, tout leur voisinage. Presque partout Diane retrouvait des souvenirs d'Herbert. A Marceil, où elle avait été présentée à sa terrible tante, à Berville, où elle l'avait vu pour la dernière fois. Elle tremblait de le rencontrer, elle tremblait même d'en entendre parler. Mais les convenances mondaines devaient, à sa première visite, et surtout en présence de son mari, lui épargner au moins cette deuxième épreuve. Le marquis la conduisit dans quelques maisons où

M. et Mme de Lussy ne fréquentaient point et, à Berville, ils virent toute la société.

Sur le désir de son mari, Diane annonça que, le lundi, elle restait chez elle. « Jusqu'à son départ pour Paris », ajoutait toujours le marquis. Elle revit aussi bien des amies, jeunes femmes et jeunes filles, qui, toutes ou presque toutes, envièrent sa beauté, son luxe et dissimulèrent leur jalousie instinctive sous les plus amicales démonstrations. On lui promit de venir la voir, on forma des projets de réunions, de fêtes...

— Vous voici rentrée dans la vie mondaine, lui dit son mari, revenant avec elle un soir de décembre, après la dernière tournée de visites.

— Oui, dit Diane mélancoliquement.

— Vous n'en semblez pas ravie ?

— Non, fit-elle, je n'aime pas tellement le monde.

— Pourtant, quand vous étiez jeune fille ?

— Oui, c'était un entraînement, une habitude prise.

— Qui vous manquerait bientôt.

— Je ne le crois pas. Je tiens à quelques relations, mais la plupart me sont indifférentes.

— En province, il est bien difficile de choisir sans se faire beaucoup d'ennemis. Mais on peut avoir son intimité. Et, vous savez, vous pouvez inviter qui vous voudrez, je réserve à vos amis le meilleur accueil.

— Je sais, fit Diane, que vous me gâtez en tout.

Le lundi suivant, son mari lui fit la surprise de fleurir son salon par un envoi du Midi. Elle eut de nombreux visiteurs. On s'extasia sur son installation, sur le château, le mobilier, le service. Le marquis était venu au salon et parut jouir de cette admiration. Pourtant, il n'était point, d'ordinaire, orgueilleux de ce qu'il possédait. Diane crut sentir que c'était comme une compensation de sa disgrâce qu'il était heureux de mettre en regard des qualités de sa femme.

Il retint quelques personnes à dîner et, le soir, se retrouvant seul avec Diane, il lui dit :

— Vous savez, ma chère, je ne m'imposerai pas ainsi chaque semaine, à votre jour, mais pour la première fois, j'ai cru qu'il convenait de le faire.

— Dites plutôt, riposta-t-elle avec l'enjouement qu'elle opposait maintenant à ses boutades, — que vous vous préparez une porte de sortie pour vous échapper et vous accorder toute une journée de sauvage solitude dans le repaire ?

Il sourit sans répondre. Diane était si séduisante dans sa joyeuse mutinerie qu'elle le désarmait.

A ce moment vinrent les premières invitations. On les engagea à un déjeuner, à un diner, à une chasse, à un concert...

Roland accompagna partout sa femme.

Lorsque survint une semaine de mauvais temps!

L'hiver fit rigueur, la neige tomba, rendant les chemins impraticables. Roland rôdait dans tout le château comme un ours en cage, furieux d'être ainsi claquemuré.

— On dirait que cela ne vous est jamais arrivé ? lui fit observer Diane.

— Oh ! si, bien des fois, mais alors j'étais seul.

— Eh bien ! n'était-ce pas plus triste qu'avec moi ?

— Ce l'était moins ; car, moi, je ne m'ennuie jamais, tandis que vous allez prendre Trécy en grippe, à le voir transformé en prison.

— Et vous en geôlier ? Vous avez de l'imagination, mon ami ! Je vous assure que je trouve ma captivité très douce.

— A condition qu'elle ne dure pas ! Nous avons trop prolongé notre séjour ici, il est temps de partir pour Paris.

— Je croyais que vous n'y alliez qu'au printemps ?

— Oui, toujours quand j'étais seul. Vous, à quelle époque y veniez-vous ?

— C'était très variable. Depuis plusieurs années nous n'arrivions que pour le Concours hippique.

— Ne désirez-vous pas passer six mois à Paris ?

— Comme vous voudrez. N'est-ce pas beaucoup ?

— En tout cas il est temps de prendre un appartement.

— Et le vôtre ?

— Il est trop exigü pour un ménage. Nous pourrions nous y installer en attendant que vous ayez choisi. Quand désirez-vous partir ?

Diane discuta un moment ce projet et, ayant témoigné le désir de passer le jour de l'an près de ses parents, il fut convenu qu'on quitterait Trécy vers la mi-janvier.

## XIV

Dans un très élégant salon des Champs-Élysées qu'une fin de jour de mars éclaire d'un dernier rayon de soleil, sur une bergère recouverte d'une soierie ancienne, près d'une petite table Louis XVI, Diane est assise.

Une robe de velours d'une nuance indécise de rose violacée l'enveloppe de ses plis souples, un collier d'admirables perles épaisse le col transparent de la blouse de dentelle sur laquelle se découpe le corsage. Les doigts de la jeune femme scintillent des bagues qui les ornent et une agrafe orientale, cloutée de pierres précieuses, ferme la draperie qui se termine à la taille merveilleusement svelte et gracieuse. Diane est oisive : ses mains inactives jouent avec un couteau d'ivoire, et le livre oublié reste à demi coupé. La senteur violente des mimosas et des violettes embaume le salon. Sur la table au dessus de marbre et à la galerie de cuivre, un vase de Vallauris supporte d'admirables et étranges iris d'un violet presque gris, qu'on croirait ignoré de la nature.

Un grand luxe se révèle aussi bien dans l'agencement et la décoration de l'appartement que dans la toilette de la jeune femme. Les fleurs repandues à profusion, les bibelots rares et précieux, la recherche avec laquelle, près de la table à thé, sont disposées les friandises, le roman nouveau, paru la veille, acheté le matin, le morceau de musique en vogue sur le pupitre du piano, tout, jusqu'aux bijoux dont elle est parée, donne l'impression d'une femme à laquelle rien n'est refusé. Et pourtant, cette femme, Diane, est songeuse, et la mélancolie noie ses beaux yeux pensifs dans un rêve lointain.

Elle est heureuse, cependant, heureuse selon le monde, pas selon ses vœux. Rien ne lui est refusé, rien ne lui manque, sinon le bien précieux au-dessus de tous les autres : une affection partagée.

Elle n'ose pas se dire à elle-même qu'elle n'aime point son mari ; car elle se rend compte que s'il l'eût voulu, s'il lui eût montré un peu plus de confiance,

d'abandon, de tendresse, elle se fût attachée facilement à cette nature fière, sceptique, malheureusement, mais noble et haute, à cette intelligence supérieure. Au lieu de l'attirer, on dirait que Roland a tout mis en œuvre pour la tenir à distance. C'est le seul terme que Diane trouve devant son attitude, voulant la caractériser. Roland la comble de prévenances, de cadeaux, s'ingénie à lui procurer toutes les distractions, mais repousse systématiquement toute expression, toute manifestation de reconnaissance de sa part. Il se refuse à ce qu'elle lui témoigne aucun gré de sa bonté pour elle. Il glace sur ses lèvres, par son ironie, toute parole affectueuse, et maintient jalousement entre eux la barrière qui défend un certain coin mystérieux de sa vie privée, en lequel il ne veut pas laisser l'œil de sa femme pénétrer.

Il a toute confiance en elle : l'indépendance qu'il a sauvegardée pour lui, il la lui laisse entière, s'occupant d'elle, certes, mais ne s'imposant jamais ; lui donnant toute latitude pour ses actes, ses relations, ses sorties, sans même lui en demander l'énumération. De sorte que jamais elle n'avait été plus loin de lui, moralement, qu'en ces deux mois qui venaient de s'écouler. Elle revoyait comme en un cinématographe les scènes rapides de leur arrivée à Paris ; le choix d'un appartement, leur installation, les visites faites, puis reçues, les invitations auxquelles ils se rendaient, les spectacles auxquels ils avaient assisté, les expositions qu'ils avaient visitées, les conférences qu'ils avaient entendues. Diane était bien habituée au mouvement mondain de la vie de Paris, pourtant elle trouvait que son mari, dans le souci constant de la distraire, lui faisait mettre les bouchées doubles. Pas un soir ne les trouvait seuls, qu'ils sortissent ou reçussent. Aucun après-midi n'était sans projets. Cette existence affolante, qui est celle de tant de femmes, lassait parfois un peu Diane. Elle le disait à son mari, mais celui-ci, croyant que c'était pour lui complaire qu'elle cherchait à se retirer un peu du tourbillon, et ne voulant accepter d'elle aucun sacrifice, ne s'y prêtait pas.

Pourtant, quelquefois, il se dérobaît lui-même au moment de l'accompagner. Lorsqu'il la savait bien confiée à une amie agréable et sûre, il s'excusait et ne sortait point. Diane, alors, voulait l'imiter, mais il ne le souffrait pas, invoquant la promesse faite de se rendre à une invitation, ou l'attrait de la partie

projetée. Et Diane cédait, sans entrain, au désir qui l'éloignait.

Justement, la veille, ils devaient aller à un bridge chez Mme Dhaverny avec le jeune ménage d'Assouret, de leurs amis intimes. Sitôt le dîner terminé, Roland avait prétexté un rendez-vous urgent à son cercle, pour laisser partir sa femme avec M. et Mme d'Assouret, qui étaient venus le chercher...

Et Diane y pensait en ce moment de solitude que lui laissait l'heure non encore sonnée de son cinq à sept du lundi : c'était justement la veille qu'elle n'aurait pas dû, qu'elle n'aurait pas voulu être sans son mari ! Car elle avait fait, chez Mme Dhaverny, une rencontre dont le souvenir amenait encore à ses joues le sang frais et chaud de son cœur...

C'était vers onze heures, elle était assise un peu à l'écart. Des hommes, debout, causaient devant elle, lui cachant le reste du salon et les arrivants. Tout à coup, un des derniers venus, se frayant un passage entre les habits noirs qui composaient sa cour, apparut devant elle.

Elle crut mourir d'émotion...

C'était Herbert de Chéramey....

Lui, devait être préparé à l'émotion du revoir, car il la supporta sans broncher et salua Diane très cérémonieusement. Elle lui rendit son salut sans un sourire, avec un geste d'automate. Tant de sentiments divers se heurtaient dans son âme qu'elle ne savait lequel il convenait de traduire par quelques mots.

D'abord c'était la joie, l'involontaire joie à laquelle sa résistance ne pouvait la soustraire, car il est des sensations qui s'imposent par leur violence et leur force, ne laissant pas la possibilité de les discuter. Puis, c'était la crainte... c'était même l'angoisse ?

En quelles dispositions à son endroit retrouvait-elle l'aimé d'autrefois ? N'avait-il pas au cœur la rancune de la trahison ? de sa trahison à elle qui ne l'avait point attendu ? Ou bien était-ce du mépris de son mariage d'argent, et cet insultant dédain, qu'au jour de ses noces, elle avait lu sur tant de visages dont l'expression lui révélait ce mot, et perçu d'ailleurs dans les rumeurs de la foule : « vendue !... » vendue pour un peu d'or !

Oh ! il devait lui en vouloir, Herbert, l'Herbert qu'elle prisait si haut ! Et, qui sait, c'était peut-être parce que sa défection avait brisé l'amour qu'il lui

portait, qu'il pouvait se présenter ce soir à elle, si indifférent ?

Il restait sans mot dire. Elle non plus, M. d'Auvril, qui se trouvait là, sauva la situation.

— Eh bien ! Chéramey, vous saluez comme cela notre belle marquise, tout de go, sans vous faire présenter ?... vous la connaissez donc !

— J'ai cet honneur.

— J'eusse dit ce bonheur, rectifia d'Auvril, et, continua-t-il, depuis longtemps ?

— Mais... depuis... l'enfance. N'oubliez pas que je suis presque compatriote de Mme d'Étrelon, que j'habite Berville, à deux pas — en auto — de son château de Surlemont et de celui du comte de Lussy.

— C'est vrai, se crut obligée d'affirmer Diane, que le sourire d'Herbert, exempt de toute amertume, rassurait un peu. Nous sommes de vieux amis ! expliqua-t-elle.

Les autres hommes s'étaient, pendant ce temps-là, dispersés.

— Eh bien ! conclut M. d'Auvril, Chéramey, mon garçon, vous avez une fière chance ! je vous laisse en profiter et je vous cède la place.

Le vieux beau, se levant, rendit libre, en effet, la chaise qu'il occupait près de Diane.

Herbert s'y assit.

— Quel plaisir pour moi, madame, dit-il, de vous retrouver ce soir !

— Et pour moi quelle surprise, répondit Diane, je ne vous savais pas à Paris ?

— J'y suis depuis le mois de février. Lorsque je suis revenu, avec ma tante Supraz, du voyage de Suisse en lequel je l'avais accompagnée, elle m'a emmené quelque temps à la campagne. De là je suis revenu à Paris que je n'ai pas quitté.

— Alors vous délaissez Berville ?

— Je n'ai pas encore eu le courage d'y retourner, répondit Herbert baissant la voix.

Diane, très troublée, ne répondit pas.

Prit-il ce silence pour une désapprobation ? Herbert reprit bientôt sur un autre ton :

— Et vous ?... vous avez fait un voyage, délicieux comme tous les voyages de noces ?

Diane voulut ménager sa sensibilité.

— Assurément, dit-elle, mais ce voyage, en toute autre circonstance, eût été charmant aussi. Rien n'est poétique, attachant, pittoresque comme ces pays du Nord.

Ils causèrent ainsi quelque temps sur cette note indifférente qui rassurait la conscience de Diane et la laissait toute à la joie de la sympathie retrouvée, puis Herbert se leva.

— Je ne me crois pas le droit de vous accaparer, dit-il, mais je vous demande celui de vous revoir. Quand et où peut-on vous rencontrer ?

— Je reçois le lundi de cinq à sept, répondit Diane, ne jugeant pas cet encouragement compromettant, puisque l'affluence habituelle de ses visiteurs excluait toute possibilité de tête-à-tête.

Or, on était au lendemain lundi, et Diane était inquiète, Diane était rêveuse, parce qu'elle savait bien qu'Herbert allait venir !

Quelque peu avant cinq heures, elle entendit des pas dans le vestibule. Un grand frisson la secoua toute, auquel elle comprit que c'était lui. Il entra, en effet, élégant, joli homme et avec une telle aisance que Diane fut un peu honteuse de son émotion, intempestive en face de ce beau calme.

— Je suis en avance, dit-il, regardant la pendule, pardonnez-moi.

— Oh ! si peu ! répondit Diane qui lui enviait sa liberté d'esprit et cherchait à l'égaliser.

— Juste le quart d'heure de grâce, reprit Herbert, avant le flot de vos visiteurs. Vous me pardonnez d'avoir cherché à en profiter ?

— Je vous le pardonne d'autant plus volontiers que vous m'épargnez la solitaire et inutile attente, car, vous le voyez, j'étais prête.

— Oui, fit Herbert.

Et il sembla chercher un sujet de conversation, ce qui témoigna à Diane qu'il n'était peut-être pas aussi maître de lui qu'il voulait le paraître, et ramena son propre trouble.

Il était assis près d'elle, en étant séparé seulement par la petite table où elle avait posé son livre.

— Vous attendiez, et vous lisiez ? fit-il désignant le volume.

— C'est-à-dire que je coupais les pages de ce roman. Je n'aurais pas voulu en commencer la lecture, car on m'a dit qu'il était très passionnant. Et je suis comme les tout jeunes, quand j'entame un livre intéressant, je ne le quitte que lorsque je l'ai fini, et il m'est odieux d'être interrompue.

— Ah ! vous êtes comme cela ! Il me semble que vous me l'avez dit... autrefois !... Et ce livre si passionnant, quel est-il ?

— C'est *Par amour*, du marquis de Crémone, le connaissez-vous ?

— Si je le connais ! mais c'est le succès du jour, ce roman-là. On se l'arrache, et avec raison, il est délicieux. Figurez-vous l'histoire...

— Oh ! interrompit Diane avec un geste de défense, ne me le racontez pas, vous gâteriez tout mon plaisir !

Et elle se rendit compte que c'était surtout parce qu'elle ne voulait pas que ce roman lui donnât l'occasion de lui parler d'amour, même anonymement, sous le couvert du héros du livre, qu'elle lui imposait silence.

— Soit, fit-il, j'obéis, mais sans déflorer pour vous l'intérêt de l'ouvrage, je puis bien vous dire qu'il est poignant, écrit avec passion, avec sincérité, et en même temps avec une telle délicatesse que l'on a pu croire que c'était l'œuvre d'une femme.

— Sous un pseudonyme, alors ?

— Parfaitement, mais la chose a été démentie. Il paraît qu'il existe bien un marquis de Crémone qui publie des articles de psychologie et des études historiques très fortes.

— Vous le connaissez ?

— Personne ne le connaît, et tout le monde en parle, c'est même assez curieux.

Un silence se fit encore.

— C'est votre mari, dit Herbert, qui vous a apporté ce livre ?

— Non, répondit Diane, je l'ai acheté tantôt sur la recommandation de Mme d'Assouret qui me l'avait loué hier soir.

— M. d'Étreton, je suppose, ne doit pas aimer les romans ?

— Je ne sais pas, répondit Diane étourdiment.

Et de suite elle se reprocha cette réponse, parfaitement vraie, mais qui révélait le peu d'intimité morale qui l'unissait à ce mari dont elle ignorait même les goûts véritables.

— Il est de fait, reprit Herbert avec amertume, que, depuis son mariage, M. d'Étreton a mieux à faire que de lire ; mais je le crois trop sérieux pour se plaire aux romanesques fictions.

— Peut-être, répondit Diane qui s'était ressaisie, mais il a une intelligence assez vaste et assez cultivée pour goûter toutes les belles choses, toutes les manifestations d'art, n'importe dans quel ordre d'idées.

— Cela je le sais, fit Herbert, je le connais depuis longtemps. J'étais en relations avec lui avant... qu'il vous fût présenté.

— Pourtant il était peu mondain, dit Diane, je ne l'avais presque jamais rencontré.

— Lui vous avait vue, fit Herbert avec un soupir... Il est vrai, ajouta-t-il d'un ton forcé et badin, qu'il y a des beautés qui rayonnent comme... le soleil et ne peuvent rester inaperçues.

Ce compliment ironique était si bien dans la note de leurs conversations d'autrefois, lorsque Herbert cherchait à faire comprendre ses sentiments, sans leur donner la forme d'un aveu, qui n'eût peut-être pas été souffert, que Diane fut, par lui, ramenée au charme du passé et répondit, rieuse comme alors :

— Allons, voilà que vous revenez à vos mauvaises habitudes d'antan !

Mais elle eut lieu de regretter cette parole imprudente, car il lui répondit bien vite, cette fois avec mélancolie :

— Je voudrais bien les reprendre toutes !

La porte s'ouvrant pour d'autres visiteurs épargna à Diane la perplexité d'une réponse.

Le quart d'heure de grâce était passé !

## XV

Les dernières visiteuses parties, Diane, à huit heures précises, vit arriver son mari.

— Ouf ! fit-il en rentrant, j'ai cru vous faire attendre pour le dîner, j'ai eu une panne d'auto.

Et il l'emmena dans la salle à manger.

Là, après lui avoir longuement narré sa course aux environs de Paris, et son arrêt forcé, il lui demanda ironiquement :

— Et le « jour » a-t-il été brillant ?

— Superbe, répondit-elle sur le même ton. Il n'y manquait que vous. J'ai eu de très jolies femmes, de très aimables causeurs, des rencontres fort heureuses de gens se fréquentant, bref, un succès.

— Parfait !

— Vous ne me demandez même pas qui j'ai eu ! Les jolies femmes ne vous intéressent donc pas ?

— Il n'y en a qu'une qui m'intéresse, fit Roland moqueur.

— Comme vous êtes aimable ! pour vous en récompenser je vais vous dire qui vous avez manqué en vous absentant aujourd'hui, selon l'usage.

Roland écouta très distraitement la nomenclature, pourtant, un nom lui fit dresser l'oreille.

— J'ai eu aussi, disait Diane, M. de Chéramey.

Il parut à la jeune femme — était-ce un reflet de la sienne ? — qu'une émotion passait sur le visage de son mari.

— Chéramey, répéta-t-il, tiens ! je ne le savais pas à Paris !

— Il paraît qu'il y est depuis un mois.

— Ah ! vous l'avez déjà rencontré ? dit Roland d'un ton voulu d'indifférence.

— Hier, chez les Dhaverny.

— Il faudra l'inviter, dit Roland. Si vous avez encore une place à votre diner de samedi, vous pourriez en disposer en sa faveur ?

— Attendez un peu, répondit Diane, rien ne brûle. C'est la première visite qu'il me fait. Dans la prochaine série, plutôt, l'autre quinzaine.

— Comme il vous plaira, fit Roland, mais vous ne me semblez pas bien pressée d'accueillir vos compatriotes, ajouta-t-il d'un ton dont Diane ne sut deviner s'il était sincère ou ironique.

— Je ne me jette jamais à la tête des gens, répondit-elle à tout hasard.

— C'est très adroit : il n'y a rien de tel pour se faire rechercher.

— Ce n'est pas là mon but, riposta Diane, mais plutôt de sauvegarder mon indépendance, aussi bien d'action que de jugement.

— Vous êtes sage comme Salomon ! répliqua Roland.

Quand ils revinrent au salon, le marquis avisa le livre que sa femme avait coupé l'après-midi.

— Qu'est-ce que ce bouquin ? fit-il.

— Un roman dont on dit grand bien.

— Qui : « on » ?

— Mais tout le monde. Hier soir on en parlait avantageusement chez Mme Dhaverny. Tantôt, M. de Chéramey m'en faisait aussi un grand éloge.

— Chéramey n'y entend rien, ni les autres non plus, c'est un livre absurde !

— Vous l'avez lu ?

— Comme « tout le monde », répondit-il railleur. C'est Chéramey qui vous l'a apporté ?

— Non, je l'ai acheté ce matin.

Roland reposa le livre et, regardant la pendule :

— Que faisons-nous ce soir ?

— Ce soir, répondit Diane, nous restons au coin du feu.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Absolument pas.

— Le tête-à-tête, alors ?

— Vous l'avez dit. Cela vous déplaît ?

Roland eut son énigmatique sourire.

— Pas trop ! fit-il. Mais, reprit-il au bout d'un moment, ce n'est pas sérieux ce que vous proposez là. Je ne vous offre pas un grand spectacle, mais si nous allions passer une heure à l'Éden.

— Oh non ! fit Diane, un jour de trêve, je vous en prie ! C'est étourdissant une vie comme la nôtre !

— Je ne vous ai pas épousée pour vous calfeutrer.

— Je m'en aperçois ! Mais c'est moi qui demande grâce. J'aime beaucoup mon chez moi, vous savez ?

— Justement parce que vous y êtes fort peu, c'est la loi des contrastes.

— Ne croyez pas cela, je sais m'y occuper et j'ai déjà regretté, ici, nos bonnes soirées de Trécy.

— Pas possible ?

— Si, et je veux en conquérir une aujourd'hui, au vol, si toutefois cela ne vous ennuie pas de rester avec moi.

— Trop honoré, madame la marquise, fit-il gouailleur.

Elle s'installa sur sa chaise longue et recommença à couper son livre.

— Vous êtes fatiguée ? lui demanda son mari.

— Dites : paresseuse, ce sera plus juste. C'est si bon un peu de paresse, de repos, de détente !...

Sans répondre, le marquis alluma une cigarette.

— Oh ! fit-elle, ne fumez pas ! j'ai quelque chose à vous demander... vous lisez si bien ! Lisez-moi ce livre.

— Jamais de la vie, fit Roland se levant avec violence, une ineptie pareille !

Diane resta un peu saisie de l'emportement de sa réponse ; mais lui, s'en apercevant, reprit plus doucement :

— Tout ce que vous voulez, mais pas cela.

— Ah ! fit-elle résignée, si cela vous contrarie !

— Cela ne me contrarie jamais de vous faire plai-

sir, seulement je me refuse à vous occuper d'une œuvre banale et un peu sotté. Si vous voulez que je vous lise quelque chose, je vais aller vous chercher...

— Non, interrompit Diane, restons-en là, causons.

— Mais si vous préférez que je vous fasse la lecture ?

— C'est-à-dire que je désirais que vous me lisiez ce livre, parce qu'on m'avait affirmé qu'il était joli et que je l'aurais mieux goûté, grâce à votre interprétation. Parce que, aussi, nous en eussions partagé ensemble les impressions et, qu'ensuite, nous en aurions discuté le mérite. Vous savez combien toute chose, faite de moitié avec vous, a plus de charmes pour moi.

Devant tant de grâce, Roland resta indécis. Un combat se livrait en lui que n'expliquait pas une chose si simple.

— Pourtant, fit-il, ébranlé, si vous y tenez tant que cela !...

Elle sourit, glorieuse comme toutes les femmes lorsqu'elles constatent la puissance de leur empire.

— J'y tiens ! fit-elle avec un peu de coquetterie.

— C'est un enfantillage, ou bien vous avez un but qui m'échappe ?

— C'est un enfantillage, fit-elle gracieusement.

— Ce que femme veut ! soupira drôlement Roland.

Et, prenant le livre, il en lut le titre d'un ton emphatique.

« *Par amour !* »

— Oh ! s'écria Diane, pas comme cela ! bien, tout à fait bien !

Il s'arrêta pour la considérer, et au spectacle de son joli visage animé par la satisfaction de la petite victoire remportée, une expression très douce passa sur ses traits.

— Soit ! fit-il, bien, tout à fait bien !

Et il commença.

L'histoire n'était pas banale. C'était celle, tout au long contée, avec les plus minutieux détails d'observation, d'un homme appartenant à une classe inférieure de la société de par sa naissance illégitime qui, employé dans une industrie, s'était follement épris de la fille du patron. Celle-ci, belle à ravir, coquette, avait deviné cet amour, en avait facilité l'aveu au soupirant timide, et lui avait laissé croire qu'elle le partageait, pour s'amuser, par jeu. Lui, Pierre, s'était donné tout entier à cette femme. Aussi avait-

il été terrassé le jour où il avait su qu'elle, Edith, se mariait avec un gentilhomme.

Perverse, elle l'avait consolé de son mieux. Elle ne pouvait porter son nom, mais elle lui garderait une amitié, qui vaudrait mieux que de l'amour. Cette fois, il n'avait pas été dupe, mais n'avait pu s'ôter du cœur la passion qui était sa vie. Il avait vécu un enfer en voyant celle qu'il adorait, d'abord éprise d'un époux qui ne le lui rendait guère — n'ayant fait, l'épousant, qu'un mariage d'argent, — puis, peu à peu, devant l'évidence de son indifférence, s'en détachant à son tour, mais pour sombrer dans les capricieux flirts mondains et y perdre sa dignité et sa réputation.

Le dénouement était poignant.

Un jour, l'aimée venait trouver Pierre. Son mari avait surpris le brouillon d'une lettre sans nom propre, sans adresse, où elle donnait un rendez-vous à un « Pierre » sans autres termes pouvant faire supposer qu'il s'agissait d'amour. Mais Edith, prévenue de la trouvaille de son mari, l'avait été aussi du soupçon qu'il avait du destinataire de cette lettre : — M. Pierre d'Asq, qui lui faisait la cour. Et elle savait que son époux se proposait de les surprendre et de tirer d'eux la plus sanglante vengeance.

Elle avait bien averti le galant de ne pas venir à ce rendez-vous, le premier qui devait les réunir, mais n'y trouvant personne, son mari comprendrait que la mèche était éventée et ne douterait plus de leur intelligence. Pour l'en dissuader, il fallait que quelqu'un fût au rendez-vous, « un Pierre ». Et Edith suppliait son camarade d'enfance, Pierre, qui l'aimait, de venir remplacer celui que sa tendre sollicitude avait écarté.

— Lui, disait-elle dans son aveugle égoïsme, lui, mon mari l'aurait tué. Vous, il ne touchera pas un cheveu de votre tête, car il ne supposera jamais que je vous aime et croira que je vous ai appelé à ce rendez-vous, — auquel je n'irai pas, — pour quelque affaire d'argent. Alors il rougira de ses soupçons et nous serons sauvés !

Pierre hésite... le sacrifice est immense ! Mais elle le supplie... et, dans son amour indéfectible, après lui avoir arraché la promesse de renoncer à M. d'Asq et de mener une vie plus digne et plus sérieuse, il s'immolera...

Il va au rendez-vous et le mari, qui guettait, le

surprend, le reconnaît et, admettant très bien que Pierre peut être aimé, le tue !...

Cette fin tragique, comme le thème passionné de l'ouvrage, avait été admirablement traduite par le bel organe sonore et prenant du marquis, et son irréprochable diction. Il avait même mis davantage que son talent de lecteur et sa voix chaude au service du récit qu'il interprétait, il était entré dans le rôle du héros, dans la peau de son personnage, et avait apporté, dans l'expression de son amour, de son désespoir, de son sacrifice, une passion qui en doublait l'intensité. On eût dit que c'était de lui-même qu'il parlait, des propres plaies de son cœur, de ses ardents élans de tendresse et de ses angoisses.

Diane l'écoutait, emportée dans un rêve qui confondait la fiction et la réalité, frissonnante aux paroles d'amour de ce Pierre qui prenait la voix de son mari, émue au développement de ses souffrances d'âme, de ses hésitations cruelles, de ses ambitions folles. Et lorsque tout se termina par le coup de pistolet meurtrier, le marquis, relevant les yeux sur elle, vit son visage baigné des larmes que l'émotion lui avait arrachées.

Il ne sourit pas, semblant lui-même impressionné, mais lut l'épilogue du livre, c'est-à-dire l'oraison funèbre du pauvre Pierre.

Edith et l'autre Pierre, l'épargné, en parlent ensemble, elle lui dit sa fin tragique et lui, se détournant pour cacher un sourire, murmure tout bas :

« Jobard ! »

A ce mot final, Diane se redressa de la chaise longue où l'attention l'avait tenue immobile.

— Ah ! non, s'écria-t-elle, non, pas ce sentiment atroce qui dépare cet admirable livre, vrai poème d'amour et de douleur. Il faut supprimer l'épilogue et laisser croire au moins que le pauvre garçon a été pleuré !

— Pourtant cet épilogue est humain, dit le marquis...

— Tant pis ! fit-elle, l'humanité serait trop laide à côté de ce héros, de ce chevalier d'amour.

— Vous vous enflammez bien fort ! reprit Roland souriant, voyez comme vous voilà émue pour une fiction !

— Oui, fit-elle un peu honteuse et essuyant ses jolis yeux, c'est même très ridicule, et vous allez vous moquer de moi, mais cela a été au-dessus de ma

volonté. Les souffrances de ce pauvre garçon si noble, si confiant, si tendre, sont tellement touchantes !

Et elle regarda en dessous son mari, craignant, après cette émotion très douce, l'ironie de ses sarcasmes. Mais, à sa grande surprise, il s'en abstint.

— Alors ce livre vous plaît ? dit-il.

— Il est délicieux et je lui dois, grâce à vous, une soirée charmante. Certainement ces sentiments sont plus beaux que nature, mais...

— Ils peuvent exister, fit le marquis sérieux.

De plus en plus étonnée, sa femme le regarda.

— Vous croyez, dit-elle, qu'un homme peut aimer à ce point ?

— J'en suis sûr, répondit-il gravement, fixant sur Diane son regard d'aigle.

Elle n'en put soutenir l'éclat et détourna les yeux. Que voulait-il dire ?... cherchait-il à insinuer qu'il était, lui, le sceptique, capable d'un pareil amour ?... Elle n'osa, par une question, chercher à le faire préciser et, au bout d'un instant de silence, reprit seulement :

— Comment me disiez-vous tout à l'heure que ce livre était idiot ?...

— Je ne savais pas que cette histoire pouvait autant vous intéresser.

— Elle est passionnante, convenez-en ?

— C'est un livre sincère, répondit Roland.

— Et merveilleusement écrit !

— Le vrai seul est aimable, repartit-il, revenant à ses habitudes railleuses. Mais vous savez qu'il est près de une heure du matin et, après des émotions pareilles, vous devez avoir besoin de repos ?...

## XVI

A peu de temps de là, le marquis rappela à sa femme que le printemps avançait et, avec lui, le plus joli moment de Paris, la « saison » véritable ; qu'il avait été convenu que ses parents, n'ayant plus d'appartement, viendraient passer quelques semaines chez eux, et qu'il était temps de les y inviter. Diane y consentit volontiers, mais sans une grande joie. Elle vivait un peu étourdie dans ce tourbillon mon-

dain où bien des préoccupations l'accompagnaient, qui en augmentaient pour elle le vertige. On disait volontiers d'elle : « La belle marquise d'Étreton est absente », pour préciser cet état d'esprit un peu vague qui l'éloignait des conversations, même quand elle devait y prendre part, dans une sorte d'inconsciente distraction, témoignant, qu'à côté de la vie réelle, elle en vivait une autre, dans son rêve ou dans ses souvenirs.

Ce qu'était cette « seconde vie » n'allait point sans intriguer les personnes de ses relations ; les unes, par intérêt affectueux, les autres, par une curiosité malveillante que dictait la jalousie. Mais nul n'en pouvait pénétrer le secret.

Diane eût été elle-même bien embarrassée pour le révéler, et, si on lui avait demandé ce qui l'absorbait si souvent, pour traduire, en quelques mots, une imprécise sensation à laquelle elle ne pouvait attribuer un motif. Elle n'avait au demeurant aucune préoccupation véritable, mais se trouvait dépaysée dans sa propre vie. Elle avait pourtant autrefois mené une existence presque aussi mondaine, mais ce qui la désorientait était la nature de ses rapports avec son mari. Elle ne les eût jamais imaginés tels, avec n'importe quel époux. Jamais elle n'aurait supposé en venir à partager l'existence d'un homme qui lui serait resté moralement aussi étranger. Cette énigme vivante qu'il demeurait pour elle la laissait sans abandon, sans confiance, toujours doutant de l'impression que produirait telle ou telle parole, tel ou tel acte ; craignant de le mécontenter, ne sachant point si elle lui avait donné satisfaction, et sans cesse en défense devant sa perpétuelle ironie. Cette ironie ne s'attaquait pourtant jamais à elle-même, mais elle en avait peur comme d'une arme nue qui, bien qu'elle ne soit pas dirigée contre votre poitrine, ne vous en menace pas moins par son dégainement.

Cent fois elle avait essayé de pénétrer les pensées secrètes de son mari : elle s'était heurtée à sa volonté nette, à un parti-pris dont, certes, il ne se cachait pas, d'une entière réserve morale.

— Je vous montre de moi-même, ma chère, lui avait-il répondu, tout ce qui peut vous intéresser, faites-moi grâce du reste : je ne veux pas vous révéler tous mes défauts.

L'incertitude où la plongeait la manière d'être du marquis s'était aggravée depuis que Herbert de Ché-

ramey était rentré dans sa vie. Car elle l'avait revu, très souvent même. Il s'était sans cesse mis sur ses pas, et il ne l'abordait partout qu'avec une telle discrétion, qu'il ne lui était pas permis de s'en offenser. Puis, M. d'Étreton avait désiré formellement que Diane l'invitât à dîner. Elle avait dû céder pour ne pas lui donner de soupçons. Non seulement Roland avait accueilli le jeune homme en ami, mais il l'avait engagé à revenir, l'avait même attiré chez lui, si bien qu'Herbert était devenu un familier de la maison.

Et Diane se demandait souvent ce que cette conduite voulait dire ?... Son mari avait-il ignoré son flirt avec Herbert ? Ou bien voulait-il l'éprouver, elle, Diane ?... Certains jours elle se demandait aussi s'il n'aurait pas été heureux, heureux d'une joie satanique de la voir, sinon tomber, du moins s'exposer à la chute, afin de la surprendre, de l'humilier et de prendre ainsi davantage barre sur elle.

Car le marquis avait beau jouer l'indifférence, elle voyait parfois luire, en ses yeux sombres, l'intensité d'une flamme terrible : amour ou jalousie, et il lui témoignait si peu de véritable amour, qu'elle tremblait d'en conclure que c'était de la jalousie... Jalousie peut-être de ce qu'elle était jeune, belle, favorisée des dons extérieurs dont le premier, celui d'une taille normale, lui avait été refusé. Mais alors, pourquoi l'avait-il épousée ?

Et c'étaient ces éternelles questions qui, au milieu des réunions les plus animées, la faisaient absente.

C'est pourquoi, dans cet état d'esprit, le plaisir même de la venue de ses parents la laissait un peu indifférente. Elle n'attendait d'eux aucune solution du problème qui la préoccupait, car elle ne voulait pas le leur révéler. Leur présence, aussi, appelait en elle un autre sentiment. Il lui semblait que sa dette morale envers le marquis s'alourdirait encore de l'hospitalité qu'il donnerait à ses parents, presque comme une aumône, puisqu'ils ne pourraient la lui rendre. Elle prévoyait que M. d'Étreton allait les combler de prévenances, et peut-être de cadeaux, et cela l'humiliait, à la fin, de tout devoir à cet homme, son époux, qui ne semblait même pas vouloir accepter d'elle, en retour, un peu de reconnaissance et de tendresse !

Ignorants de tout ce qui se passait dans le cœur fermé de leur fille, les Lussy arrivèrent chez elle dans une allégresse qui, suivant chacun d'eux, prenait

une forme différente. Le comte était glorieux de rentrer dans sa vie passée, encadré du luxe de son gendre et de sa fille ; et comme personne n'avait pu savoir ses difficultés pécuniaires, ni à quel prix il en était sorti, il n'était nullement humilié de se parer des plumes du paon, parce qu'il pouvait admettre qu'on les croirait bien à lui.

Mme de Lussy, qui, sans connaître les pensées secrètes de sa fille chérie, en partageait la délicatesse, s'était fait un peu prier pour venir s'installer à Paris. Elle avait mis en avant sa santé délicate, les soins, — encombrants chez un jeune ménage — qu'elle réclamait... Mais son mari l'avait battue en brèche. A quoi songeait-elle ? Depuis quand une mère est-elle indiscreète chez sa fille ?

Et comme Mme de Lussy résistait, son mari avait ajouté :

— Et puis il semblerait que nous avons honte de notre gendre, que nous répugnons à le présenter à nos relations. Vous savez combien sa disgrâce physique le rend ombrageux ? il importe de ne pas le froisser.

Et Mme de Lussy, devant tant de bonnes raisons, s'étant enfin rendue, le voyage fut décidé et promptement accompli, à la grande joie d'Odette !

Celle-ci n'avait pas d'autre sentiment que l'intense satisfaction de retrouver les plaisirs mondains dont, depuis quelques mois, elle était un peu sevrée, et aussi, elle ne s'en cachait point, de courir la chance de rencontrer quelque homme assez désintéressé pour l'épouser.

L'installation des Lussy dans le vaste appartement des d'Étrelon fut aussi facile que confortable, et le train de vie habituel ne fut nullement modifié. Mme de Lussy s'en remit à sa fille aînée du soin de conduire Odette dans le monde, où elle ne parut qu'à de rares occasions ; mais le comte fut de toutes les fêtes, puisant, dans son contentement, un regain d'entrain et de jeunesse, qui lui valait les succès de salon dont il était coutumier et un peu fier.

Il ne l'était pas moins d'accompagner partout ses deux filles : Diane, dont la royale beauté était mise en relief par une élégance qui en était digne et Odette qui, moins jolie, n'était pas moins séduisante sous des atours admirablement choisis et cadrant mieux avec sa vie de jeune fille.

Car, ainsi que Diane l'avait préjugé, Roland s'était vite montré, envers ses beaux-parents, d'une géné-

rosité qui touchait à la prodigalité, tout en prenant le voile d'une ingénieuse délicatesse. C'est ainsi qu'un matin il avait remis à sa femme un rouleau d'or.

— Offrez donc à votre sœur une ou deux robes, lui avait-il dit.

Diane avait refusé. Odette, avait-elle affirmé, n'accepterait pas un cadeau comme celui-là. Le marquis, qui connaissait bien son monde, avait eu un sourire sceptique que Diane avait surpris, et dont elle s'était trouvée offensée. Mais elle n'avait pu le témoigner car, pour toute raison de son insistance, Roland avait repris :

— De moi, sans doute, mais de vous, sa sœur ?

Diane ne pouvait prendre mal ce propos, néanmoins le souvenir du sourire qui l'avait précédé l'affermait dans son refus.

— Il n'y a qu'un moyen de nous départager, fit le marquis, c'est de consulter Odette.

Diane n'aurait pu, sans mauvaise grâce, s'y refuser, pourtant elle eût voulu être libre de le faire, car, quoi qu'elle en ait dit, elle ne doutait pas de la réponse d'Odette, qui accepta aussitôt la proposition de sa sœur, et eût accueilli, de même, celle de son beau-frère. Elle le lui dit clairement :

— Comment ! si j'accepte ce présent ? Mais avec la plus vive reconnaissance pour toi, Diane, qui me l'offre, pour vous, Roland, qui me le faites.

Le marquis lança à sa femme un regard de triomphe, avec un rappel du sourire un peu méprisant qui l'avait déjà blessée.

Diane en sentit l'amertume et resta muette.

Lorsqu'ils furent seuls, son mari lui dit :

— Vous voyez que j'avais raison ?

— Comme toujours, répondit-elle avec aigreur, il y a des arguments auxquels rien ne résiste...

Il comprit qu'elle était froissée.

— Ma petite amie, lui dit-il, n'oubliez pas, pour juger sainement les gens et les choses, qu'il n'y a au monde qu'une Diane de Lussy, marquise d'Étreton, et que, seule, sa fierté est sans égale.

Elle lui sut gré de cette vague amende honorable, si en dehors de son caractère tout d'une pièce, et ses lèvres restèrent closes. Qu'aurait-elle pu dire de sa sœur agréant un fraternel cadeau quand elle-même, se mariant, avait accepté une bien plus grande générosité !

Elle choisit donc, d'accord avec sa sœur, deux

merveilleuses toilettes qui mirent Odette à l'unisson de son élégance.

Elles sortaient beaucoup à ce moment, le plus gai de Paris, mais, peu à peu, et insensiblement, il se trouva que le marquis ne les accompagnait plus souvent. Il s'excusait, prétextait un travail, un rendez-vous.

— Puisque vous êtes là, disait-il à M. de Lussy, j'en profite...

Celui-ci ne demandait pas mieux, et Diane, dès l'abord, ne se refusa pas à la combinaison. Cela lui semblait presque un repos de sortir sous le regard trop indulgent de son père, qui se déclarait hautement le premier de ses admirateurs. Avec son mari, son esprit était toujours sur le qui-vive, dans la crainte de lui déplaire ou d'en être désapprouvée, et cela lui gâtait le charme de cette sympathie que, partout, elle trouvait sur son passage. Elle y rencontrait même plus que de la sympathie : le plus flatteur empressement l'accueillait toujours et les hommages, qui s'adressaient à sa beauté, devenaient parfois passionnés... Elle n'aurait pas été femme, si ce succès l'avait laissée indifférente, mais il n'atteignait que cette vanité à fleur de peau qui, seule, était la sienne. Aucun des hommes qui la poursuivaient de leurs assiduités ne l'avait troublée, aucun... sinon Herbert de Chéramey !

Celui-là avait pour lui le passé, que Diane ne pouvait chasser de sa pensée. Il avait pour lui le bénéfice de la trahison dont la jeune femme croyait bénévolement s'être, par son mariage, rendue coupable envers lui. Il avait aussi sa façon à lui, tendre, mais encore plus discrète, de se trouver sans cesse sur son chemin, de lui laisser deviner la douceur qu'il goûtait à sa présence, le charme que lui apportait son entre-ien. Sans jamais, pourtant, lui parler d'amour, mais évitant soigneusement, au contraire, tout compliment qui eût pu en sembler inspiré.

C'était cette attitude, dont d'autres poursuites, plus brutales, faisaient ressortir toute la délicatesse, qui rassurait la conscience de Diane.

— C'est un ami de jeunesse ! se disait-elle.

Et autour d'elle on disait aussi, amplifiant comme il arrive toujours :

— M. de Chéramey est un camarade d'enfance de Mme d'Étrelon.

Et comme Roland semblait le traiter ainsi, Diane était d'une tranquillité qu'augmentaient les jours

passant sur cette relative intimité, sans l'accroître ni la faire dévier, lorsque Odette vint troubler cette quiétude avec l'inconséquence de son étourderie.

C'était au lendemain d'un bal où le marquis n'avait point paru.

— Vous auriez dû venir, dit-elle à son beau-frère, à un moment où elle était seule avec lui et sa sœur, c'était charmant !

— Je n'en doute pas, répondit-il, mais j'avais un rendez-vous d'affaires.

— Il fallait le remettre ! a-t-on jamais des rendez-vous d'affaires à minuit ? Vous allez donner à votre femme d'étranges soupçons !

— Oh ! fit Roland avec amertume, je suis bien tranquille sur ce point !

— Et, continua Odette, dont le tact n'était pas la vertu dominante, vous pourriez en même temps lui suggérer l'idée de justes représailles...

— Odette ! fit Diane fâchée, tu dis des bêtises !

Mais la jeune fille continua de plaisanter.

— Et elle n'aurait que l'embarras du choix. Vous savez ? On lui fait une cour ! Vous êtes joliment imprudent de la laisser ainsi sortir sans vous, même au prix des rendez-vous d'affaires les plus justifiés !

— Et vous croyez, répliqua Roland, plaisantant aussi, que ma présence empêcherait les hommages de s'adresser à ma femme !

— Dame ! devant le mari !

— Alors vous voudriez me faire jouer le rôle de l'épouvantail qui, dans le cerisier, écarte les moineaux ?

— Ce serait peut-être urgent, repartit Odette, il y a un certain marquis de Riom qui ne quitte pas Diane.

— Il ne m'inquiète pas, fit Roland qui avait l'air de s'amuser beaucoup, alors que Diane semblait au supplice.

— Et M. de Révaudan ? continua Odette.

— Allons donc ! redit encore Roland avec le même mépris affecté.

— Et M. d'Arisol, insista Odette qui voulait avoir son mot bon, — il est joli homme, j'espère, celui-là ?

— Antinous en personne, riposta le marquis prenant plaisir à la faire aller — mais Calino aussi.

— Et Herbert de Chéramey ! lança Odette qui, dans la chaleur de la discussion, perdait toute prudence. — De celui-là, je vous en préviens, il ne faut pas médire devant Diane car, avant son mariage,

c'était son flirt; il doit lui rester dans le souvenir comme l'image du premier amour, et, vous savez, pour nous autres femmes, le premier amour, c'est sacré!

Il parut à Diane, au milieu du trouble violent que lui causèrent les paroles inconsidérées d'Odette, que son mari pâlisait, mais il fit bonne contenance.

— Alors, dit-il, toujours moqueur, de celui-là je ne dirai rien, je respecterai : « l'image du premier amour, » mais j'ajouterai une chose, c'est que j'ai, en ma belle Diane, *toute confiance!*

Et, appuyant sur les deux mots avec intention, il s'approcha de sa femme, lui prit la main, la baisa et, se relevant, attacha sur elle ce regard profondément tendre et un peu ému qui était si rare en son visage fermé, et remuait chaque fois Diane comme l'indice d'une solution insoupçonnée au problème qu'était pour elle le caractère de son mari.

Le lendemain soir, comme on devait encore sortir, Roland, d'avance, prévint sa femme qu'il ne l'accompagnerait pas.

— Pourquoi? lui demanda-t-elle, avec une insistance inaccoutumée.

— Un rendez-vous d'affaires, fit-il goguenard.

— Roland, dit-elle doucement, je n'y crois point.

— Vraiment? répondit-il avec ironie, votre sœur aurait-elle réussi à faire naître en vous des soupçons?

Elle haussa les épaules.

— Si vous prenez au sérieux les propos de cette petite folle! dit-elle.

— Alors? fit-il.

— Alors je voudrais savoir, dit-elle bravement, pourquoi vous m'accompagnez si rarement depuis quelque temps?

— Parce que votre père étant là, vous n'avez pas besoin de moi.

— Le monde vous ennuie?

— Pas plus que cela.

— Si vous n'y venez absolument que pour m'y conduire, c'est que vous vous y déplaidez? Je vous en prie, Roland, dites-moi bien la vérité!...

— Eh bien, ma chère, je ne suis pas très mondain, et le silence de mon cabinet m'attire peut-être plus que le bruit des salons, mais il est nécessaire de sortir de temps en temps de soi-même, de se renouveler les idées : voilà pourquoi je vais volontiers quelquefois dans le monde. Et votre plaisir, lorsque

vous vous y amusez, est aussi un attrait pour moi.

— De sorte que?... interrogea Diane.

— De sorte que je vous accompagne à certains jours...

— Je ne suis pas non plus très mondaine, fit Diane, et lorsque vous resterez, je resterai aussi.

— Pour quoi faire ? dit Roland brusquement.

— Pour vous tenir compagnie.

— Merci bien des fois ! fit-il railleur, mais je ne veux pas vous imposer cette corvée. D'abord, lorsque vous n'êtes pas là, je vais souvent passer la soirée avec votre mère. C'est une femme d'un tour d'esprit charmant, que je goûte beaucoup.

Diane savait cela et que la comtesse prenait grand plaisir à l'entretien de cet homme, contre lequel elle avait été si longtemps en défiance. Elle ajouta, sans en témoigner autrement :

— Je serais en tiers que cela n'y gâterait rien.

— Si, nous aurions, elle comme moi, le regret de vous priver d'une distraction. Tandis que, sachant qu'elle vous est donnée, nous nous consolons mutuellement des deux disgrâces qui nous en éloignent.

— Des disgrâces ? insista Diane, n'ayant pas bien compris.

— Parfaitement : la santé de votre mère, qui la retient loin du monde, et mon infirmité.

— Comment ? fit encore la jeune femme sans saisir le sens de ces mots, votre... infirmité ne vous empêche pas de sortir !

— Non, dit le marquis amèrement, mais elle me fait souffrir, je souffre de vous en imposer le voisinage et, puisque vous voulez savoir la vérité absolue, — fit-il dans un élan qu'il ne sut dominer, — lorsque je puis, vous confiant à un autre, vous éviter la confusion de vous montrer dans le monde au bras d'un bossu... eh bien, je vous l'épargne...

Disant cela, le visage de Roland témoignait d'une telle émotion intime et contenue que, plus que ses paroles, elle impressionna Diane.

— Oh ! fit-elle, comment pouvez-vous croire que j'aie honte de vous ?

— Parce que c'est encore pour moi la plus consolante pensée... Si le triste effet que je puis produire vous laissait absolument indifférente, c'est que vous seriez entièrement détachée de moi... Et c'est cela qui... me ferait souffrir, bien davantage encore !

Jamais Roland n'avait révélé si clairement à sa femme la plaie de son cœur... Elle frissonna toute

devant l'affection que traduisait la fin de sa phrase. Pour lui répondre, pour le rassurer, le consoler, sans heurter sa sensibilité aiguë, que de ménagements il fallait ! Diane en eut l'intuition et se sentant, dans son trouble, incapable d'artifices, et même de réflexion, elle laissa la parole à son cœur.

— Roland, répondit-elle simplement, je n'ai jamais rougi de vous. Je n'aurais eu occasion de le faire que devant les gens qui, dans les jugements qu'ils portent, n'ont point égard aux qualités morales. Or, leur opinion m'est absolument indifférente. Si j'ai consenti à sortir sans vous, croyez-le bien, c'est parce que je pensais que vous préféreriez, par goût personnel, vous abstenir de certaines réunions, et pour ne pas, puisque vous sembliez tenir à ce que j'y assistasse, vous obliger à m'accompagner. Mais maintenant que je sais vos raisons, mon ami, nous sortirons ensemble ou bien je ne sortirai pas...

Roland allait répondre lorsque la porte s'ouvrit en coup de vent. C'était Odette.

— Ecoutez donc, fit-elle étourdiment, une histoire impayable... J'en ai ri comme un bossu...

Subitement la jeune fille s'arrêta à un imperceptible signe de sa sœur, et resta muette dans une confusion encore bien plus maladroite que son involontaire allusion !

— Allez toujours ! fit Roland amèrement, tout le monde sait que les bossus sont excessivement gais !

## XVII

Il ne fut plus question, ce jour-là, entre M. et Mme d'Étrelon, de l'entretien interrompu ; mais lorsque, après le dîner, Odette quitta le salon pour passer sa robe de bal, elle dit à Diane :

— Viens-tu t'habiller ?

— Non, fit celle-ci, regardant son mari, nous ne sortons pas ce soir.

— Comment ? dit Odette surprise, et moi, alors ?

— Puisque maman devait en tout cas nous accompagner ?

— C'est qu'elle se retire de bonne heure.

— Tu resteras avec ton père, trancha Mme de Lussy, du reste, je me sens assez vaillante.

Lorsqu'ils furent tous partis, Roland s'approcha de sa femme et gaiement, comme pour cacher son véritable sentiment :

— Vous voulez donc à toutes forces vous faire adorer, vous ?

— Adorer, non, le métier d'idole ne me dit rien. Je veux me faire aimer d'une affection sûre et *confiante*, termina-t-elle appuyant sur le mot.

— Et vous allez, ce soir, vous ennuyer à l'heure ?

— Avec vous ? fit Diane un peu railleuse... alors c'est que vous le voudrez ainsi, vous qui savez si bien m'intéresser ?

— Fi ! la flatteuse, interrompit-il. Voyons, que vous faut-il ? une partie de bezigue, un livre, de la musique !

— Oh ! fit-elle ravie, de la musique !

Car il consentait très rarement à lui en faire.

— Que voulez-vous entendre ? lui demanda-t-il se mettant au piano.

— Les choses que vous aimez le mieux, lui dit-elle dans son désir persévérant de le pénétrer, de le deviner.

Narquois, il commença une série de refrains en vogue, couplets de revue ou d'opérette, chansons de music-hall ou des rues.

Elle l'écoutait, surprise, et quand il s'interrompit, lui disant :

— Eh bien ?

Elle répondit, dans l'impression de son étonnement :

— C'est ce genre-là que vous préférez ?

— N'est-ce pas le plus amusant ?

— Je ne dis pas, fit-elle, craignant de le contrarier, mais quand on a un talent comme le vôtre...

— Eh bien ? fit-il encore.

— Eh bien, dit-elle, franchement, cela vaut mieux que cela !

Il se mit à rire.

— Ne croyez pas un mot de ce que je vous laisse supposer, dit-il, j'ai ces scies en horreur, et c'est parce qu'elles me poursuivent comme une obsession que je les ai retenues.

— Allons, fit Diane souriante, ne m'induisez plus en erreur cette fois, et jouez-moi vos auteurs de prédilection.

— Et s'ils ne vous plaisent pas ?

— Je vous le dirai.

Alors, avec une virtuosité sans égale, et toujours de mémoire, il lui fit entendre les plus beaux morceaux classiques : du Beethoven, du Mozart, du Schumann, et surtout du Chopin qu'il traduisait merveilleusement. Il la tint deux heures sous le charme, vibrante de toutes les sensations que la musique éveillait en elle par ses accents tantôt de passion et tantôt d'amour calme, qui remuent, dans les âmes, les souvenirs, raniment les espoirs, ravivent les douleurs, font renaître le rire ou les larmes, suivant les pensées qu'ils nous rappellent, pensées fugitives, parfois, et qui n'ont laissé en nous que d'éphémères traces de leur rapide passage, pensées que des mots n'ont jamais formulées, qui sont restées en nous à l'état d'émotions vagues et que les notes viennent ressusciter et nous présenter vivantes, en précisant notre rêve.

Enfin Roland s'arrêta :

— Déjà ! fit-elle.

— Je vous ai joué tout ce que j'aimais, je suis au bout de mon rouleau. A votre tour de me désigner ce que vous auriez plaisir à entendre.

Et dans tant d'impressions diverses, Diane retrouvant celle qu'elle avait éprouvée, un soir, sur le bateau, en entendant son mari pour la première fois, et celle de la valse qu'il avait jouée, et qui avait réveillé en elle tant de souvenirs émouvants, elle dit :

— Jouez-moi une valse... tenez : *Quand l'amour meurt*.

Il obéit et l'interpréta à merveille. Puis, quittant le piano :

— Vous n'êtes qu'une profane, lui dit-il en riant, puisque vous ne cherchez dans l'art que les échos de vos joies mondaines.

Et un peu d'amertume perçant dans son organe, Diane répondit vivement :

— Vous oubliez que cette valse a été, pour moi, la révélation de votre talent...

Mais un retour sur elle-même la remplit de confusion, car c'était bien son mari qui lui avait joué cette valse, là-bas, dans la mer du Nord, mais c'était aussi celle que, pour la dernière fois de sa vie de jeune fille, elle avait dansée avec Herbert.

Depuis, elle avait dansé avec lui bien d'autres valses, qui avaient remplacé celle-ci, dont la vogue était passée... passée comme leurs sentiments d'autrefois !...

Et encore étaient-ils bien finis ? Elle n'aimait, ne voulait plus aimer Herbert ? Mais lui ?...

Elle se défendait d'y penser, luttait tous les jours contre son souvenir, que tout lui ramenait... Elle le voyait presque quotidiennement ou tout au moins en entendait parler.

Le lendemain de cette soirée, Odette lui racontant le bal où elle avait assisté, lui dit :

— J'ai vu Chéramey, il a bien regretté ton absence et m'a chargée de te le dire.

— Quelles raisons lui en as-tu données ?

— Je lui ai dit que vous vous étiez ménagé, Roland et toi, une soirée de tête-à-tête, une soirée d'amoureux.

— Tu aurais pu te dispenser de nous rendre ridicules, fit Diane avec un mécontentement irraisonné.

— Ridicules ? pourquoi ? En quoi un jeune ménage d'un an à peine est-il ridicule de se réserver quelques heures d'intimité ?

Diane haussa les épaules.

— Parce que ton mari n'est pas précisément un Adonis, est-ce une raison ?...

— Tais-toi, interrompit Diane, nerveuse ; tu m'horripiles avec tes plaisanteries déplacées.

— Et puis, continua Odette, c'était bien de jeter un peu d'eau sur le feu. Car Chéramey, qui était si épris de toi, à ne pas te quitter beaucoup plus que son ombre, ne trouve vraiment pas le remède qui le guérira de sa passion...

— Odette ! fit Diane fâchée.

— Eh bien, quoi, que dis-je de mal ? Je lui veux du bien, moi, à ce garçon. et à toi en même temps. Ce n'est point parce qu'il t'a plu de faire un plus brillant mariage que sa vie doit être brisée pour toujours. Je souhaite donc qu'il se détache de toi et se marie, pour être heureux de son côté. N'est-ce pas bien ainsi, ou aurais-tu d'autres vues ?

— Je souhaite sincèrement, et je désire même beaucoup que M. de Chéramey se marie, fit Diane d'une voix grave et un peu sourde.

Car un remords lui restait d'avoir, — comme Odette l'avait indiqué et comme elle le croyait de bonne foi, — brisé la vie d'Herbert.

Ce sentiment éveillait la pitié de son bon cœur et l'entraînait dangereusement vers lui. Elle en était arrivée, dans son erreur, à lui savoir gré de ne point lui garder rancune de ce que, avec son esprit un

peu romanesque, elle appelait sa trahison, et à lui être reconnaissante de ne pas la lui reprocher.

Car jamais un ressentiment, même déguisé, jamais une allusion à son abandon n'avaient paru sur ses lèvres. Elle pensait qu'il la ménageait et l'avait pardonnée, parce qu'il l'aimait. Et, dans cette certitude, elle lui faisait un nouveau mérite de sa tenue envers elle : l'aimant, de ne jamais lui parler d'amour, ce qui lui permettait de conserver avec lui une amicale intimité, dont ne s'alarmait pas sa conscience, et d'en jouir sans faute ni arrière-pensée.

De cette réserve, seulement, Diane pouvait savoir gré à Herbert, car les sentiments qu'elle lui prêtait, égarée qu'elle était par une piste mensongère, ne pouvaient être les siens.

S'il ne l'accusait ni de trahison ni d'abandon, ce n'était point par une magnanime générosité, mais bien parce qu'à ses yeux elle n'en était nullement coupable ! Le fautif, c'était lui. Lui qui avait renoncé sciemment à elle par ambition de fortune, et reculé devant sa pauvreté et les sacrifices qu'elle lui eût imposés. Il n'y avait point eu entre eux d'engagement à proprement parler, mais il se rendait bien compte que, moralement, il s'était promis à elle et que, selon les paroles qu'en la quittant il lui avait dites chez Mme d'Esservez, elle avait dû l'attendre, l'attendre tous les jours, l'attendre bien longuement ! Il avait escompté que la déception qui, pour elle, s'aggravait quotidiennement, se chargerait de lui apprendre sa défection. Il avait jugé ce moyen moins cruel pour elle, et surtout moins pénible pour lui, que de lui faire part de sa résolution. Et lorsqu'au bout d'un mois, sur la route de Suisse, il apprit le mariage de sa belle amie, il crut tout bonnement que c'était le dépit qui la jetait dans les bras de M. d'Étrelon, le dépit d'avoir été délaissée par lui.

Si bien qu'alors qu'elle, dans son ignorance de la réalité des choses, se jugeait coupable de trahison envers lui, lui-même se sentait répréhensible vis-à-vis d'elle d'un abandon froidement consenti, et s'accusait de l'avoir poussée, par ce fait même, au mariage étrange qu'elle avait conclu. Et au remords qu'il en éprouvait s'était ajouté, à ses sentiments pour elle, un respect sincère envers celle qu'il considérait, de son côté, un peu comme sa victime !

Tous ces derniers mois il avait éloigné son souvenir sans trop de peine, grâce à la complicité de l'absence. Il avait joui de sa liberté de cœur, fait

quelques vagues projets d'avenir, mais lorsque les circonstances l'avaient remis en présence de la marquise d'Étrelon, il avait été repris par le charme victorieux qu'elle avait toujours exercé sur lui, et il en était redevenu plus épris que jamais.

Il s'abandonnait sans discussion à cet attrait qui, Diane n'étant plus libre, ne risquait plus de l'amener à la folie d'un mariage d'amour. L'accueil gracieux qu'elle lui réservait lui laissait la douceur de croire que, malgré tout, elle lui gardait au fond du cœur un peu de l'affection d'autrefois, mais il n'eût osé lui en exprimer l'espérance ni lui déclarer la sienne. Le souvenir de sa reculade le faisait muet. Qu'eût-il été parler d'amour à celle qu'il avait dédaignée, qu'il avait fuie ? Au premier mot n'eût-elle pu lui répondre :

« Que dites-vous m'aimer alors qu'une fois déjà vous m'avez appris ce que valent vos serments, et que, alors que j'étais libre, vous m'avez sacrifiée à une question d'argent ? »

Ce reproche, trop justifié, Herbert fût mort de honte de l'entendre, et c'est la crainte de s'y exposer qui lui fermait pour toujours les lèvres et assurait à la pauvre Diane le respect et la réserve dont elle lui était si reconnaissante. Et, en même temps, il prenait soin de ne pas la compromettre par des attentions trop marquées ; jugeant qu'il eût été odieux d'augmenter de celui-là, tous les torts qu'il avait envers elle.

Leur double erreur les rapprochait donc sans qu'ils puissent s'en expliquer et la dissiper. Et M. d'Étrelon, qui savait les sentiments professés par Herbert avant le mariage de Diane, devait sans doute à cette connaissance la tranquillité d'esprit qui, à ce sujet, était pour sa femme un perpétuel et secret étonnement.

C'était probablement guidé par le même souvenir que M. d'Étrelon avait ouvert toute grande sa porte au jeune homme qui, déjà familier de la maison, y était encore plus assidu depuis l'arrivée des Lussy.

Car c'est très spécial de voir, à Paris, où le nombre des relations permet, dans leur choix, toutes les sélections, combien on se groupe facilement et volontiers entre gens issus de la même région, habitant, l'été, la même province, ce qui rassemble, au cœur même de la grande ville, nombre de « petites patries » où se retrouvent les personnes des mêmes coins de France.

Très fréquemment invité, Herbert l'avait été parti-

culièrement par M. d'Étreton à accompagner, le matin, à cheval, le comte de Lussy et sa fille Odette. Car le marquis, que sa belle-sœur appelait de « Carabas », leur avait procuré des chevaux et c'était une grande satisfaction pour le comte de refaire ces courses élégantes et matinales, qui lui avaient valu, jadis, ses plus éclatants succès mondains.

Un matin, il se préparait à sortir avec Odette; Herbert était venu les chercher et, laissant son cheval au palefrenier, était monté saluer Roland. Diane se trouvait là.

— Ce qui me navre, lui dit son père, c'est que tu ne nous accompagnes jamais. Pas une de tes amies ne monte comme toi, et c'est dommage de laisser sous le boisseau un talent pareil.

— C'est ce que je lui dis sans cesse, fit le marquis, mais sans succès.

— Tu devrais te décider au moins pendant que nous sommes ici, dit Odette à sa sœur.

— Oui, vraiment, madame, insista Herbert, si vous saviez comme il fait bon par ces matinées printanières ?...

— Je n'en doute pas, répondit Diane, mais le cheval me fatigue, je ne veux plus monter.

— Tu as tort, tu t'y réhabitueras très vite, fit son père...

Et, la saluant d'un joli geste, il s'éloigna avec Herbert.

— Sais-tu, dit Odette avant de les suivre, ce que tu vas faire croire en ne montant pas avec nous, eh bien ! c'est que tu as des espérances de famille.

— Plût au ciel que ce fût vrai, répondit vivement Diane.

Odette s'éloigna et la jeune femme resta seule avec son mari.

— C'est sérieux, lui demanda-t-il, ce que vous venez de dire à votre sœur ?

— Oui, répondit-elle tristement, je regrette beaucoup de ne pas avoir encore d'enfant.

— Mais, malheureuse que vous êtes, fit le marquis, violent, vous devriez, au contraire, en remercier la Providence, comme vous dites ! Voyez-vous que vous ayez un enfant qui ressemble à son père ?

— Eh bien ? répliqua Diane tranquillement.

— Qui me ressemble, fit le marquis ne se dominant plus guère, précisons, puisque vous semblez l'exiger : qui soit bossu ! Que feriez-vous alors ?

— D'abord, répondit Diane, votre... disgrâce étant

la suite d'un accident, il y a beaucoup de chances pour qu'elle ne soit pas héréditaire. Et puis, si j'avais quand même un enfant... difforme, je l'aimerais tant, je lui formerais, j'espère, si bien le cœur et l'âme à force d'affection, de douceur et de piété, que j'arriverais, Dieu aidant, à en faire non point un être aigri et révolté, mais un chrétien, un résigné, un homme de bien, qui puisse quand même être utile à la société et à la patrie.

— C'est facile à dire ! fit Roland.

Et il s'éloigna, comme impuissant à contenir son amertume.

Car elle semblait grandir chaque jour en lui, et Diane, qui le constatait avec tristesse, avait beau multiplier les précautions pour lui celer tout rappel de son infirmité, les circonstances semblaient s'unir pour la lui remémorer sans cesse cruellement.

Le mois de séjour des Lussy touchait à son terme, et l'on fixait déjà la date du départ, au grand et visible désespoir d'Odette, lorsqu'on annonça, dans une maison où fréquentaient les d'Étreton, une redoute costumée.

— Nous irons ! fit Odette dès qu'elle l'apprit, nous irons ! Cela m'amuse tellement ! Ma petite Diane ! garde-nous jusque-là, veux-tu ?

— C'est entendu, fit le marquis, cette fête promet d'être très jolie, c'est une occasion à ne pas manquer.

— Vous y viendrez ? demanda Odette.

— Oui, si Diane le veut.

Car, fidèle à sa résolution, Diane ne sortait plus le soir sans son mari ; et celui-ci l'accompagnait presque quotidiennement pour ne pas la priver d'aucune distraction.

— Quels seront nos déguisements ? dit encore Odette.

Et leur choix fut la grande affaire de ces jours-là.

Odette feuilletait des albums, des gravures.

— Choisissez bien, lui disait son beau-frère. En un déguisement on est charmant ou grotesque ; jamais quelconque.

Et Odette le consultait, sachant son goût très sûr et son érudition parfaite, sur tel ou tel costume historique ou local.

Plusieurs amis étaient admis à ces discussions dans le dîner du samedi que le marquis et la marquise d'Étreton donnaient chaque semaine à leurs intimes. Une personne émit l'idée que chaque famille devrait adopter une époque ou une contrée, pour en

prendre les costumes. Elle fut approuvée en principe, mais on discuta la difficile mise en œuvre de ce projet.

— Qu'au moins les ménages prennent des déguisements assortis ! fit Odette.

Et, étourdi, elle demanda au marquis.

— Quel costume adopterez-vous ?

— Moi ? — et sa voix se fit âpre, — mais... Vulcain, et Diane, Vénus... Ou bien Esope... Encore ce déguisement ne serait pas possible pour votre sœur, Mme Esope était trop méchante !... C'est que je n'ai pas le choix, fit-il avec sa cinglante ironie qui se faisait douloureuse... Avec un appendice par devant je ferais peut-être, à la rigueur, un suffisant Polichinelle ; mais Diane en Mme Polichinelle, ce n'est pas adéquat à son genre de beauté. Il sera donc nécessaire que je m'isole... Je pourrais encore représenter l'infortuné luthier de Crémone...

Tout le monde se taisait, gêné, mal à l'aise, et péniblement impressionné de tant d'amertume dévoilée.

— Il y a de si jolis costumes historiques, essaya d'interrompre une bonne âme — par exemple, passant au-dessus de l'Empire, de Louis XV, toujours si exploités, le temps de François I<sup>er</sup>...

— Oui, dit Odette sautant sur la diversion. Père, vous serez superbe en François I<sup>er</sup>, Diane en Diane de Poitiers, moi en Marguerite de Navarre...

— Et moi, dit Roland, qui n'avait pas encore vidé son sac de rancœur douloureuse, et moi, en Triboulet !

— Vous avez assez d'esprit pour cela, répondit le comte courageusement.

— C'est convenu, dit le marquis voyant enfin l'expression navrée des yeux de sa femme et mettant fin au débat qui la torturait, nous verrons à arranger cela.

## XVIII

Deux jours plus tard, le comte se fit annoncer à sa fille alors que celle-ci n'avait pas encore quitté sa chambre.

Surprise, Diane était aussi inquiète. Qu'est-ce qui pouvait amener son père si tôt chez elle ? Aussi son premier mot fut-il une question.

— Il n'y a rien de mal ?

L'air radieux de M. de Lussy y avait répondu déjà pendant que la jeune femme la formulait.

— Au contraire, ajouta-t-il pourtant, c'est une bonne, très bonne nouvelle que je viens t'apprendre, à toi la première. Te rappelles-tu le vieux parent de ta mère, M. de Laliscaut ?

— Vaguement, dit Diane.

— Eh bien ! il vient de mourir.

— Je ne vois pas... commença Diane qui ne comprenait point comment cette mort pouvait être une bonne nouvelle.

Son père l'interrompit.

— Il vient de mourir et vous lègue, à toi et à ta sœur, toute sa fortune.

Diane resta abasourdie.

— A charge, continua le comte, de nous payer, notre vie durant, chacune dix mille francs de pension, c'est-à-dire à peu près le quart de ce que vous héritez, car la fortune de M. de Laliscaut montait bien à quatre-vingt mille livres de rentes que vous vous partagerez.

— Comment savez-vous cela ? demanda Diane qui restait incrédule.

— Par une lettre du notaire que je viens de trouver dans mon courrier. Certainement ton mari ou toi-même avez la pareille.

Diane éparpilla dans le plateau, où elle était encore, sa correspondance, qu'elle n'avait point ouverte.

— En effet, dit-elle, voici une lettre d'un notaire de Caen.

Elle confirmait ce que le comte venait de lui apprendre. L'ayant parcourue, Diane la tendit à son père qui la lut aussi, et elle demeura pensive et silencieuse.

Cette nouvelle la bouleversait. Riche ! Elle était riche, maintenant, sa sœur était riche, l'aisance était assurée à ses parents. Son sacrifice alors devenait inutile ! Cette seule pensée hantait son esprit et n'y laissait aucune place à la joie.

— Et c'est tout ce que tu dis ? fit son père étonné.

— Que dirais-je, reprit-elle rêveuse et voulant taire son sentiment, je m'attendais si peu à cela !

— Et moi donc ! fit le comte. Nous n'avions aucun droit sur l'héritage de M. de Laliscout. Il a d'autres parents, plus proches ; nous ne le fréquentions pas. Je crois que ta mère lui écrivait à la nouvelle année, c'était notre seule relation avec lui. Je ne m'explique pas ses dernières volontés, mais je n'en suis pas moins heureux. Car, pour vous, c'est la fortune retrouvée.

— Oui, dit Diane, de plus en plus triste.

— Je m'étonne de te trouver aussi indifférente ? Il est vrai que, pour toi, dans la superbe situation où t'a mise ton mariage, cet appoint est d'une importance très relative. Ce n'est qu'un peu de superflu en plus. Mais pour nous, mais pour ta sœur...

— Oh ! c'est très heureux ! répondit Diane se faisant violence pour s'arracher à ses réflexions. Père, dit-elle au bout d'un moment, nous allons pouvoir rembourser Roland.

— Rembourser ? fit le comte stupéfait, qui le remboursera ? Pas moi, puisque je n'hérite aucun capital, ta mère non plus. Il n'est pas question qu'Odette sacrifie à cela la dot qui lui tombe du ciel... Et puis ce n'est pas à lui que nous devons, c'est à toi, puisqu'il t'a reconnu ma créance comme apport de mariage. Tu pourrais peut-être en arguer pour ne pas nous payer la rente que tu dois nous verser ? fit-il hésitant, et tout anxieux déjà à cette perspective qu'il ne faisait qu'entrevoir.

— Il ne s'agit pas de cela, fit Diane, et, pour le reste, oui, j'avais oublié. Moi seule puis disposer de ce que j'hérite, une fois sauvegardé le capital qui assurera votre rente. Vous dites trente mille francs de revenus ? C'est à peu près ce que vous deviez et que Roland m'a donné. Oh ! fit-elle avec une explosion de joie, je pourrai peut-être lui payer tout ce que nous lui devons !

— Pour cela, fit le comte rasséréné, en voyant qu'il tirerait son épingle du jeu, — vous vous arrangerez en ménage, je n'ai rien à y voir, mais je doute fort que d'Étrelon accepte, d'autant que cet héritage

doit tomber dans la communauté, ce qui lui permettra d'en profiter tout comme toi.

— Mais, interrompit Diane, au fait, Roland, il ne sait rien encore ?

— Naturellement. Ta mère et ta sœur non plus. Tu es la première à qui j'aie voulu communiquer la bonne nouvelle.

— Dites-le à maman avec ménagement, vous savez comme elle est impressionnable.

— Sois tranquille ! Odette, elle, n'aura pas besoin de ménagement. Va-t-elle être assez contente !

Le comte quitta la chambre et Diane resta rêveuse.

Cet héritage inespéré, elle se l'expliquait. M. de Laliscout avait toujours beaucoup aimé sa mère. Les réalisations forcées de M. de Lussy avaient dû lui révéler, depuis longtemps, le triste état de ses affaires, car il avait vendu, quelques années auparavant, des biens de famille de sa femme, et M. de Laliscout en avait été informé. Il en avait même racheté quelques-uns. Il avait voulu restituer à sa parente la fortune disparue ; et il l'avait donnée à ses filles pour que leur père ne la dissipât point encore.

Certes, elle en devait bénir sa mémoire et, pourtant, cette succession, à son point de vue égoïstement personnel, ne lui apportait qu'une seule satisfaction, dont elle s'accusait elle-même comme un péché d'orgueil, sans pouvoir s'empêcher de la ressentir : elle ne devrait plus rien à M. d'Étreton. Car si la loi ne lui permettait pas de disposer de cette fortune, si elle ne pouvait, en principe, rembourser la dotation qui lui avait été faite, elle l'était, en réalité, par cet apport versé dans la communauté. C'était déjà une restitution que, si elle le pouvait, elle préciserait soit par une donation autorisée de son mari, et qu'elle lui ferait à lui-même, soit par un testament lui assurant cette somme, si elle mourait avant lui.

Elle combinait ces choses, y fixait sa pensée pour l'éloigner de la torturante image qui la poursuivait : elle s'était sacrifiée en vain ! Si, un an auparavant, elle avait su ou seulement prévu les dispositions de son vieux parent, elle aurait repoussé Roland et, — à cette perspective troublante, elle cacha entre ses mains son visage baigné de pleurs, — elle eût réalisé son rêve... Elle eût épousé Herbert !...

Ah ! pourquoi cette fortune qui venait lui donner de poignants regrets, lui ôter cette consolante dou-

ceur, — qui l'apaisait en ses heures d'involontaire révolte, — du bien qu'elle avait fait à ses parents. Leur bonheur était fait de sa détresse, seul il pouvait l'en consoler. Maintenant ils ne le lui devraient plus. Ce rôle de bonne fée, si réconfortant à jouer, cessait de lui appartenir !

La liquidation de son père entièrement terminée, lui avait laissé, grâce à d'inespérées réalisations, son château de Surlemont et une centaine de mille francs. Cela lui permettait de vivre, grâce à de bons placements et à une sévère économie.

Diane, libre au jour de l'héritage, eût pu, de moitié avec sa sœur, ou du moins celle-ci abandonnant le capital de la rente qu'elle devait servir à ses parents, payer le million dû à M. d'Étreton. Son père, pour le reste, se tirant d'affaire comme il l'avait fait, eût eu la vie assurée pour lui et la comtesse. Il restait à Diane, si sa sœur entraît pour moitié dans le remboursement, environ vingt-cinq mille francs de rente. Si, au contraire, Odette ne consentant à donner que le capital de la rente, Diane devait supporter une charge plus lourde, elle gardait encore une dizaine de mille francs de revenus.

C'était assez ! Herbert — qu'elle avait cru décidé à l'épouser alors qu'elle se trouvait sans ressources — s'en fût certainement contenté et ils eussent été heureux !...

Son esprit s'attardait maintenant à cette vaine combinaison qui la charmait... C'est ainsi que les choses eussent pu s'arranger si elle avait su... ou si Roland n'avait pas eu ce caprice de millionnaire de se payer une jolie femme.

Et voici que Diane, injuste dans sa rancune contre le sort, la tournait vers celui qui, à l'heure du péril, avait été son sauveur, celui de sa famille et de l'honneur de son nom !

Elle n'avait pu encore raisonner et vaincre ce dernier sentiment lorsque le gong résonna, annonçant le second déjeuner. Il lui déplut d'apprendre à Roland, devant ses parents, la grande nouvelle. Elle se hâta, afin de le trouver dans son cabinet de travail où il passait presque toutes ses matinées.

La voyant entrer, il reprima mal le geste d'impatience qui lui échappait souvent lorsqu'elle pénétrait dans cet appartement où il lui plaisait d'être seul.

Diane, qui craignait que les mots ou la voix lui manquassent, s'était munie de la lettre du notaire de Caen et, sans paraître remarquer le mouvement

de son mari, qui s'empressait ensuite de ranger des papiers dans une serviette, elle lui tendit la large enveloppe.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il.

— Lisez.

— Vous savez bien que je ne viole jamais le secret de votre correspondance.

— Qu'importe ? Il faut que vous sachiez ceci.

Roland, un peu étonné par le timbre de l'étude, déplia la lettre. La lisant, il devint horriblement pâle, tellement que Diane, malgré son propre trouble, s'en aperçut et s'en inquiéta. L'ayant terminée, il la remit lentement dans l'enveloppe et la rendit à sa femme. Devant son silence, celle-ci eut le même mot que son père précédemment.

— C'est tout ce que vous me dites ?

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Vous ne vous réjouissez pas ? fit-elle avec un enjouement forcé, inspiré par la gêne que lui causait ce visage impassible et fermé, vous ne vous réjouissez pas de me voir devenir riche ?

— Non, répondit-il d'une voix sourde.

— De voir, continua-t-elle plus sérieusement, mes parents à l'abri de tout besoin et même dans l'aisance ; ma sœur, avec une dot lui permettant de se marier à son goût.

Diane n'eut pas plutôt dit ces derniers mots qu'elle les regretta, mais déjà ils avaient blessé la sensibilité exagérée de M. d'Étreton.

— Si, fit-il d'une voix sifflante, pour Odette, je me réjouis, car ce sera certainement pour elle un grand bonheur de se marier à son goût, fit-il appuyant sur la phrase malencontreuse, et ce bonheur-là ne court pas les rues ! Quant à vos parents, j'espère que vous pensez que je ne les eusse jamais laissé manquer de rien ?

— Assurément, fit Diane, mais ils vous devaient déjà tant que, sans doute, ils n'eussent plus accepté ; leur dignité ne le leur aurait pas permis. Tandis qu'à présent, continua-t-elle, si soucieuse d'éviter toute parole blessante, qu'absorbée par cette préoccupation elle s'embrouillait, — leur indépendance, non... je veux dire leur liberté... leur sécurité, plutôt, est sauvegardée.

Roland, sans répondre, souriait d'un sourire méchant qui acheva d'exaspérer les nerfs déjà tendus de Diane et elle ajouta, mauvaise à son tour, dans la revanche d'un amour-propre longtemps écrasé :

— Et moi, moi, je pourrai enfin vous rendre ce que nous vous devons !

Roland releva la tête et la regarda froidement.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon père vous devait un million.

— Dites qu'il vous le doit, c'est possible, à moi il ne doit plus rien.

— C'est jouer sur les mots ! Vous m'avez fait cadeau de sa créance. Un cadeau d'un million, c'est trop ! et je suis heureuse aujourd'hui de pouvoir vous le restituer en grande partie. Je crois que cet héritage doit tomber dans la communauté, comme l'on dit, mais je voudrais trouver un moyen de vous l'assurer. Vous m'indiquerez lequel ? ajouta-t-elle plus doucement, voyant un orage s'amonceler sur le front plissé de son mari, — vous savez que je n'entends rien aux affaires.

— Vous vous y entendez à merveille, au contraire, fit Roland d'un ton dont il ne cherchait plus à dominer l'amertume ni la colère, — à merveille ! Vous voulez me rendre le cadeau que je vous ai fait, me rembourser la valeur que je vous ai donnée. Il n'y a qu'un point que vous oubliez, c'est que ces choses-là, ordinairement, ajouta-t-il avec ironie, ne se font qu'en cas de rupture ! Restituer à son mari ce qu'on en a reçu n'a jamais lieu qu'en ces circonstances spéciales, heureusement rares. Si vous voulez le faire, est-ce donc que vous songez à me quitter ? Ou bien vous cherchez à vous affranchir envers moi de toute obligation ? Vous voulez ne rien me devoir ? Dites-moi, — fit le malheureux, dont l'exaltation augmentait, — je vous l'ai donc fait porter bien lourd le poids de cette dette ? Je vous l'ai sans doute souvent rappelée ? Je n'ai pas fait tout au monde pour que vous l'oubliez ? Je ne vous ai pas libérée de tout ce qui pouvait sembler un témoignage de reconnaissance ? Je me suis imposé à vous ? Je vous ai soumise à une sujétion quelconque ? J'ai été, pour vous, le maître abhorré qui abuse de son autorité, le créancier impitoyable qui vous accable de ses revendications, l'usurier qui vous fait payer au centuple sa fausse générosité ? J'ai été tout cela, que vous voulez me le rendre, cet or maudit, et ne plus rien me devoir ?... Ah ! Diane ! allez, allez, laissez-moi seul ! vous me faites trop souffrir et vous êtes une ingrate.

Diane, abasourdie de cette scène et de la violence de son mari, restait au milieu de l'appartement.

— Oui, reprit-il, perdant toute maîtrise de soi, oui, une ingrante ! Oh ! pas pour l'or que j'ai pu vous donner ? Celui-là vous me l'avez mille fois remboursé en acceptant de porter mon nom, mais pour le don de moi-même que je vous avais fait, pour... Non, fit-il s'arrêtant, non, c'est assez ! Diane ! je vous en prie, éloignez-vous. Je vous dirais ce que je ne veux, ce que je ne puis vous dire. Par pitié, — si au moins vous avez encore pour moi ce sentiment, — partez !...

Et le malheureux enfouit sa tête dans ses mains pour y cacher en même temps son désespoir et ses larmes, tandis que Diane, terrifiée, regagnait sa chambre.

Cependant le second coup du déjeuner avait retenti : M., Mme de Lussy et Odette attendaient au salon. Bientôt la jeune fille viendrait chercher sa sœur, la relancer, lui demander : « Que fais-tu ? »

Diane était dans une anxiété horrible. Elle ne voulait pas révéler la scène qui avait eu lieu entre elle et son mari, et comment la cacher sans la complicité de celui-ci ? Elle l'avait quitté malgré elle, le cœur ému du chagrin que lui avait fait sa proposition, mais effrayée, aussi, de sa violence. Elle aurait voulu retourner près de lui, mettre sur la plaie qu'elle lui avait faite le baume de son repentir, de sa douce sympathie : la crainte la retenait...

Que faire ?...

Elle attendit, l'heure avançait. Tout à coup, la porte s'ouvrit, Roland entra, affreusement pâle, mais très maître de lui.

— Ma chère, dit-il à Diane d'un ton glacé et avec un léger tremblement dans la voix, — je suis venu vous présenter mes excuses de mon emportement. Je me suis oublié dans l'émotion d'un sentiment imprévu...

— Je vous en prie, Roland, interrompit Diane, ne vous excusez point ! C'est à moi de vous demander pardon de vous avoir, — oh ! bien inconsciemment ! — blessé par une proposition que je croyais toute naturelle et même imposée, me semblait-il, par la délicatesse.

— De cette proposition, ne me parlez plus jamais, Diane, je vous en prie, fit Roland tristement, vous m'offenseriez. Gardez ce que je vous ai donné et ce que vous avez accepté librement, et si je vous ai fait sentir l'obligation que vous m'en deviez avoir, soyez bien certaine que telle n'était point mon intention

et que je tâcherai de faire mieux à l'avenir, ajouta-t-il avec une amertume augmentée.

— Mais, mon cher Roland, fit Diane, jamais, jamais, jamais, je n'ai eu le moindre reproche à vous adresser à ce sujet. Votre générosité a été entière, absolue, magnanime ! Savez-vous plutôt ce dont j'aurais le droit de me plaindre ? C'est que de moi, vous qui me donnez tant, vous ne voulez, dans l'ordre moral, rien accepter !

— Soyez tranquille ! fit Roland dont le calme s'en-voit de nouveau. Vous m'en donnez plus que pour mon argent !

Et, voyant que la figure de la jeune femme se contractait comme pour les larmes :

— Allons ! dit-il avec une gaieté nerveuse et très factice, vous voyez bien que je veux rire ? Ne parlons plus de tout cela, venez déjeuner et féliciter votre sœur d'être à même de faire... un mariage de son goût !

Diane ne releva pas cette ironie, qui, pourtant, éloignait la sympathie dont elle avait vibré devant l'évidente souffrance de son mari, et l'amena à se dire :

— Combien il regrette que je ne lui doive plus tant !

## XIX

Dans l'après-midi, M. de Lussy avec Diane et Odette partirent pour assister aux obsèques de M. de Laliscaut. Roland avait refusé de les accompagner.

— Qu'irais-je faire là-bas ? avait-il répondu à son beau-père qui le sollicitait d'être des leurs.

— Remplir un devoir de famille, de reconnaissance, de convenance.

Mais Roland avait résisté en goguenardant. Il ne connaissait pas M. de Laliscaut, et, puisque celui-ci ne pouvait plus le voir, il ne serait sensible ni à sa reconnaissance, ni à sa démarche. Alors ce n'était pas la peine !

Cette réplique avait un peu offensé M. de Lussy qui, la veille encore, ne se souciait pas plus de son vieux parent que d'un fêtu, mais qui accordait dé-

sormais, à sa mémoire, la plus haute importance. Néanmoins, il n'avait osé insister.

— Avec d'Étreton, disait-il souvent, il faut toujours se garder à cœur et à carreau !

Le marquis était donc resté avec sa belle-mère pendant que les voyageurs roulaient vers la Normandie.

Et, dans le wagon qui les y emportait, les projets d'avenir tenaient plus de place que les regrets du mort.

— Maintenant que nous voilà riches, disait Odette, dont la joie exultante n'avait pas encore fini de s'épancher, je n'entends pas retourner tout de suite à Surlemont. Nous allons prendre un appartement à Paris, n'est-ce pas, père ?

— Euh ! fit le comte, tenté cependant par ce projet, — est-ce bien sage ? vingt mille francs de revenus, ce n'est pas le Pactole.

— Mais moi j'en aurai encore trente, fit Odette.

— Puis, reprit son père réfléchissant, prendre un appartement comme cela, le lendemain de l'héritage, c'est si bien dire qu'hier, nous n'en avons pas le moyen !

— Bah ! fit Odette, puisque c'était vrai...

Le souci de l'apparence, qui avait toujours été dominant chez le comte, le retenait de s'associer au désir d'Odette que, pourtant, il partageait. La sagesse dut parler par la bouche de Diane. Elle fit observer à sa sœur qu'il se pourrait très bien qu'elle fût mariée l'hiver suivant, et qu'il serait au moins imprudent de grever le budget, alors amoindri, de ses parents, de la location d'un appartement.

Un voyageur entrant dans le compartiment mit fin à la conversation, mais Odette, qui était assise près de sa sœur, continua à mi-voix :

— Alors nous prendrons un appartement meublé, pour finir la saison.

— Vous pouvez rester chez moi, dit Diane.

— Non, ce serait indiscret. Roland nous a invités pour un mois, il ne faut pas abuser. Mais la combinaison que je propose est très pratique, car je ne veux absolument pas quitter Paris en ce moment.

— Pourtant, fit Diane rêveuse, avec le deuil de convenance que nous devons porter, tu ne pourras plus aller dans le monde.

— Je m'y attends, répondit Odette, mais je pourrai encore monter au Bois, prendre le thé chez Ritz, aller au Salon, en un mot, rencontrer Jacques des

Explats, ajouta-t-elle plus bas, pour que son père ne l'entendit pas, et en rougissant un peu.

— Jacques des Explats, fit Diane sursautant à ce nom, tu l'aimes ?

— Je l'aime ?... si tu veux ! Il serait plus exact de dire qu'il me plaît : c'est tout à fait le mari que j'ai rêvé.

— Tu ne m'en avais jamais rien dit !

— C'est qu'hier encore ce mariage eût été impossible. J'étais trop pauvre pour Jacques et Jacques trop peu riche pour moi. Mais aujourd'hui que me voilà une héritière, les choses peuvent s'arranger.

— Et tu crois qu'il pense à toi, que tu lui plais ?...

— Cela, j'en suis sûre !...

— Il te l'a dit ?

— Autant qu'on peut le dire à une fille sans dot qu'on se garderait bien d'épouser, et avec laquelle on ne veut pas plus s'engager qu'on ne veut la compromettre.

Ces mots rappelèrent vivement à Diane cet autre homme, Herbert, aimant aussi une jeune fille dénuée de fortune, qu'il ne voulait pas non plus compromettre ; mais, lui, croyait-elle, voulait l'épouser quand même !... Et elle entendit à peine sa sœur ajouter joyeusement :

— Maintenant que l'obstacle qui nous séparait est supprimé, s'il faut encourager le beau Jacques, eh bien ! on l'encouragera. Le jeu en vaut la chandelle...

Puis elle conclut :

— Tu comprends pourquoi je veux rester à Paris ?

— Oui, dit Diane.

Et elle se tourna vers la fenêtre pour suspendre la conversation. Son esprit était si envahi de pensées douloureuses et de regrets après que toute parole, toute distraction lui étaient pénibles.

Le souvenir de la scène qui avait précédé son départ la hantait. La violence l'en avait d'abord effrayée, maintenant elle se demandait quel en était le véritable sens ; car, si son mari lui avait donné le spectacle de l'empirement, il lui avait donné aussi celui de la souffrance et, au moment présent, elle en avait été émue...

A la réflexion, il parut à l'esprit prévenu de Diane que cette souffrance, indéniable assurément, ne prenait point sa source dans les sentiments du cœur, mais dans ceux d'un orgueil immense et blessé. Un coup mortel avait été porté à la superbe de cet

homme qui croyait prendre une revanche sur la destinée et sur elle-même, — dont physiquement il était l'inférieur, — en l'écrasant de ses bienfaits, et que la donation inattendue d'un parent oublié venait soustraire à sa générosité, ôtant ainsi de ses mains l'instrument de sa puissance. Et devant l'indépendance, qu'il le voulût ou non, que sa femme avait pourtant acquise au point de vue pécuniaire, n'aurait-il pas encore des révoltes d'amour-propre meurtri, des sursauts d'amertume, une croissante acrimonie ? Jusqu'ici il avait dominé les éclats de son humeur farouche, mais, la veille, il n'en avait plus, sous l'émotion soudaine, été le maître... Que présageait à Diane cette première défaite de sa volonté ? D'autres scènes ne lui étaient-elles pas réservées, que toutes ses précautions ne parviendraient point à écarter ?

Un découragement ultime l'envahit ; de quelque côté qu'elle tournât sa pensée, elle n'y trouvait que sujets de tristesse ou d'inquiétude. Car elle ne serait pas seule à souffrir que l'héritage de M. de Laliscaut fût venu... trop tard ? Herbert ?... que dirait-il en l'apprenant ?... Quels regrets ? pour lui aussi !...

Ah ! si elle pouvait revenir d'un an en arrière ! A cette pensée, des larmes s'échappèrent de ses paupières, mais la nuit était tombée, la lueur falote et tremblotante de la lampe du wagon n'éclairait point son visage. Dans un coin, le comte de Lussy dormait et Odette, les yeux clos pour n'être pas distraite, rêvait à l'avenir qu'elle entrevoyait si beau !

Les obsèques de M. de Laliscaut eurent lieu le lendemain. Le comte de Lussy, toujours représentatif, conduisit le deuil, les autres parents ayant cru devoir lui céder le pas. Peu de personnes accompagnèrent le vieux gentilhomme à sa dernière demeure. Au fur et à mesure qu'on avance dans la vie, les amis s'égrènent, détachés de vous soit par la mort, soit par l'indifférence, cette fille de l'égoïsme ; car, ne trouvant plus de ressources dans la société de ces êtres amoindris que sont les vieillards, on les délaisse.

Moins de regrets encore le suivirent. M. de Laliscaut avait vécu, seul, une vie de dignité. Il ne s'était pas marié, nul n'avait su pourquoi. Son esprit était cultivé, son caractère plein d'aménité. On avait pu en jouir jadis, on ne lui en savait plus gré. On ne se souvenait pas davantage de ses libéralités envers les pauvres, ni des services qu'il avait rendus.

Depuis longtemps il descendait peu à peu dans cette tombe qui, aujourd'hui, l'engloutissait.

Peu à peu aussi on s'était habitué à sa disparition et on s'y était, d'avance, facilement résigné ; puisqu'aucune affection, née des proches liens du sang, n'existait près de lui. Ceux de ses parents, qui avaient pu l'éprouver, s'en étaient trouvés guéris par la lecture de son testament. Et nulle sympathie ne subsistait plus dans l'âme des déshérités, pour celui qui, par ses volontés dernières, avait témoigné n'en éprouver aucune pour eux.

M. de Lussy, au contraire, trouvait dans sa reconnaissance les germes d'une affection posthume, condamnée à périr par la tombe sur laquelle elle était née. Et lui non plus ne pouvait regretter cette mort qui faisait, bien à propos, ses filles riches, et lui, indépendant. Odette se souciait fort peu de toutes ces choses, mais Diane, elle, y pensait, en suivant le convoi funéraire. Ce défunt, que personne ne pleurerait, que personne ne regrettait, lui inspirait une sentimentale pitié... Pourtant, dans sa très longue vie, il avait aimé, sans doute, peut-être il avait souffert, peut-être il s'était dévoué ? Bien que maintenant très lointaine, sa jeunesse avait existé, son cœur avait battu... Quelque rêve déçu l'avait pu condamner à l'isolement ?... Quels souvenirs avaient dû visiter sa pensée avant qu'il fermât les yeux ?...

Diane se le rappelait à peine, ce grand vieillard aux cheveux très blancs, aux yeux très bleus. Elle regrettait de ne pas l'avoir connu davantage. Puisqu'il avait pensé à elle et à sa sœur, elle eût pu lui faire trouver, en la réciprocité de sa sympathie, un juste retour de ce qu'il avait fait pour elle et quelque douceur, quelque consolation à la fin de sa vie...

Il ne l'avait point voulu, puisqu'il ne les avait point appelées. Il y a donc des gens qui peuvent vivre sans aucune affection ?

Et Diane songeait avec amertume que c'était le sort qui lui était réservé, puisqu'elle ne pouvait croire que son mari l'aimât, puisque l'affection d'Herbert, que son devoir la forçait à décourager, prendrait fin tôt ou tard, que ses parents, selon la loi de nature, devaient disparaître avant elle, et qu'Odette, s'étant créé un foyer, se soucierait peu de sa sœur. Et à ces réflexions, en même temps que sur le mort, Diane pleura sur elle-même, ainsi qu'il arrive fréquemment ; car, souvent, c'est le rappel de nos propres tristesses que nous plaignons dans celles des autres.

Après la cérémonie funèbre, eut lieu la séance chez le notaire. Les affaires examinées, réglées, la situation était bien celle que, dans ses lettres, l'homme de loi avait dépeinte. En surplus, pourtant, était le petit château de Plévarais où M. de Laliscaut était né, avait vécu toute sa vie et avait fermé les yeux; et une ferme de minime valeur qui, sous ce rapport, l'équivalait. Les deux sœurs devaient se les partager.

— Que désires-tu, dit Diane à sa sœur, le château ?

— Jamais de la vie ! fit la jeune fille, que veux-tu que j'en fasse ? Je ne l'habiterai point, ce n'est pas assez moderne pour moi, puis, c'est trop loin de Paris...

— Et moi, dit Diane, qu'en ferai-je ?

— On peut le vendre, proposa le notaire à qui un acte de plus n'était pas pour déplaire.

— Oh ! fit Diane, une terre de famille !

— Un peu lointaine, la parenté, remarqua railleusement Odette.

— Qu'importe, riposta Diane, ne serait-ce pas profaner des souvenirs que de les voir passer en des mains étrangères ?

— Il serait assurément plus digne de la conserver, fit le comte qui aimait le panache, mais ce n'est pas à toi de décider, ton mari...

— Oh ! Roland ne tiendra pas à ce que je la vende, fit vivement Diane.

— Il est de fait, reprit le comte, glorieux de se parer devant l'homme de loi de la grande fortune de son gendre, il est de fait que, dans une situation comme la vôtre, cette petite propriété n'est qu'une bague au doigt.

Diane n'écoutait pas son père. Elle réfléchissait au propos, qui, spontanément, s'était échappé de ses lèvres. Et c'était vrai, pourtant, qu'elle ne doutait pas de la délicatesse qui porterait son mari à conserver ce bien de famille, en mémoire du vieux parent qui lui avait légué sa fortune. Elle trouva une douceur à le constater, et y puisa même un peu d'espoir : les grands sentiments ne sont-ils pas le propre des grands cœurs ?

Mais quand une pensée de ce genre l'avait soulevée au-dessus de sa détresse d'âme, bien vite elle y retombait, car la réalité de ses récents souvenirs ne la soutenait plus, lui montrant, à travers l'orgueil de son mari, un être aigri, violent, malheureux peut-être, mais faisant souffrir ses proches.

Et avec l'autre, dont le caractère était si charmant, avec l'autre, l'aimé, Herbert, elle eût eu la vie si facile, si heureuse !...

Ah ! que M. de Laliscaut n'était-il, non disparu plus tôt, — même rétrospectivement Diane ne voulait souhaiter la mort de personne, — mais n'avait-il pas fait connaître à temps ses volontés !

Et d'en avoir ajourné la divulgation jusqu'après son décès, voici que Diane, maintenant, lui en voulait, ce qui privait le pauvre défunt de la dernière sympathie qui, en ce jour, avait été à lui !...

Diane agitait toutes ces pensées dans son pauvre cerveau meurtri pendant les longues heures du voyage de retour. Odette, par des idées infiniment plus gaies, n'était pas moins absorbée. Et le comte, à lui tout seul, faisait sans doute d'autres projets non moins souriants. Ils ne se parlaient pas, en raison de la présence d'autres voyageurs, pourtant, en approchant de Paris, le comte demanda à Diane :

— Tu as télégraphié à ton mari l'heure de notre arrivée ?

— Oui, répondit-elle.

— Supposes-tu qu'il nous enverra chercher à la gare ?

— Certainement, dit Diane, je pense même qu'il viendra au-devant de nous.

Elle y comptait, car il l'avait habituée à toutes les prévenances. Puis cette absence, c'était leur première séparation depuis leur mariage, ils ne s'étaient jamais quittés. Elle ne doutait pas que, ne fût-ce que par convenance, il ne vint la chercher.

Aussi fut-elle déçue en ne le reconnaissant pas dans le groupe qui se pressait au contrôle. En revanche, elle aperçut la silhouette correcte de son valet de chambre, qui s'empressa de la décharger de son sac de voyage.

— Monsieur est-il là ? demanda-t-elle très vite.

— Non, madame la marquise.

— Vous êtes venu avec les chevaux ?

— Non, madame la marquise, avec l'auto.

Sans rien ajouter, elle se dirigea vers la sortie et les voyageurs, dont l'attention était attirée par la royale beauté de la jeune femme, la virent monter avec son père et sa sœur dans l'élégante voiture, eurent sans doute la vision d'un bonheur fait de luxe et de richesses, autant que de dons de la nature et d'amour, alors que c'était un pauvre cœur douloureux qui se cachait sous ces fastueux dehors.

Chez elle, Diane trouva son mari. Elle alla à lui dans un élan fait de bonté et de besoin d'expansion. L'accueil froid qu'il lui réserva la glaça. Il lui parut très pâle et visiblement nerveux.

Après les démonstrations du retour échangées avec Mme de Lussy, l'incorrigible Odette, se tournant vers son beau-frère, lui dit :

— Eh bien, on vous la ramène, votre femme ! Etes-vous assez content, hein ! et son absence a-t-elle dû vous paraître assez longue ?

Mais le marquis n'était pas en humeur de rire. Il ajouta, pourtant, avec courtoisie :

— Il est évident...

Odette ne le laissa pas achever et continua :

— Une première séparation, après dix mois de mariage ! Aussi ce que Diane s'est ennuyée ! A tel point qu'aux obsèques du cousin... d'Amérique, littéralement, je l'ai vue pleurer !

— C'était de circonstance ! dit Roland.

— Mais ne croyez pas qu'elle pleurait sur le défunt, elle pleurait du chagrin d'être séparée de vous.

— Odette, riposta Roland avec une aigreur à laquelle il n'avait pas accoutumé sa belle-sœur, ce n'est plus de la plaisanterie, c'est de l'ironie.

La jeune fille, confondue de son accent acerbe, le regarda avec une telle surprise qu'il eut conscience de lui avoir prêté une intention qu'elle n'avait point. Néanmoins, il ne se rétracta pas, d'autant que Diane se jetant entre eux comme entre deux combattants, disait :

— Je ne suis pas assez enfant pour pleurer à cause de deux jours de séparation, mais j'étais d'autant plus remuée de cette mort que Roland n'était pas là pour me disputer à l'émotion qui me prend toujours devant les tombes ouvertes.

D'ordinaire, le marquis se fût montré reconnaissant de l'intervention. Ce jour-là, il répondit en se moquant :

— Quelle âme sensible !

Et Diane, rebutée par cette raillerie, Odette, effrayée par la portée de sa plaisanterie, se turent l'une et l'autre.

Le comte, toujours habile, dans son exquise urbanité, à sauver les situations, se mit à parler du voyage qu'ils venaient d'accomplir, des funérailles de cet excellent parent, des affaires d'intérêt et la question du château de Plevarais fut soulevée.

— Qu'en pensez-vous ? demanda, à Roland, son beau-père.

— Diane agira à sa guise, ces biens lui appartiennent, c'est à elle de décider. Quant à moi, je ne serai jamais d'avis qu'on se dessaisisse sans nécessité d'un bien de famille, surtout lorsque s'y attache la religion d'un souvenir.

— Ah! fit Odette, c'est bien ce que Diane avait préjugé de votre avis.

Le marquis se retourna vers sa femme :

— Vous avez prévu mon sentiment là-dessus ? lui dit-il, un peu adouci.

— Oui, fit Diane, car j'ai confiance en vous.

Ces simples mots et le regard qui les accompagna et les accentua semblèrent faire plaisir au marquis, mais M. de Lussy crut devoir ajouter :

— Votre femme rend justice à votre esprit de délicatesse, mon cher !

Et alors toute la satisfaction ressentie s'effaça du visage de Roland, mis en défiance par ce qu'il estimait une flatterie, pour faire place à l'air hautain qui lui était désormais trop familier.

Le soir, Diane, se retrouvant seule avec son mari, ramenée au souvenir de la scène qui avait précédé son départ, et craignant qu'elle ne se soit pas effacée de son esprit, se fit plus affectueuse, plus enjouée qu'elle ne l'était, et lui dit gentiment :

— Vous m'avez déçue, vous savez, je croyais que vous seriez venu au-devant de moi à la gare ?

— Si j'avais cru vous faire plaisir, j'y fusse allé, répondit-il évadement.

— C'est-à-dire, continua Diane avec gaieté, que vous n'étiez pas très pressé de me revoir. N'étiez-vous donc pas heureux de mon retour ?

— Ma petite amie, fit Roland très visiblement triste, ma joie ne sera jamais faite de la peine des autres.

— Que voulez-vous dire, demanda Diane surprise et un peu inquiète de ce tour d'esprit bizarre qui s'accentuait, — que j'avais de la peine de revenir ici ?

— De la peine ?... Pas précisément, dit Roland, le mot est trop fort.

Et, comme il se taisait, Diane continua, un peu vexée :

— Vous pensez que c'était une partie de plaisir, ce voyage à la fois bref, par le temps écoulé, et interminable, par celui consacré au trajet : cette cérémonie des obsèques, toujours impressionnante, dans cette journée de pluie qui mettait autour de nous une atmosphère de deuil et nous glaçait jusqu'aux

moelles; ces séances chez le notaire, ces deux nuits dans un hôtel fort peu confortable...

— J'admets volontiers que ce n'était pas une partie de plaisir, concéda Roland, railleur, et que vous avez pu éprouver une certaine jouissance à retrouver votre chez vous, vos habitudes...

— Et mon mari! ajouta Diane gaiement.

— Votre mari, releva Roland d'un ton de pitié, votre mari?... Maintenant que vous êtes riche, vous n'avez plus besoin de moi!...

Diane fut aussi offensée par cette phrase que par l'accent âpre qui le soulignait. Étaient-ils assez insultants ces mots qui lui jetaient au visage le reproche sanglant de ne s'être mariée que par cupidité? Et ce qui faisait bouillir de révolte le sang en ses veines, c'est que ce reproche était fondé! Et cela lui scellait les lèvres. Si elle avait été riche, non, elle n'aurait pas épousé le marquis. Elle ne l'avait accepté qu'en raison de sa fortune; mais, ce qu'il ignorait, c'est qu'elle ne s'y était décidée que pour les siens, pour sa mère, surtout, et qu'elle s'était sacrifiée à leur sécurité.

Cela, elle n'avait jamais pu le dire à Roland, car c'eût été du cynisme que de lui avouer le mobile de son mariage; aussi croyait-il que c'était par ambition personnelle qu'elle avait troqué le don d'elle-même contre l'opulence.

Il l'accusait de cupidité, mais lui, quel orgueil intraitable révélait sa colère contenue! Se sentir inutile désormais! Ne plus être le bienfaiteur unique auquel on doit tout! Et voir la femme que les circonstances, comme la reconnaissance, devaient tenir en servage, désormais rendue indépendante! C'était cela qui le faisait souffrir, l'aigrissait de telle façon qu'il l'en insultait, presque, par une sorte d'inconscient mépris...

Et, sans se rendre compte que son amertume égalait au moins celle de son mari, Diane, outragée, ne releva pas le désobligeant propos.

## XX

Quelques jours s'écoulèrent. En raison de son deuil, au moins de convenance, Diane gardait une relative retraite. Elle ne sortait pas, avait ajourné toute visite comme toute invitation et fermé sa porte. Elle n'avait donc pas eu l'occasion de revoir Herbert.

Cette occasion, du reste, elle la fuyait, parce qu'elle la redoutait. Elle redoutait de se trouver en face de lui, maintenant qu'elle était riche et qu'elle eût pu, si elle était restée libre, l'épouser, car elle préjugait les amers regrets que les circonstances nouvelles devaient éveiller en son cœur, en constatant ce qu'elles avaient fait naître dans le sien.

Tout le monde, désormais, savait leur héritage inespéré. Le comte de Lussy, glorieux d'être remis à flot sans avoir eu l'humiliation d'accuser sa précédente détresse, n'avait pas manqué d'envoyer à toutes ses relations des billets de faire-part de la mort de son parent. Cela lui permettait, pour les expliquer, de révéler l'aubaine.

— Oui, vous comprenez, mes filles sont légataires universelles, alors, c'est à nous de prévenir les amis de M. de Laliscaut de son décès.

Au surplus, les actes eux-mêmes du comte étaient une révélation de sa nouvelle fortune.

Odette l'avait emporté, car sa mère s'étant associée à elle pour décider qu'il serait indiscret de prolonger le séjour chez les d'Étreton, elle avait obtenu de son père qu'il louât un appartement pour demeurer à Paris jusqu'en juillet. La chose fut aussi vite accomplie que résolue. Le comte, toujours disposé à faire bien les choses, et trouvant que, pour deux mois, il était inutile de lésiner, avait loué un charmant appartement aux Champs-Élysées. On avait rappelé le personnel laissé à Surlemont, et, comme il était insuffisant pour la situation nouvelle, on l'avait accru de ce qui était nécessaire. M. de Lussy avait fait venir son cheval, et Odette s'était acheté un beau pur-sang pour monter, le matin, au Bois. Bref, leur vie était organisée avec tout le luxe d'an-

tan. Luxe qui eût même dépassé leurs actuelles ressources, s'il n'avait été que pour un temps.

Odette, qui avait son plan, n'entendait pas que tout cela fût fait en pure perte, ce qui n'eût pas manqué d'arriver si elle avait gardé une retraite plus ou moins stricte. Aussi, bien qu'ayant arboré les jolis voiles noirs d'une mousseline de soie, particulièrement seyants à sa beauté de blonde, elle jugea que les promenades au Bois, les expositions, les conférences, les courses, n'étaient pas incompatibles avec son deuil, non plus que les five o'clock dans les thés à la mode, les tennis mondains, les parties aux environs de Paris. Et ces distractions, très nombreuses et très variées, lui permirent d'attendre, sans trop de regrets, qu'un mois écoulé l'autorisât à retourner dans le monde. Le résultat de cet arrangement fut qu'Odette s'éloigna beaucoup de Diane, moins disposée qu'elle à s'amuser, aussi bien par ses habituelles tendances, que par le respect plus grand qu'elle avait de la mémoire de son vieux parent et par la mélancolie qui, depuis ces événements, l'envahissait chaque jour davantage.

Cette mélancolie trouvait sa cause, non seulement dans ses regrets et ses déceptions, mais aussi dans l'inquiétude que lui donnait l'humeur de plus en plus noire et bizarre de son mari. Elle s'attristait de l'hostilité que, parfois, il lui montrait, des plaisanteries blessantes qui lui échappaient, et de son amertume constante. Femme de devoir, elle se disait que, repoussée, désenchantée, aigrie même, elle n'en devrait pas moins passer toute sa vie à ses côtés et elle s'alarmait de le voir s'affermir dans cette humeur qui lui rendrait forcément l'existence pénible et difficile.

Les efforts qu'il avait faits si longtemps, à son sens, pour se dominer, avaient cessé. Il était toujours poli, attentionné même pour sa jeune femme, mais il ne cherchait plus à lui être particulièrement agréable, à la distraire, à l'amuser. Il ne la faisait pas plus profiter des ressources, très grandes, de ses talents, et de son intelligence, qu'il ne s'ingéniait, comme autrefois, à lui procurer des plaisirs sans cesse renouvelés. Il ne lui proposait plus ni sorties, ni réceptions. Il la laissait vivre à sa guise, et allait de son côté.

Diane se demandait si ce pli pris n'était pas la résultante du séjour chez eux de ses parents, auxquels son mari s'était habitué à la confier, s'en remettant à eux du soin de l'accompagner quand elle

sortait ou de lui tenir compagnie lorsqu'elle demeurait au logis ?... En tout cas, il ne s'effaçait pas, maintenant que les Lussy avaient quitté son toit et, qu'absorbés par leur propre vie, ils ne le fréquentaient plus assidûment. Aussi elle se trouvait seule comme elle ne l'avait jamais été...

Or, la solitude, pour les femmes, est souvent mauvaise conseillère. C'est le champ propice de l'imagination. Ses fictions et ses rêves s'y épanouissent merveilleusement, aucune réalité tangible ne venant s'opposer à leur éclosion, ni restreindre leur développement. Dans le monde, dans l'intimité même, de l'amitié ou de la famille, l'élément introduit par la personnalité des gens que l'on fréquente distrait forcément de soi-même. Dans l'isolement, que l'on habite seul, son être propre occupe uniquement la scène, tout s'y rattache, pensées, projets, sentiments, ce qui en augmente la valeur, et, ainsi, on ressent plus intégralement des impressions qui, dans le commerce de la vie, s'émietteraient au contact des sensations différentes d'autres personnes. Telle une plante, semée au milieu d'un massif, serrée entre d'autres plantes semblables, acquiert un développement moindre que celle qui pousse seule, et à l'aise, dans un espace à elle réservé.

Ainsi, dans l'esprit de Diane, la pensée d'Herbert s'était accrue peu à peu avec les regrets cuisants qu'elle y amenait et contre lesquels sa volonté la défendait mal.

Elle s'étonnait qu'il ne se soit pas au moins fait inscrire chez elle, alors que tant de cartes s'amoncelaient sur les plateaux du vestibule, déposées en signe aussi bien de condoléance avouée, que de félicitations tacites.

Un jour, Odette, qui était venue chercher sa sœur pour aller à une matinée musicale, lui dit :

— A propos, sais-tu qui j'ai rencontré hier ?... Herbert de Chéramey.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? lui demanda Diane.

— Eh bien, on n'en avait pas entendu parler depuis quinze jours. Il était à Berville, sa tante l'avait réclamé pour l'aider dans des affaires d'intérêt, des locations de ferme, que sais-je ?... Appelé par dépêche, il était parti immédiatement. Il ne faut jamais mécontenter les tantes à héritage ! Bref, il est rentré hier.

— Ah ! fit Diane, et, ajouta-t-elle la voix un peu

tremblante, — il sait... notre changement de situation ?...

— Il l'ignorait, ma chère ! Il a commencé par être *baba* en apprenant que nous avions pris un appartement ; puis, quand je lui ai annoncé que nos moyens nous permettaient cette petite fantaisie, il a été tué, littéralement !

Diane ne répondit plus. Mais, à partir de ce moment, elle comprit que la rencontre redoutée ne tarderait pas et elle l'attendit à la fois avec l'anxiété de son émotion certaine et le désir d'en avoir fini.

Elle ne fut pas longue à se produire. Diane, sans avoir repris son jour, recevait ses intimes, et Herbert de Chéramey était sur ce pied-là dans la maison.

Une fin d'après-midi, elle se trouvait seule. Elle avait refusé à son père de l'accompagner à une réunion dans l'île de Puteaux. Son mari était sorti, comme presque chaque jour, sans lui dire où il allait. Elle travaillait à quelque broderie, courageusement, pour fixer son esprit à une occupation quelconque. Un pressentiment semblait l'avoir avertie, car elle était nerveuse et tressaillait à chaque bruit dans l'antichambre. Elle eut une secousse plus vive en entendant ouvrir la porte, et, avant de lever les yeux, sut bien que c'était lui, que c'était Herbert qui entrait.

Peut-être d'avoir tant pensé d'avance à cette réunion l'avait prédisposée à une émotion plus vive en en augmentant l'importance à ses yeux ? Elle se sentit défaillir sous son premier regard, d'autant qu'elle le vit, d'emblée, si visiblement remué, lui aussi, que son trouble s'augmenta du sien. Rapidement elle se raisonna : c'était absurde de s'agiter de la sorte... Peut-être qu'il ne lui dirait rien, rien du présent, rien du passé ! se contraignant pour rester calme, elle lui tendit sa main qui tremblait, et la retira très vite, pour qu'il ne s'en aperçût pas.

Il la saluait gauchement et s'asseyait tout gêné, lui qui, d'ordinaire, avait, avec elle, l'aisance d'un camarade de jeunesse.

Il commença par s'excuser d'avoir disparu subitement sans l'en avoir prévenue, sans, ensuite, lui donner, ni à M. d'Étrelon, signe de vie, mais il avait été appelé par sa tante...

— Je sais, je sais, répondit Diane qui aurait voulu dire autre chose pour prolonger le sujet mais ne trouvait rien.

Lui continuait, s'étendait sur la difficulté de relouer

les fermes, l'ennui, pour une femme seule, comme Mme Supraz, de s'occuper de toutes ces choses, de se débattre avec des hommes d'affaires, intéressés, surtout, à augmenter leurs honoraires...

Diane approuvait ses dires et, entre eux, le cœur plein de choses qu'ils faisaient tout leur possible pour ne pas se dire, coulait ce flot de paroles oiseuses, auxquelles ils affectaient de prendre plaisir, bien qu'elles les laissassent absolument indifférents.

Et, pendant leur cours, l'heure avançait, le temps moral d'une visite fuyait, bientôt il faudrait, selon toute bienséance, qu'Herbert se levât et prit congé.

— Il ne me dira rien ! songeait Diane, à la fois déçue et rassurée, ne doutant pas, cependant, que ses pensées ne fussent idoines aux siennes.

Il était tard, près de sept heures. La chaleur de cette journée de printemps avait fait laisser la fenêtre entr'ouverte. Maintenant entrait par elle l'apaisement de l'heure du soir, après l'embrasement du midi. Un bouquet de roses, qui mourait peu à peu dans un vase de cristal, répandait son parfum le plus pénétrant. Un rayon de soleil couchant s'était attardé à l'angle d'un meuble, sur la dorure duquel il mettait une étincelle, vive comme une flamme. Herbert, en parlant, y attachait les yeux, ne voulant pas regarder Diane.

Elle, continuait de broder, par contenance, embrouillant tout...

Elle s'en lassa et posa son ouvrage sur une table à sa portée. Alors, pour occuper ses doigts nerveux, elle cueillit une rose à la gerbe qui s'épanouissait, une rose rouge comme le sang, et elle s'en amusa.

A ce moment précis, la conversation tombant, Herbert lui dit :

— Je veux pourtant, avant de vous quitter, que vous sachiez la part que j'ai prise à... tout ce qui s'est passé dans votre vie depuis mon départ...

Le moment arrivait ! Diane porta sa fleur à ses lèvres comme pour la respirer, mais, en réalité, pour en masquer le tremblement nerveux.

— Je vous remercie, lui dit-elle, nous avons été bien... remués par la mort soudaine de notre parent. Je ne le connaissais guère, mais ma mère, qui l'aimait beaucoup, nous avait appris à le respecter.

Et comme si elle avait voulu barrer le passage à d'autres paroles d'Herbert, elle lui raconta très vivement, sans lui laisser placer un mot, tous les liens

de famille et d'affection qui unissaient Mme de Lussy à M. de Laliscaut. Puis, sans reprendre haleine, elle lui narra son voyage subit en Normandie, les obsèques, l'affluence du peuple qui y assistait, son émotion devant la mort, devant cette maison vide... Elle lui parla ensuite de la campagne normande, des paysages entrevus, des endroits traversés... Elle parlait, parlait, parlait... eût voulu trouver sans cesse des choses nouvelles et indifférentes à dire, pour arriver jusqu'au moment où il se lèverait, partirait, ou bien où il entrerait quelqu'un ; car, maintenant, elle avait la frayeur intense de ce que, elle le sentait, il voulait lui dire.

Il la regardait, à présent : son air, un peu absent, lui donnait l'impression qu'il l'écoutait sans l'entendre, ses yeux, dont elle fuyait la vision, qu'il comprenait bien la raison d'un vertige qui ne lui était pas habituel... Enfin, à bout de ressources pour parler encore, et à bout de tension aussi, elle s'arrêta un moment, et il interrompit bien vite le cours de ces vains propos en lui disant :

— Monsieur votre parent s'est montré très généreux pour vous.

— Oui, répondit Diane tremblante, une générosité bien inattendue.

— Je voulais vous en féliciter, dit Herbert d'une voix éteinte.

— Je vous remercie, répliqua Diane.

Elle sentit qu'il aurait fallu qu'elle ajoutât quelque chose pour détourner le propos qu'elle sentait venir ; alors, dans son émoi, elle ne trouva qu'une maladresse.

— Voilà la situation de ma sœur bien changée, dit-elle.

— Oui, repartit Herbert, et, ajouta-t-il, à l'heure précise où il lui est permis d'en profiter.

Diane frémit... L'émotion la plus vive l'envahissait. Comme c'était bien lui dire si discrètement ! « Pour vous il est trop tard, hélas ! »

Ce sous-entendu répondait tellement bien à sa pensée, qu'il s'augmenta de toute l'intensité de son sentiment personnel et l'attendrit jusqu'à la crainte des larmes. Ce trouble se communiqua à Herbert qui, n'y résistant plus, détourna la tête pour le cacher à Diane et murmura, d'une voix à la fois passionnée et étouffée par l'émotion :

— Ah ! si pourtant vous aviez attendu un an, un an seulement !

Et à ce reproche, que tant de regrets, tant d'espoirs déçus, tant d'amour réprimé rendaient poignants, Diane, à bout de forces, fondit en pleurs...

Elle lâcha la rose qu'elle tenait pour prendre son mouchoir et y cacher son visage, la fleur roula à terre. Herbert la ramassa et la porta à ses lèvres, retenant mal ses larmes, lui aussi, devant le paradis perdu que cette émotion lui révélait...

Car il acquérait, en cette minute suprême, la certitude d'un attachement qu'il n'eût osé croire si tendre, et tous deux, se taisant, communiaient pour la première fois dans une même pensée de regret et d'amour et succombaient à son déchirement, à son ivresse douloureuse!...

Et, subitement, la porte s'ouvrit, Roland entra...

Ils n'avaient songé ni l'un ni l'autre que cette chose si simple pouvait arriver! N'ayant rien à cacher, ils ne s'étaient pas méfiés de cette circonstance. Diane, promptement, retira de son mouchoir, qui les cachait encore, ses yeux pleins de larmes. Herbert dévora les siennes, ne sachant quelle contenance tenir, tournant entre ses doigts la rose couleur de sang.

Diane restait interdite, ne pensant même pas à se composer une attitude...

Roland seul était maître de lui. Il était devenu affreusement pâle; son regard avait été rapidement des yeux rougis de sa femme aux paupières humides d'Herbert, de la rose à demi effeuillée que celui-ci tenait à la main à quelques pétales qui s'en étaient antérieurement détachés et formaient, sur la robe noire de Diane, comme des taches de sang. Puis, prenant volontairement une expression vague et indifférente, il avait très naturellement tendu la main à Herbert.

— Eh bien! lui avait-il dit avec un dégageant qui devait être héroïque dans les circonstances présentes, — vous voilà revenu de votre voyage en Picardie ?

Et, pour lui laisser le temps de se remettre et de répondre, il ajouta généreusement :

— J'ai su par ma petite belle-sœur, qui sait toujours tout, que vous avez été relouer des fermes... Eh ! eh ! fit-il avec un rire forcé, vous vous apprenez au métier de propriétaire rural, mon cher !... Il a du bon, s'il n'est pas toujours drôle !

— Certainement, balbutia Herbert qui cherchait en vain à recouvrer sa présence d'esprit, certainement.

— Et, continua le marquis, cueillant lui aussi une

rose dans le tube de cristal et la respirant, vous avez su nos événements de famille, car je vois que Mme d'Étreton, fit-il en tournant vers Diane son regard d'aigle, s'est tout émue en vous les racontant. Dieu ! que les femmes sont donc impressionnables ! Je vous en fais juge, Chéramey : Mme d'Étreton n'avait pas vu son cousin depuis sa tendre jeunesse, elle se le rappelait à peine, et maintenant elle n'en peut plus parler sans larmes !

— Mme d'Étreton me disait justement tout à l'heure, risqua Herbert, ne sachant sur quel pied danser, — que la mort en elle-même l'impressionne beaucoup.

— C'est vrai, fit le marquis, prenant un air sérieux dont on ne pouvait savoir s'il était la continuation de son ironie, — et c'est là la vraie raison de son émotion persistante, plus que des regrets un peu... incroyables ! Elle a été très remuée par le spectacle de cette cérémonie funèbre et elle a peine à se remettre de cet ébranlement nerveux. N'est-ce pas ainsi ? fit-il se tournant vers Diane qui n'avait encore rien dit.

— Oui, répondit-elle avec effort, c'est... exact.

— Et pour surmonter cela, il faut absolument qu'elle se distraie, fit le marquis avec son plus ironique sourire, seulement elle n'y semble pas disposée... Ce n'est pas comme Odette de Lussy ! Je vous assure que celle-là porte son deuil... rondement ! Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue ?

— Je l'ai rencontrée avant-hier, balbutia Herbert, qui ne venait pas à bout de comprendre si Roland se moquait d'eux ou s'il croyait vraiment que les larmes de sa femme avaient la cause qu'il leur attribuait.

— Vous savez que M. de Lussy a loué un appartement ? reprit Roland.

— Je l'ai appris.

— Superbe, mon cher, superbe ! vraiment, il y a maintenant des appartements meublés d'un confort ! d'une élégance ! C'est loin des antiques « garnis ». Et ce n'est presque plus la peine d'avoir un mobilier à soi ! On peut ainsi, chaque année, varier... ses plaisirs ; passer d'un salon Louis XV à un arrangement Empire, puis à une installation modern style. Cette diversité plairait aux femmes, puisqu'elles sont capricieuses et adorent le changement. Qu'en dites-vous, Diane ?

Ainsi interpellée, la jeune femme fut bien forcée de répondre.

— Oh ! moi, dit-elle, je suis très « ancêtre », je préfère être chez moi, au moins dans mes meubles, et je n'aime pas le changement.

— Vraiment ? fit le marquis avec une raillerie pleine de sous-entendus.

Et comme le cartel appendu à la muraille sonnait la demie, Herbert en prit prétexte pour se lever.

— Vous partez ! dit Roland gouailleur, vous êtes bien pressé !

— C'est l'heure de votre diner, balbutia Herbert.

— Eh bien ! restez diner avec nous, dit le marquis avec une telle amabilité qu'elle sembla, aux témoins de son invitation, une ironie suprême, ce sera très gentil à vous, vous distrairez Mme d'Étreton, vous avez constaté qu'elle en a besoin.

— Je vous remercie, répondit Herbert, cela ne m'est pas possible.

— Allons donc ! fit Roland, tout est possible... avec un peu d'effort ! Je sonne pour qu'on mette votre couvert.

Il étendait le bras vers le timbre, mais Herbert l'arrêta.

— Croyez à tous mes regrets, fit-il, vraiment je ne puis accepter, je suis attendu... j'ai promis à un ami...

— Alors je n'insiste plus, fit le marquis avec son plus mauvais sourire, on ne doit jamais manquer à un serment, pas même à une promesse !...

Et Herbert ayant salué Diane, qui lui tendit une main glacée, le marquis serra chaleureusement la sienne en lui disant :

— A bientôt, n'est-ce pas, cher ami ?...

## XXI

Rien ne pourra donner idée de l'anxiété, de l'angoisse même de Diane pendant la minute qui suivit le départ d'Herbert. Elle connaissait trop la perspicacité de son mari pour pouvoir admettre qu'il n'avait pas pénétré au moins le sens de la scène interrompue par son entrée subite dans le salon où

elle se trouvait avec M. de Chéramey. Elle le servait incapable d'écouter aux portes, mais il avait vu ses larmes, puisqu'il en avait parlé. Et le fait de les avoir expliquées à sa façon ne permettait pas de conclure qu'il les attribuait bien au motif qu'il s'était plu à en donner. Diane avait la sensation très nette que, s'il avait parlé de la sorte, ce n'était que pour sauver l'embarras, le ridicule de la situation. Elle croyait fermement que le trouble de M. de Chéramey ne lui avait pas échappé non plus. Mais il avait voulu *ne pas voir*, et donner des raisons à son aveuglement, afin, que l'on ne puisse le croire volontaire.

Certainement il avait vu, mais qu'avait-il cru ? qu'avait-il pu présumer de ce qui se passait ? Diane se rappelait son regard ardent allant de son visage à celui d'Herbert, puis de la fleur que celui-ci tenait, aux pétales restés sur ses genoux. Ne pensait-il pas qu'elle la lui avait donnée ? Ne supposerait-il pas, de même, une longue entente entre eux, les ayant amenés à cette minute, l'unique, d'une émotion partagée, mais qu'il ignorait être la seule ?

Son ironie — car Diane l'avait devinée dans ses paroles — cachait-elle de la souffrance ou de la colère ? Que voulait dire cet « à bientôt » jeté à Herbert ? Ne l'avait-il ménagé qu'en raison de sa présence à elle ? N'allait-il pas le provoquer en duel ? le tuer peut-être, ou se faire tuer par lui ?... Et cela ne se passait-il même pas dans l'antichambre où Roland reconduisait Herbert ? Qu'allait lui dire son mari en rentrant ? allait-il l'accabler de reproches ? la marteler par ses railleries méprisantes, la torturer de questions insidieuses et perfides ?

Elle redoutait sa violence et une frayeur instinctive la prenait devant les actes qu'elle pourrait lui conseiller. Mais elle ne calculait aucun plan de défense. Quand il lui parlerait, — et il était impossible qu'il ne lui parlât pas, — elle dirait purement, simplement, loyalement la vérité, la vérité tout entière.

Elle n'avait rien à cacher : elle n'était pas coupable.

Et de même que, dans une détresse absolue, on cherche toujours quelque coin bleu où attacher le lambeau d'espoir nécessaire pour la supporter, elle se disait, pour se fortifier, qu'un bien sortirait peut-être de tout ce mal, et que son mari l'estimerait sans doute plus sachant, qu'en l'épousant, elle s'était sacrifiée à ses parents et leur avait immolé son

jeune amour, que s'il continuait de croire que c'était par ambition personnelle qu'elle avait accepté son nom et sa fortune.

Mais s'il allait ne pas la croire ! S'il allait supposer, — ses joues se couvraient de rougeur à cette pensée, — que, l'épousant, elle n'avait pas renoncé à l'amour d'Herbert ? Que ferait-elle, que dirait-elle pour le persuader de la vérité ?

Et son angoisse devint telle, quand Roland rentra dans le salon, qu'elle crut s'évanouir. La notion que ce serait s'avouer coupable lui donna la force de réagir, et, blanche comme un linge, muette d'anxiété, elle attendit, le cœur dans un étau, la première parole qui allait sortir des lèvres de cet homme, son maître !

Il entra, non plus joyeux de cette gaieté fausse et nerveuse de la minute précédente, mais extraordinairement calme. Sans regarder sa femme, il s'assit sur un fauteuil en face d'elle, tenant toujours à la main la rose couleur de sang, et, l'effeuillant d'un mouvement lent, il dit :

— Il a fait bien beau aujourd'hui...

Peu après on vint prévenir pour le dîner. Roland suivit sa femme dans la salle à manger, ne parut point remarquer qu'elle ne touchait pas aux mets qu'on lui présentait, et n'y fit guère plus honneur. Ils causèrent tous deux, péniblement, de choses très banales.

Revenus au salon, il lui demanda si elle comptait sortir ce soir-là. Sur sa réponse négative, et, sans lui rien dire, il s'assit au piano et joua, comme peut-être il n'avait jamais joué, merveilleusement, de la musique classique, apaisante et pourtant attendrissante, du Mozart, ce Mozart dont un académicien disait un jour, en en entendant une page inconnue :

« Ah ! cela doit être du Mozart, cela m'a fait pleurer ! »

Diane l'écoutait, surprise de son calme, surprise de son silence, mais non rassurée.

Vers dix heures, Roland quitta le piano. Diane lui trouva une expression de paix qui l'étonna.

— Ma petite amie, lui dit-il très doucement, vous êtes pâle, tantôt vous étiez nerveuse, vous avez absolument besoin de vous reposer ; si vous voulez m'écouter et être sage, vous irez vous coucher.

Elle se leva, obéissante, puis un effroi la prit.

— Et vous, dit-elle, vous allez sortir ?

— Non, répondit-il, je vais travailler quelques

heures, mais je ne vous réveillerais pas, nous nous reverrons demain matin.

Il la baisa au front avec une tendresse calme et douce comme celle d'un père, et ils se quittèrent.

Les jours passèrent après celui-ci sans modifier l'attitude de Roland : il ne dit pas un mot à sa femme au sujet de la scène qu'il avait surprise.

Elle ne pouvait pas s'expliquer ce silence et ne cessait de craindre qu'il ne cachât des présomptions plus graves que les seules justifiées. Pourtant, son mari ne lui témoignait aucune hostilité. Il s'éloignait seulement un peu plus chaque jour de son chemin, lui parlait de moins en moins, évitait autant qu'il le pouvait de se trouver seul avec elle, et devenait de plus en plus sombre, de plus en plus triste.

La paix de la première soirée l'avait abandonné, les efforts qu'il faisait pour s'en imposer le calme menteur étaient visibles, et souvent vains. Il s'échappait en ironie amère, sans qu'une allusion directe permit à Diane de lui demander des explications, qui l'eussent autorisée à lui en fournir à son tour.

La situation devenait pour elle chaque jour plus pénible. Elle ne savait pas ce que son mari pensait. Aller au-devant d'un éclaircissement, était-ce prudent ? Elle ne pouvait admettre qu'il se fût mépris, comme il l'avait témoigné, sur la cause des ses larmes, le jour fatal ; mais si, par impossible, il en était ainsi, pourquoi allumer un brandon de discorde, peut-être, dans son ménage déjà si difficile à maintenir en une relative harmonie ?

D'un autre côté, laisser croire à Roland ce qui n'existait pas ? C'est-à-dire une liaison entre elle et Herbert, une simple connivence ? Se laisser accuser, n'eût-ce été que mentalement, d'une infidélité que, même morale, elle n'avait jamais consentie et contre laquelle sa volonté n'avait cessé de la défendre ? Laisser supposer aussi à son mari qu'Herbert avait abusé de sa confiance et de son amitié, alors qu'il s'était montré toujours scrupuleusement correct et réservé avec elle ?...

Dans l'incertitude poignante du mieux à faire, Diane, angoissée, se taisait, n'osant s'ouvrir à personne, n'agissait pas, et les jours, s'écoulant, aggravaient l'un après l'autre une situation créée seulement peut-être par un malentendu, et qui deviendrait bientôt intolérable.

L'âme pleine d'amertume secrète, elle n'avait pas le goût de sortir et le marquis ne l'y incitait plus...

Et, si, parfois, il lui venait le désir de se distraire un peu de toutes ses préoccupations par une vie plus extérieure, la crainte de rencontrer Herbert la retenait.

Elle regrettait de s'être trahie, de lui avoir laissé, par son émotion, deviner l'intensité de ses sentiments pour lui. Le revoyant, s'il lui en reparlait — comme c'était certain ! — que lui dirait-elle ? Ah ! elle y était bien résolue, elle ne lui dirait rien !... Elle avait refermé pour toujours, à ses yeux, le livre de son cœur et de sa vie qu'un moment de trouble, au-dessus de ses forces, lui avait, par surprise, entr'ouvert... Elle ne lui dirait rien, et, s'il insistait, s'il fallait qu'elle parlât quand même, elle lui répondrait seulement :

— Le passé est le passé, laissons-le mourir...

Alors elle espérait qu'il se résignerait à un éternel silence et à un nécessaire renoncement...

Mais elle redoutait l'émotion de cette rencontre d'autant que, n'importe où elle aurait lieu, Roland en serait sans doute, de loin, le témoin, ou bien elle lui serait rapportée... ses soupçons n'en seraient-ils pas aggravés ?

C'étaient maintenant les beaux jours de juin. Il parut à Diane qu'un moyen de détendre la situation serait de retourner à la campagne.

Là-bas, pour elle, la contrainte serait diminuée, avec les risques de rencontrer Herbert. L'en sachant éloignée, Roland, s'il la soupçonnait, deviendrait plus tranquille. Elle eut la subite intuition que, peut-être, il désirait ce départ et, par fierté, par dignité exagérée, ne voulait pas le lui imposer ? Alors, d'en recevoir d'elle la proposition pouvait le désarmer, l'adoucir. Et peut-être aussi, qu'aux champs, les nerfs du marquis se calmeraient ?...

Elle salua cette lueur d'espérance comme un vaisseau perdu en mer le reflet d'un phare sauveur... Et, sans tarder, fit part de ce projet à son mari.

L'indifférence avec laquelle il accueillit cette ouverture dissipa déjà l'illusion qu'elle se faisait de jours meilleurs.

— Comme il vous plaira, lui dit-il seulement.

On prépara donc le départ. M. de Lussy se récria sur l'idée baroque de quitter Paris avant eux. Mme de Lussy approuva sa fille. Quant à Odette, son flirt de plus en plus affirmé avec M. des Explats ne lui laissait pas le loisir de penser à autre chose.

Nombre de connaissances de Diane étaient déjà

reparties en province. Elle fit aux autres une tournée de visites d'adieu, sans son mari, qui s'était excusé. Nulle part elle ne rencontra Herbert et eut la sensation que, lui aussi, se terrait.

Pourtant, deux ou trois jours avant le définitif départ on l'annonça chez Diane.

Resté perplexe sur les présomptions que le marquis avait pu concevoir à son sujet, mais fort de son innocence, il avait jugé correct, pour ne justifier aucun soupçon, maintenant qu'il savait le départ prochain des d'Étrelon, de venir présenter ses hommages. Cette démarche lui coûtait. Il avait tant souffert de l'ironie froide du marquis, quand il avait été surpris par lui en flagrant délit d'émotion, qu'il redoutait de l'affronter encore. Il lui en coûtait aussi, — bien que, par ailleurs, il le désirât, — de revoir Diane.

L'aveu, qu'avaient été pour lui les larmes de la jeune femme, l'avait bouleversé. Il ne croyait pas avoir été aimé à ce point, et, de cette constatation, lui venait un regret poignant, qu'avivait celui déjà éveillé par l'héritage inespéré qui avait fait Diane riche.

Si elle avait attendu un an, pourtant !

Il le lui avait dit comme il le pensait à ce moment-là, mais sans y ajouter l'idée de reproche que Diane lui avait prêtée et qu'il ne pouvait avoir, lui, coupable le premier de l'abandon qui les avait séparés ! Et, pourtant, c'était ce présumé et sous-entendu reproche qui avait ému la jeune femme plutôt que le regret exprimé.

Mais lui, ignorant l'interprétation donnée par Diane à ses paroles, n'avait pu voir dans ses pleurs que le chagrin d'avoir perdu le droit de lui appartenir, et avait été profondément touché par cet amour...

Néanmoins, il n'avait pas eu une minute le projet d'en profiter. Il se serait fait scrupule de bouleverser, par une passion sans issue, la vie de la jeune femme que, naguère, il avait délaissée. Il avait passé à côté du bonheur par sa propre faute, car s'il eût épousé Diane pauvre, ou tout au moins s'il se fût engagé avec elle, sa fortune actuelle eût comblé tous ses vœux. Il lui devait, maintenant que son abandon l'avait jetée aux bras d'un autre, de respecter la dignité et la sécurité du sort auquel elle s'était résignée.

Il se le devait aussi à lui-même, s'il ne voulait pas

perdre les fruits du sacrifice antérieurement consenti, car c'eût été briser son avenir, auquel il l'avait fait, que de se rattacher plus que de raison à celle qui ne pouvait plus être sienne.

Dans cet état d'esprit, qu'allait-il lui dire, la revoyant seule après ce qu'il savait de ses sentiments ?

Et en venant, sans le savoir, à pareille conclusion qu'elle-même, il répondit à l'interrogatoire qu'il s'était posé :

« Rien ! »

Il ne lui dirait rien ! Il la respecterait jusque dans ses paroles ; il lui laisserait tout au plus deviner le culte très particulier qu'il lui avait voué, la place toute spéciale qu'elle occuperait toujours dans son cœur et sa pensée : celle d'un rêve trop beau pour être à jamais réalisé — et que la vie, avec ses obligations, avait, après le lui avoir présenté, écarté de lui... Ce serait tout : et, entre eux, resterait ce souvenir immatériel et charmant d'une sympathie très tendre qui a été jusqu'à l'amour, sans en devenir la réalité.

Il entra donc chez elle aussi ému qu'il la trouva et, cette fois encore, comme au début de la précédente visite, des mots d'une banalité courante, disant des choses bien indifférentes, masquèrent leurs pensées, qui se rejoignaient à travers eux.

Il parla du départ de Diane qu'il avait appris. Elle, du désir qu'elle avait du calme des champs, après cinq mois de Paris. Il lui dit qu'il comptait partir aussi sous peu, voyager, qu'à l'automne il retournerait à Berville, qu'il espérait l'y revoir. Elle lui répondit que cela lui serait très agréable. Il s'informa si elle garderait ses lundis. Elle repartit que c'était probable, mais qu'elle n'en savait encore rien, que ses projets pour l'été n'étaient nullement fixés.

— Vous êtes de celles dont la notoriété mondaine ne permet pas d'ignorer les déplacements, conclut-il dans une intention de flatterie aimable.

Et dans une autre, plus intime, il ajouta :

— Où que vous irez, ma pensée vous suivra toujours et partout.

Sur ce mot il se leva.

— Merci ! fit Diane en lui tendant la main.

Et elle le remerciait ainsi, moins de ce qu'il lui avait dit, que de l'avoir respectée à ce point, de ne l'avoir point humiliée en lui rappelant la faiblesse qui l'avait trahie devant lui, de répondre à son désir

de le voir s'écarter un peu de sa route, de ne pas troubler sa vie, et surtout, surtout, de l'estimer assez haut pour la juger incapable d'une défaillance et pour s'immoler lui-même à sa vertu.

Ils se séparèrent ainsi sans trouble, car sans remords, contents d'eux-mêmes et contents l'un de l'autre...

Pourtant, quand il eut refermé la porte, des larmes encore une fois vinrent mouiller les yeux de Diane, larmes de gratitude envers lui, de regrets insurmontables et infinis causés par le sort implacable.

Mais, par bonheur, cette fois, Roland ne les vit point.

## XXII

Diane arriva à Trécy pleine de courage et d'excellentes intentions. Elle était satisfaite d'elle-même par rapport à sa dernière entrevue avec Herbert, satisfaite de n'avoir point faibli, satisfaite, si son mari venait à l'accuser, de pouvoir, en toute vérité, opposer à ses griefs sa complète innocence; et cette certitude la soutenait au milieu de ses déprimantes inquiétudes. Puis elle avait ce don de la raison, si rare chez la plupart des femmes, qui met en présence de la réalité des choses, et montre clairement le meilleur parti à en tirer, quelles qu'elles puissent être. De là étaient nées ses résolutions de bonne entente à tout prix.

Hélas! elles devaient être vite découragées!

L'apaisement, que Diane espérait pour son mari de la vie à la campagne, ne se produisit pas. A Trécy comme à Paris il resta nerveux, irritable, susceptible et triste, surtout, triste d'une douleur visiblement aiguë, qu'il cachait de son mieux, mais qu'il cachait mal. Diane la constatait sans en pénétrer le motif, et tous ses efforts pour la vaincre, ou au moins l'atténuer, demeurèrent stériles. Roland échappait complètement à son influence: il la fuyait de plus en plus, s'isolait chaque jour davantage. Il lui témoignait, dans les rares moments où ils étaient réunis, la même condescendance d'homme bien élevé, les mêmes attentions polies, mais aucune

nuance d'affection ou seulement de sympathie, aucun désir de lui plaire ni de lui être agréable.

Un immense découragement semblait s'être emparé de lui, qui se devinait dans ses gestes las, ses impatiences mal contenues, dans son indifférence pour bien des choses qui le passionnaient autrefois.

Il montrait à sa femme, cependant, et en toute occasion, la haute estime en laquelle il la tenait, ce qui la rassurait sur les soupçons qu'il avait pu concevoir : on ne traite pas avec ce respect une compagne qu'on accuse de vous avoir trahi.

Pourtant il souffrait et, à certaines heures, lorsqu'elle voyait le visage ravagé de Roland, la bonté naturelle de Diane la dominant, l'amenait à quelque nouvelle tentative pour remettre, entre elle et son mari, un peu de confiance affectueuse. Mais l'une après l'autre toutes échouaient !... Si bien que Diane en vint à se demander s'il n'était pas malade ?

Elle l'interrogea à ce propos.

— Je vous trouve tout changé, depuis quelque temps, hasarda-t-elle, souvent soucieux, nerveux, seriez-vous souffrant ?...

— Nullement, répondit-il.

— Alors, continua-t-elle un peu tremblante, qu'avez-vous pour être attristé ?

— Je n'ai rien, répliqua-t-il d'un ton bref qui n'autorisait aucune insistance, rien du tout, c'est votre imagination qui vous suggère cette préoccupation.

— Je ne le pense pas, fit Diane, je vois parfaitement que vous êtes tout autre qu'au commencement de notre mariage.

— Dame ! fit-il, reprenant, pour défendre son secret, l'arme aiguë de son habituelle ironie, — la lune de miel ne dure pas toujours ! Si elle persistait, vous seriez sans doute la première à vous en plaindre.

— Je ne crois pas, dit-elle, devenant fort rouge, votre affection m'était très douce.

— Vraiment ? fit-il, gouailleur, eh bien ! alors c'est un bon souvenir que vous garderez de votre première année de vie d'épouse. Maintenant, nous avons quitté le rêve pour la réalité. Vous me voyez tel que je suis, au lieu du mannequin créé par votre illusion et auquel vous prêtiez toutes les qualités que vous désiriez trouver en votre mari. Cela vous paraît singulier ?... Je vous croyais plus raisonnable ?

Après de pareils propos Diane ne pouvait que se taire, mais comme elle était persévérante, constatant quelle différence séparait les rapports qu'elle avait

avec le marquis avant leur voyage de Paris, et ceux existant maintenant entre eux, elle essaya, puisqu'il la fuyait, de s'imposer à lui. Plusieurs fois elle alla le trouver dans son cabinet de travail. Il l'y reçut avec une froideur qui eût dû la décourager d'y revenir. Pourtant elle récidiva. Alors il s'y enferma et, lorsqu'elle vint frapper, ne lui répondit plus.

Sa dignité féminine ne lui permettait pas d'aller au delà, elle s'abstint.

Elle avait observé que, chaque matin, bien avant de l'avoir vue, il sortait, souvent à pied. Elle le guetta, le suivit. Cela ne lui apprit rien. Il s'enfonçait dans les bosquets du parc, tantôt marchant, tantôt s'asseyant sur les bancs qui y étaient disséminés, évidemment hanté par une pensée qui le torturait et en laquelle il s'absorbait.

Naguère, chaque dimanche, il accompagnait Diane à l'église. C'était un acte de pure courtoisie, car il l'avait prévenue de sa complète indifférence en matière religieuse. Depuis leur séjour à Paris, il avait rompu avec cette habitude, dont l'abstention, facilement dissimulée dans une grande ville, était remarquée au village.

La première semaine, Diane s'était habillée pour l'heure de la messe, puis avait attendu son mari. Comme il ne venait pas, elle le chercha dans sa chambre, dans son cabinet de travail: il était sorti. Diane s'en fut sans lui. Mais lorsqu'avant le déjeuner elle le retrouva, elle lui marqua sa surprise de sa défection.

— Que voulez-vous ? reprit-il évasivement, autrefois je n'assistais jamais à la messe, on revient toujours à ses vieilles habitudes.

— Même quand elles sont fâcheuses ?

— Fâcheuses ? cela dépend du point de vue auquel on se place.

— N'est-il pas fâcheux de donner le mauvais exemple ?...

— Je ne donne aucun exemple, fit le marquis, ni bon, ni mauvais... Je respecte profondément des croyances que je ne partage plus, et je crois que l'abstention vaut mieux, en ce cas, que l'hypocrisie.

— Roland ! Roland ! dit Diane secouant la tête avec une indicible mélancolie, si vous étiez chrétien, vous seriez plus heureux !

— Plus heureux ! fit-il, ironique, quel homme peut être plus heureux que votre mari, madame ?...

Diane songea alors, qu'impuissante à changer

l'humeur du marquis, quelques distractions y parviendraient peut-être, quelque ami?... Mais des amis véritables, Diane n'en connaissait guère à Roland!... Elle ne se rappelait d'aucun... Lorsque, tout à coup, un nom surgit dans sa pensée: le Père Jean!

M. d'Étrelon lui avait présenté, un jour, à Paris, un religieux de son âge, sous ce nom:

— Mon meilleur ami...

Diane retrouvait le souvenir d'une physionomie intelligente et austère, d'une voix un peu basse, douce et bien timbrée, d'une réserve et d'une modestie très grandes, et d'un beau regard, lumineux, inspiré, qui révélait la foi ardente au service de laquelle cet homme s'était consacré. Plus tard, ayant interrogé le marquis sur lui, il lui avait répondu:

— C'est, à vrai dire, mon unique ami. Je l'ai connu au collège, son amitié m'a été très douce, rien ne l'a affaiblie malgré les voies différentes que nous avons suivies, ni nos idées, plus différentes encore.

Diane se souvenant de tout cela nettement, se demanda si cette amitié, que Roland estimait à si haut prix, n'aurait pas raison des bizarreries de son humeur?

Sans lui dire dans quel espoir, elle l'interrogea.

— Vous m'avez un jour présenté un prêtre de vos amis, qu'est-il devenu?

— Le Père Jean? il habite toujours Paris, où il s'occupe d'œuvres de jeunesse.

— Où demeure-t-il?

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

— Oh! une curiosité. Il me semble que j'aurais plaisir à le rencontrer, sa physionomie si intelligente m'avait frappée. Il ne vient jamais vous voir?

— Rarement.

— Vous ne l'avez pas reçu depuis notre mariage. Si, en ce moment où nous sommes seuls, vous l'invitez?

— Il ne viendrait pas, il a mieux à faire. Puis, pourquoi l'attireriez-vous? est-ce pour me convertir?

— Peut-être? fit Diane essayant de plaisanter.

— Vous perdriez votre peine et vous lui feriez perdre son temps; ce n'est donc pas à essayer.

Pendant tous ces infructueux efforts, les jours passaient. Trois semaines s'étaient écoulées depuis le retour de Paris. Un matin, Diane trouva dans le courrier une lettre de son père. Il lui faisait part des fiançailles d'Odette avec M. des Explats, et la

jeune fille écrivait en même temps à sa sœur une longue missive exultante de joie !...

Diane eût voulu s'associer à cette joie ?... Elle lui mettait au cœur de l'amertume... Amertume bien involontaire ! Certes, elle était heureuse du bonheur de sa sœur. Elle ne l'enviait point car, de ce même bonheur, elle, la raffinée, n'eût pas voulu, M. des Explats n'était point homme à lui plaire. Mais elle enviait le sort d'Odette d'avoir pu attendre et de se marier selon son goût, sinon selon son cœur.

Elle seule avait donc été victime de la catastrophe qui avait failli engloutir, avec la fortune de ses parents, leur honneur et leur sécurité.

Et Diane, comparant sa destinée à celle de sa sœur, fut envahie par un découragement tel qu'elle n'eut pas la présence d'esprit de le dissimuler.

Ayant communiqué à son mari la lettre du comte de Lussy, elle ajouta avec une involontaire amertume :

— Odette paraît bien joyeuse.

— En attendant qu'elle déchante ! riposta Roland, tôt ou tard on déchante toujours.

— C'est bon quand même d'avoir eu son heure d'illusion ! reprit Diane, rêveuse maintenant.

— Je ne trouve pas, fit-il sèchement, le réveil est trop dur.

Deux jours plus tard, une autre lettre vint prévenir les d'Estrelon que le mariage dont on leur avait, à eux les premiers, annoncé le projet, était désormais officiellement communiqué. Odette avait sa bague, ce n'était donc plus un secret à garder.

— Je m'étonne, dit Diane, qu'on ne nous ait pas conviés au dîner de fiançailles.

— Mais pour nous il n'y en a pas eu ? remarqua Roland.

— Oh ! fit Diane, étourdiment, c'était différent...

Ce mot ne lui eut pas plutôt échappé qu'elle le regretta, mais il avait déjà produit son désastreux effet.

— C'est vrai ! répondit le marquis avec une ran-cœur suprême, c'est vrai... Je n'étais point, moi, un fiancé à produire.

Et Diane ne disant rien, le marquis, peut-être plus excité par son silence qu'il ne l'eût été par une riposte, le marquis continua :

— Et si l'on avait pu me dissimuler dans la coulisse, on eût été heureux de le faire ! On avait honte de moi !

— Roland ! fit Diane avec un accent de prière.

— Oh ! ne vous en défendez pas, poursuivit-il,

soyez sûre que je ne vous en veux pas : c'était très naturel, très justifié. Du premier moment je l'ai compris, et je vous ai su gré de la vaillance qui vous a fait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Diane se taisait toujours. Roland, plus nerveux au fur et à mesure qu'il parlait, arpentait à longues enjambées le salon et, comme s'adressant à lui-même, poursuivait :

— Odette, elle, sera très fière de descendre de l'autel au bras de Jacques des Explats. Je ne sais s'il a beaucoup de valeur intellectuelle, mais au moins c'est un beau garçon et, pour les femmes, il n'y a que cela qui compte !

— Pas pour toutes ! dit Diane reprenant une certaine fermeté.

— Pour toutes ! affirma Roland avec une autorité qui n'eût pas supporté la contradiction.

Puis il continua avec ironie :

— Un beau mari, c'est un objet de luxe comme un autre ; Odette avait la facilité de se l'offrir. C'est la récompense de sa patience, de sa longanime patience, et, pour elle, M. de Laliscaut est mort juste à point ! Si vous, pourtant, Diane, vous aussi, vous aviez attendu, vous vous seriez aussi mariée à votre goût, pauvre petite !

Et l'on ne pouvait savoir si son ton de voix altéré cachait une moquerie acérée ou des larmes...

Dans l'incertitude, Diane répondit avec dignité :

— Je n'aurais rien à regretter, Roland, rien, si vous-même ne sembliez pas déplorer ce que vous avez fait...

— Eh bien ! oui, je le déplore, fit Roland avec force, je déplore d'avoir enchaîné votre liberté à l'heure où vous n'espérez pas en faire un meilleur usage, puisqu'une autre heure, qui pouvait vous permettre d'en user au gré de vos seuls désirs, devait sonner ensuite. Je déplore de vous avoir imposé la chaîne d'un mariage avec un déshérité tel que je le suis, et je m'en veux d'avoir entravé votre vie et votre marche ascensionnelle au bonheur !

— Roland ! protesta Diane.

— C'est bon, fit-il, c'est bon ! La bienséance, la compassion, peut-être, vont vous dicter des paroles que je préfère ne pas entendre. Je sais, insista-t-il, je sais à quoi m'en tenir !

Diane devina qu'il allait parler de Herbert, elle en eut à la fois un frisson de crainte et une sensation de soulagement. La fausse situation, que leur silence

réciproque leur créait, répugnait à sa franchise, et elle avait tout à gagner à une explication loyale. Dans le but de l'amener, elle reprit :

— Que savez-vous ? ne craignez point de me le dire ?

Mais il se déroba.

— Je sais, dit-il, que vous êtes une honnête femme et que vous ne manquerez jamais à vos devoirs.

Puis il ajouta d'un ton énigmatique :

— Aussi, prenez courage ! Il n'y a pas d'impasse à laquelle on ne puisse créer une issue, et les avenir les plus fermés s'arrangent quelquefois bien mieux qu'on ne l'avait supposé.

Et, sur ces mots, ne voulant sans doute point être incité à en dire davantage, Roland quitta l'appartement.

Diane avait repris son train de vie de l'hiver précédent, ses promenades matinales à pied ou en tonneau, ses visites aux environs et ses jours de réception. L'annonce du mariage de sa sœur augmenta, le lundi suivant, le nombre de ses visiteurs, empressés à venir l'en féliciter.

Elle reçut avec un visage souriant tous ces compliments, dont bien peu étaient sincères et qui, pourtant, l'émouvaient par le retour qu'ils lui imposaient sur elle-même. Et comme, malgré la disgrâce de son mari, son sort était envié par beaucoup de femmes, jalouses de sa beauté, de son élégance, de sa grande fortune et de toutes les jouissances qu'elle lui procurait, il se glissa, parmi les congratulations qu'on lui adressait sur l'heureuse union de sa sœur, bien des perfidies destinées à lui rappeler méchamment qu'à son bonheur à elle, il y avait une ombre ineffaçable !

Elle saisit toutes les allusions et leur opposa le front serein d'une maîtrise de soi parfaite, lui permettant de sembler les ignorer, ce qui est encore la forme la plus méprisante du dédain. Et les belles envieuses qui l'attaquaient ainsi à la dérobée, vaincues par sa fière attitude, durent, devant elle, se replier en bon ordre. Les unes le firent sans esprit de rancune, mais d'autres, mortifiées de l'insuccès de leur petite vengeance, n'abandonnèrent pas la partie, cherchant un autre terrain de revanche.

Était-ce au sentiment qui animait ces derrières qu'il fallut attribuer les propos de Mme de Filtré ?

On n'eût pu, en tout cas, en trouver de plus aptes à la servir.

C'était vers la fin de la journée. Déjà, bon nombre de personnes étaient parties. Le marquis d'Étreton venait d'arriver pour faire son habituelle apparition de politesse, entre le thé et le dîner, et aider sa femme à retenir quelques amis. Comme il restait peu de monde, la conversation était générale et l'on parlait encore des fiançailles d'Odette.

— Le vent est décidément aux mariages, dit Mme de Filtré, de tous côtés on en annonce.

— C'est la floraison habituelle de chaque printemps, remarqua le marquis, après les réunions de l'hiver, l'ère des unions qui s'y sont préparées.

— Et qu'est-ce qui se marie encore? demanda Diane indifférente, mais cherchant à soutenir la conversation.

— Eh bien!... — et la perfide créature mesura ses paroles pour ménager son effet. — M. Herbert de Chéramey...

Son nom jeta un froid.

Diane se sentit pâlir, et la crainte qu'on s'aperçoive de son trouble l'augmenta. Elle eut la sensation que le regard de son mari pesait sur elle, mais n'osa tourner les yeux de son côté. Lui se taisait aussi et la situation eût pu devenir embarrassante si une des personnes présentes n'eût interrogé :

— Et qui donc épouse ce cher Herbert?

C'était là ce que Diane eût demandé si un son avait pu passer entre ses lèvres tremblantes.

— C'est à peine si on peut le répéter, répondit Mme de Filtré, car je crois que ce n'est point encore chose conclue, mais j'ai laissé dire que Mme Supraz, désireuse de voir son neveu s'établir, l'avait engagé vivement à fixer son choix et lui avait désigné plusieurs jeunes filles, entre autres Marthe Badoisin.

— Et vous croyez qu'il va marcher? questionna encore M. de Sauves.

— Il a toutes raisons pour le faire : d'abord satisfaire sa tante, puis le projet qu'elle a formé pour lui est assez avantageux pour obtenir son assentiment. Mlle Badoisin a une jolie dot, de jolis yeux, c'est un beau parti.

— Allons donc, fit le marquis brusquement, intervenant tout à coup, un beau parti! Herbert a cent fois plus de valeur que cette poupée!

— Mais il n'a pas de fortune, releva Mme de Filtré.

— Puisque sa tante doit le doter?

— Oui, mais pour prix de son obéissance. Si bien, conclut Mme de Filtré, que, sans qu'il soit certain,

on peut tenir le mariage d'Herbert avec la petite Badoisin comme plus que probable.

A la grande surprise de Diane, qui écoutait ces propos comme si elle avait été dans l'illusion d'un songe, le marquis intervint encore une fois avec une vivacité et une autorité qui n'admettaient aucun démenti :

— Ce mariage n'est pas fait, croyez-m'en. Et même il ne se fera pas, vous pouvez le dire après moi !

Diane se demanda pourquoi son mari était si affirmatif d'une chose que, selon elle, il devait ignorer. Était-ce qu'il avait vu son émotion, la pâleur qui, elle en était sûre, masquait ses joues de lividité, et qu'il voulait, l'attribuant au chagrin de cette nouvelle, en dénier la véracité pour la rassurer au moins temporairement, lui épargnant ainsi l'humiliation d'être vaincue par sa peine devant tous ces regards qui la guettaient?... Était-ce seulement pour sauver son amour-propre conjugal qu'il avait voulu l'aider à dominer son trouble ? Avait-il quelque autre projet, sinistre, peut-être, et meurtrier, s'il en était arrivé à croire à quelque entente secrète entre sa femme et M. de Chéramey ? Diane était bien perplexe devant toutes ces éventualités, et ne faisait bonne contenance qu'au prix d'efforts inouïs...

Il paraissait que son mari cherchait à les seconder, car, ayant brusquement changé de sujet, il avait fait dévier l'entretien sur d'autres banalités, et y apportait une verve qui, tout en l'animant, le cantonnait aux termes qu'il lui avait assignés.

Cela permettait à Diane de se remettre de la secousse. Elle se raisonnait maintenant. Qu'Herbert se mariât, qu'Herbert fût heureux, ne devait-elle pas le souhaiter, puisqu'ils étaient maintenant irrévocablement séparés ? Après la barrière qu'elle avait mise entre eux, celle qu'il y ajoutait ne signifiait rien...

Bien que voulant se le persuader, un cuisant sentiment de regret torturait encore la jeune femme, mais, justement parce qu'elle en était arrivée à se raisonner, le calme lui était revenu, au moins en apparence, et la présence d'esprit.

Roland causait toujours, plus gai, plus brillant que Diane ne l'avait vu depuis quelques semaines.

Mme de Filtré s'était levée pour partir, il l'avait reconduite jusqu'à sa voiture, mais n'avait point permis à M. d'Arlande ni au jeune ménage de Sauges de quitter Trécy. Il les avait retenus à dîner et Diane

pensa que c'était son moyen de fuir le tête-à-tête qui eût autorisé, et même peut-être entraîné, la remise sur le tapis de la brûlante question. Pendant tout le repas, la verve de Roland ne se démentit pas, et, dès qu'on fut revenu au salon, avant même qu'on l'en priât, il se mit au piano et, toute la soirée, tint ses auditeurs sous le charme. Pour le rompre, il fallut l'heure du train qui devait emmener les hôtes de l'hospitalière demeure. Le marquis s'occupa de les reconduire à la station voisine, puis il monta avec Diane.

À la porte de sa chambre, il la quitta, mais auparavant, lui dit avec une affection plus vive que d'ordinaire, une affection presque émue, lui sembla-t-il :

— Bonsoir, ma petite amie, je vous laisse dormir, j'ai un peu à écrire, bonsoir !

Et il l'embrassa sur le front, très tendrement, à deux reprises, comme s'il eût eu peine à se séparer d'elle. Puis il s'en fut très vite.

Diane demeura surprise...

Pourquoi cette reprise de gaieté ? pourquoi ce regain d'amicale tendresse !

Était-ce la probabilité du mariage d'Herbert qui en était cause par la sécurité qu'elle lui donnait ? Alors pourquoi avoir déclaré si nettement que ce mariage ne se ferait point ?

Très perplexe, très émue, Diane fut longue à s'endormir.

### XXIII

Diane s'est éveillée tard. Un joyeux soleil, pourtant, dore depuis longtemps, d'un rayon malin, glissé entre les lames des persiennes, la tenture blanche de sa chambre et la frange de lumière.

En reprenant contact avec la réalité, la pensée des soucis de la journée précédente lui revient. C'est ainsi que, dès le réveil, nous rechargeons sur nos épaules le fardeau des inquiétudes et des peines, déposé la veille, à l'heure où le sommeil verse l'oubli des choses...

Quelle attitude va avoir aujourd'hui, envers elle, son mari ?

Elle en est plus préoccupée que de ce que Mme de Filtré lui a appris. Du reste, à cela elle ne *veut* plus

penser. Qu'Herbert se marie ou non, que lui importe ? Quel changement cet événement peut-il apporter dans leurs destinées, même dans leurs sentiments réciproques ? Au contraire, elle sera plus rassurée, plus confiante en son amitié, lui sachant un autre amour ! Et, délivrée aussi du scrupule qui lui amollissait le cœur devant sa vie, qu'elle croyait avoir brisée par son mariage, elle sera plus forte contre ses souvenirs. Elle aura l'esprit plus libre, désormais, pouvant se dire que si son sacrifice n'a servi à personne, au moins il n'aura pas fait d'autre victime qu'elle-même...

Et elle se plaît à penser aussi que, si l'assiduité, pourtant bien discrète d'Herbert, ou peut-être ce que son mari pouvait avoir deviné de leurs sentiments et de leur antérieure intimité, inquiétait ce dernier et était la cause de sa mélancolie et de son irritabilité, elle verrait cette crise s'apaiser et le calme, amenant un peu de relatif bonheur, renaître dans son ménage.

Elle souriait à cette espérance qui, tel un bain adoucit les blessures sans les cicatrises, venait apaiser toutes les inquiétudes, toutes les incertitudes qui lui tenaillaient sans cesse le cœur !

Les premières heures de la journée favorisent généralement ces dispositions optimistes. Sans s'en rendre compte, on espère toujours quelque bienfait du jour qui commence, du soleil qui luit, du renouvellement des choses, après le repos de la nuit. Et c'est au soir que sont réservés le pessimisme et la désespérance ; au soir, après la fuite des heures qui n'ont pas tenu les promesses que nous avons cru les voir nous apporter.

Diane avait donc l'esprit plus libre que la veille, et la radieuse journée d'été qui se préparait influait aussi sur elle. A vingt-six ans, il faut si peu de complicité de la part des circonstances pour rendre du courage !

Comme de coutume, elle vaqua à ses occupations quotidiennes : sa toilette, les ordres, sa correspondance. Tout mis en règle, elle s'en fut marcher un peu dans le parc. La première cloche du déjeuner l'en ramena, et elle vint s'asseoir sur la terrasse où, habituellement, son mari la rejoignait.

Elle l'attendit. Les pensées qui l'absorbaient ne lui permirent pas d'abord de s'apercevoir de la durée de son expectative, mais, tout à coup, réagissant sur leur emprise, elle s'avisait qu'elle était là depuis long-

temps. On n'avait donc point sonné le second coup ? ou bien, distraite, ne s'en était-elle point aperçue, et le marquis ne l'attendait-il pas, à son tour, dans la salle à manger ? Elle se leva vivement et, pénétrant dans le grand vestibule, en interrogea l'horloge. Elle marquait une heure. Que signifiait ce retard ? Elle gagna la salle à manger ; elle était vide, alors elle appuya sur le timbre électrique et le maître d'hôtel parut.

— Comment ne sonne-t-on pas le second coup du déjeuner ? lui demanda-t-elle.

— Parce que M. le marquis n'est pas rentré.

— Il est sorti en voiture ?

— En auto, madame la marquise.

Et comme Diane se taisait, le domestique s'informa s'il fallait attendre encore ou faire servir. Diane décida qu'elle attendrait et retourna sur la terrasse d'où l'on voyait arriver, par la longue avenue, tous les visiteurs.

Elle était surprise. Jamais son mari ne s'était mis ainsi en retard. Il était l'exactitude même. Une sorte de pressentiment, ou du moins une inquiétude nerveuse à laquelle elle donnait ce nom, l'agitait. Elle chercha à se raisonner. En auto, une panne peut survenir. C'était sans doute là ce qui retenait M. d'Étreton.

Un besoin de s'informer, d'agir, l'éprouvait. Elle demanda à quelle heure le marquis était sorti ? A six heures du matin, lui fut-il répondu. Elle s'enquit de l'automobile qu'il avait prise, car il y en avait deux dans le garage. C'était la petite, la « douze chevaux » qui n'offrait que deux places et qu'il employait généralement quand il était seul. Elle interrogea encore sur la route qu'il avait suivie ? Il avait tourné à gauche, c'était tout ce qu'on savait. A gauche ? c'est-à-dire dans la direction opposée à Berville. Il n'était donc allé ni à la ville, ni à Surlemont, situé dans la même région. Diane ne connaissait point assez ses affaires pour savoir où il avait pu être appelé par elles. Elle fit comparaître la vieille Adèle, seule domestique à laquelle son mari parlait quelquefois, et la questionna. Elle non plus ne savait rien, mais Diane la vit alarmée, ce qui donna un corps à sa propre anxiété.

— Madame la marquise ! disait la brave femme, madame la marquise ! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Que voulez-vous qu'il lui soit advenu ? répliqua

Diane, se défendant contre l'inquiétude qui, de plus en plus, l'envahissait.

— Un accident !... murmura Adèle.

Diane la congédia, car sa figure d'angoisse lui ôtait tout sang-froid.

Et l'heure avançait, avançait inexorablement...

Les domestiques avaient déjeuné, Diane les vit, de loin, sortir, l'un après l'autre, des communs. Tout à coup un cri lui échappa ! Elle venait, parmi eux, de reconnaître Emile, le chauffeur ! Son mari était donc parti seul ?

Elle alla trouver cet homme pour l'interroger.

Oui, M. le marquis était parti seul à six heures, ayant dit qu'il n'avait besoin de personne.

Diane retourna, mortellement inquiète, à son poste d'observation, les yeux attachés obstinément sur l'avenue par laquelle son mari devait revenir.

Elle ne savait plus que supposer. Jamais, à sa connaissance, le marquis n'était sorti sans un homme avec lui... Pourquoi cette dérogation à ses habitudes?... Il ne voulait donc pas que l'on sût où il allait?... Alors, où allait-il ? Et parmi toutes les présomptions qui vinrent torturer Diane de leurs incertitudes, il lui revint à l'esprit sa crainte de la veille au soir. Pourquoi Roland avait-il dit que le mariage d'Herbert n'aurait pas lieu ? Le croyait-il coupable de quelque intimité criminelle avec elle, et Herbert, étant revenu dans les environs sans qu'elle le sût, allait-il en tirer vengeance ?

Une sueur froide, à cette pensée, baigna le front de Diane et, incapable de maîtriser plus longtemps ses larmes, tout en ne voulant pas les donner en spectacle, elle remonta chez elle.

Elle n'y était que depuis un instant lorsqu'on vint lui annoncer qu'un prêtre était en bas.

— Un prêtre ?

Elle tressaillit douloureusement.

— Il a demandé M. le marquis, dit le domestique, et lorsque je lui ai répondu qu'il n'était pas là, il a désiré voir madame la marquise.

Ce n'était donc pas un envoyé de son mari, puisqu'il le cherchait, ce n'était pas non plus un messager de malheur.

Elle descendit au salon où le prêtre l'attendait et, du premier coup d'œil, reconnut le Père Jean.

Alors elle voulut se dominer, essaya de sourire.

— Quelle bonne surprise, mon Père, et comme mon mari sera heureux !...

Un regard sur les traits visiblement angoissés du religieux arrêta la parole sur ses lèvres.

— M. d'Etrelon n'est pas ici ? madame, fit le visiteur avec un calme qu'on sentait factice.

— Non, mon Père, il est sorti ce matin... en auto... je l'attendais pour déjeuner... il n'est pas encore rentré. Mais, ajouta Diane cherchant à se rassurer elle-même, il ne tardera pas, sans doute...

Le prêtre restait silencieux. Pourtant, au bout d'un moment, il dit avec effort :

— Quelqu'un accompagne M. d'Etrelon ?

— Non, dit Diane très tremblante, il est sorti seul.

— Seul ? répéta le Père Jean atterré, seul ?... Oh ! murmura-t-il très bas, le malheureux !...

Diane devina ce mot plutôt qu'elle ne l'entendit.

— Mon Père, fit-elle frémissante, il est arrivé un accident à mon mari ?

— Je n'en sais rien, madame, mais vous, savez-vous où est allé M. d'Etrelon ? Quelle route il a prise ?

— Non ! fit Diane.

— Il ne vous a rien dit ?

— Je ne l'ai pas vu ce matin.

— Et il y a longtemps qu'il s'est mis en route ?

— A six heures, m'ont dit les domestiques.

— Six heures ! et il en est trois !... Mon Dieu ! mon Dieu ! fit le Père Jean d'un accent d'indicible détresse, j'arrive trop tard !

— Trop tard ! s'écria Diane affolée, trop tard ! Que voulez-vous dire ? Mon Père, je vous en supplie ! expliquez-vous...

— Que puis-je vous expliquer ! fit le prêtre, levant les bras au ciel dans un geste de désespoir, qu'ai-je le droit de vous dire ? et surtout, surtout, que puis-je faire ?

Mais devant le malheur, devant le péril, quels qu'ils fussent et bien qu'elle les ignorât, la vaillance de Diane s'était réveillée avec toute l'énergie de sa race.

— Mon Père, dit-elle avec une fermeté un peu exaltée, je suis la femme de Roland, son épouse fidèle et dévouée. J'ai le droit, il me semble, de savoir tout ce qui le concerne afin que, si un danger le menace, je puisse essayer de l'en préserver.

— Hélas ! madame, il est trop tard, sans doute ! Laissez-moi cependant vous quitter, essayer de rejoindre mon pauvre ami... Où ? je ne sais, et c'est là ce qui m'arrête depuis trop longtemps : les minutes valent des heures en ce moment et en cette circons-

tance!... Vos chevaux peuvent-ils me conduire, ou bien trouverai-je, dans les environs, une automobile?

— Ici même, fit Diane, nous en avons deux.

— Oh! alors, de grâce, madame, je vous en supplie, donnez des ordres que je parte, au plus vite!...

— Que vous partiez, où ?

— Essayer de rejoindre Roland.

— Mais où est Roland ?

— Je l'ignore, fit le prêtre désespéré, en route, je m'informerai, mais je ne puis demeurer impassible pendant que mon pauvre camarade a besoin peut-être de mon ministère...

— Mon Père! mon mari va mourir! fit Diane plus blanche qu'un linceul, vous le savez et vous vous refusez à me le dire? Oh! je vous en conjure au nom de Dieu, du Dieu auquel vous avez consacré votre vie, dites-moi, dites-moi ce qui menace Roland?...

Le Père Jean hésita, mais devant le désespoir de cette femme, devant sa propre impuissance à secourir son ami sans son concours, il céda aux objurgations passionnées, aux larmes brûlantes de Diane, qui s'était laissée tomber à genoux et l'implorait.

— Relevez-vous, madame, dit-il, et soyez forte! Vous avez besoin de courage pour savoir...

— J'en ai, fit Diane debout, dites...

— Avant, dit le prêtre, demandez l'auto, le temps presse...

Diane, soumise, sonna et la commanda.

Alors le prêtre lui tendit une lettre...

Diane reconnut l'écriture de son mari et la commença avec avidité.

« Mon ami, écrivait Roland, l'heure a sonné où je dois disparaître de ce monde... Elle est riche maintenant et peut épouser celui qu'elle a aimé, qu'elle aime toujours... Oh! je ne l'accuse pas, elle n'a manqué à aucun de ses devoirs. Elle n'a, j'en suis sûr, depuis son mariage, jamais consenti à cet amour, même dans le secret de sa pensée... Elle est pure comme un ange... mais l'amour est involontaire... J'en sais quelque chose!... Elle pourrait donc l'épouser — et être heureuse — si je n'étais pas l'obstacle... Cet obstacle dressé devant son bonheur, je vais le supprimer.

« Tu as su mes tortures, tu as su toute l'histoire de ce triste et passionné roman du pauvre déshérité : comment j'aurais renfermé en moi-même le senti-

ment que m'avait inspiré, au passage, sa royale beauté, si je n'avais su la détresse qui l'attendait. Si je n'avais su que, devant cette détresse, même, celui qu'elle aimait et sur lequel elle comptait allait se dérober ! Si je ne lui avais entendu dire, à lui-même, qu'il reculait devant sa pauvreté ! La pauvreté avec elle, en étant aimé ! Ah ! le fou ! mérite-t-il le bonheur que je vais lui donner aujourd'hui ?... Qu'importe ? elle l'aime ! Et moi qui l'ai épousée pour la sauver de la misère d'argent et de la misère, plus grande, d'un amour déçu, moi qui l'ai épousée pour la rendre heureuse, n'ayant pu y réussir, je cède la place, je disparaîs !... Jusqu'à ces derniers mois j'avais espéré gagner peu à peu son affection. J'étais pour elle le sauveur ! j'espérais que la reconnaissance, qui, seule, pouvait l'attacher à moi, l'amènerait peut-être à un sentiment plus doux. Puis j'étais soutenu par la conscience du bien que je lui avais fait, et qui était ma raison d'être son mari. Mais voici que l'héritage survenu la rend libre, riche, indépendante. Alors qu'ai-je fait, moi ? J'ai entravé définitivement sa vie en l'associant prématurément à la mienne, j'ai aliéné sa liberté, je lui ai ôté tout droit au bonheur... N'est-il pas juste que je les lui rende ?

« Tu n'as jamais su mon projet d'en venir là ? Je te l'ai caché, car tu t'y fusses opposé. Du reste, il n'est arrêté dans ma pensée que depuis le jour, à Paris, où je les ai surpris, tous deux, en larmes devant leur bonheur perdu... Je n'en avais pas fixé l'exécution, chaque jour je la remettais, le cœur brisé de la quitter définitivement. Mais tantôt, dans son salon, on lui a annoncé le mariage probable et prochain de son ami... sa pâleur m'a révélé sa souffrance. — Je n'ai pu la supporter, en étant la cause, et je m'en suis voulu d'avoir tant tardé à disparaître que son bonheur, pour un peu, en eût été irrévocablement compromis. Il est temps encore, puisque ce mariage n'est qu'un projet, qu'il abandonnera bientôt, la sachant libre. Mais il ne faut plus remettre...

« C'est pourquoi, quand tu liras ceci, je ne serai plus ! »

A ce moment Diane poussa un grand cri ; sous l'émotion ses yeux se fermèrent un moment et elle tomba dans un fauteuil. Le prêtre crut qu'elle allait s'évanouir, mais un effort ultime de sa volonté lui permit de poursuivre sa lecture.

« Demain matin je vais sortir en auto, un accident est si vite arrivé!... Il m'en surviendra un mortel... Tu comprends? Elle ne saura rien et pourra goûter sans regrets et sans remords le bonheur que je lui assure au prix de ma vie.

« Quand tu auras reçu cette lettre, demain, vers cinq heures, je présume, tarde encore quelques heures pour laisser le temps de me retrouver. Puis pars pour Trécy. Tu t'informerás afin de ne te présenter au château que lorsqu'on saura... Alors Diane aura bien besoin du secours de ta présence. Tu régleras les détails pénibles et, surtout, tu prendras dans mon secrétaire le testament par lequel je te charge de mes dernières volontés. Je l'ai fait d'avance... Tu brûleras tous les papiers désignés et généralement tout ce qui pourrait faire deviner le drame...

« Adieu! Nous reverrons-nous un jour? Hélas cette consolation même m'est refusée...

« Ton malheureux ami!... »

Diane ne contenait plus ses déchirants sanglots.

— Ah! mon Père, s'écria-t-elle, partons! partons vite! essayons de le rejoindre, de le sauver, ah! si j'avais pu savoir, deviner ce qui se passait en lui!... Mais j'ignorais... je vous dirai en route...

L'auto arrivait au perron...

— Vous venez aussi? madame, fit le prêtre un peu surpris, car il l'ignorait.

— Quelle femme serais-je, si je ne venais pas! lui répondit Diane.

## XXIV

L'auto roulait sur la route ensoleillée entre les prairies verdoyantes où l'été mettait sa joie et, la nature, sa parure de fête, et l'on avait peine à s'imaginer qu'un pareil décor pût être le cadre d'un malheur comme celui que redoutaient les voyageurs.

Le Père Jean avait raconté à Diane comment, par un providentiel hasard, la lettre de son ami, qui ne devait lui parvenir que le soir, lui avait été remise vers dix heures. Le marquis, la veille au soir, avait

dû la laisser pour qu'on la mette à la poste le matin de bonne heure, elle avait été portée à la gare dans la nuit et elle avait profité d'un train rapide. Dès sa réception, le Père Jean, affolé, s'était mis en route, espérant encore arriver à temps...

Ce qu'il cacha à la jeune femme, c'est l'incertitude où il était de ses sentiments à l'égard de son mari. Il l'avait naguère vue à peine, il ne la connaissait que par ce que Roland lui en disait et qui lui était un peu suspect. Il croyait que l'aveuglement de sa passion pouvait idéaliser la femme aimée et, bien des fois, le prêtre, ne comprenant pas comment Mme d'Étreton pouvait rester indifférente à un tel amour, se demandait si elle en était digne ? Le doute, qui l'en avait quitté soudainement devant la douleur de la jeune femme, ne lui eût plus été permis lorsque, comme en une confession, elle lui narra fidèlement ses émotions, ses inquiétudes, les incertitudes par lesquelles elle était passée, surtout depuis quelques mois.

Encouragée à la confiance par le caractère sacré de celui à qui elle s'adressait et que son amitié avec Roland lui rendait doublement respectable, et entraînée par les circonstances, elle lui dit tout : le mobile de son mariage, son désir de rendre Roland heureux, son étonnement de son indifférence, sa souffrance de son amertume... Elle mit à nu son âme pure devant ce prêtre qui avait eu assez de foi en elle pour trahir, en sa faveur, le secret de son mari, afin d'obtenir son aide pour le secourir. Et le Père Jean lui parla de Roland, de sa tendresse pour elle, de ses tortures morales, de son abnégation...

Cette causerie, entrecoupée d'émotionnants interrogatoires aux gens qui passaient, pour savoir s'ils n'avaient pas vu une auto blanche, se déroulait au milieu des angoisses de la recherche sur la longue route, dont leurs regards anxieux interrogeaient chaque repli.

Ils étaient partis à gauche, comme on leur avait dit avoir vu s'éloigner l'automobile. Aux premiers croisements de chemin quelques indications les avaient dirigés. Les voitures du marquis étaient connues dans tous les environs. Des paysans assurèrent l'avoir aperçu le matin prenant la route du Bois, puis celle de Preux-Bel. Après quelques embranchements, les voyageurs s'étaient trouvés sur la route nationale d'Amiens à Paris. Ils la suivaient sans savoir où elle les menait.

Et la machine roulait à toute vitesse, dévorant les kilomètres, la distance parcourue devenait importante. Où le malheureux était-il allé chercher la mort ?

— Et si nous faisons fausse route, disait Diane, si nous nous éloignons de l'endroit où, mourant peut-être, il gît à cette heure ?

— Prions, madame ! répondait seulement le prêtre.

Il égrenait son chapelet, et Diane se taisait, priant aussi mentalement. Mais éprouvée par le besoin de parler de celui qu'à ce même moment, sans doute, la mort allait lui ravir, et dont elle venait seulement de pénétrer le secret, souvent elle interrompait ce recueillement par une question à laquelle le Père Jean ne refusait point de répondre. Il trouvait une satisfaction d'ami à révéler l'âme généreuse, noble, malheureuse de son infortuné camarade à la compagnie qui l'avait, non pas méconnu, mais non connu ! Et, se laissant entraîner par ce sentiment, il en oubliait la réserve jalouse avec laquelle Roland avait caché son moi intime et qu'il avait voulu garder jusque dans la mort.

Il montrait à Diane le cœur tendre, l'imagination ardente, la sensibilité affinée que, dès sa jeunesse, Roland témoignait. La confiance avec laquelle il était entré dans la vie, ignorant les déboires qu'elle réservait à son infirmité, et oubliant presque sa disgrâce, tant il se sentait, par ailleurs, puissamment doué, et tant sa mère avait cherché à lui en cacher l'importance. Ses années de collège avaient commencé de lui ouvrir les yeux sur ce point, mais les brillants succès de ses études dépassaient l'impression que laissait sa difformité, et il était resté supérieur à ses camarades. Revenu près de sa mère, il avait gardé encore quelques illusions mais, bientôt, Mme d'Étrelon était morte. Resté seul, personne n'étant plus là pour l'encourager ou le reconforter, les quelques blessures d'amour-propre qu'il reçut, au courant des jours, s'envenimèrent ; son esprit s'aigrit peu à peu, les déceptions s'accrurent en nombre et en valeur. Les envieux de la haute situation de Roland, ceux que rabaissaient, par comparaison, ses grandes facultés et qu'il ne savait pas ménager, — incapable, par nature, de diplomatie et habitué aussi à dominer autour de lui, — tous ceux-là se vengèrent de sa suprématie morale sur son infériorité physique. On en plaisanta, on s'en moqua,

on le tourna en ridicule. Cette arme de la moquerie, bien que celle des sots, et trempée généralement dans les plus vils sentiments de jalousie, blesse pourtant, et mortellement parfois, ceux qu'elle vise. Atteint à plusieurs reprises, Roland se fâcha, mais intérieurement, car il sentait bien que sa colère eût donné des atouts à ses ennemis. Il se détacha des fausses amitiés, des flatteurs intéressés. Le doute s'installa en son âme, avec la peur instinctive du ridicule. Il prit en grippe le monde et la société, et en voulut même à Dieu de l'avoir si mal partagé... Il perdit la foi et, avec elle, l'espérance !...

C'était alors qu'il avait rencontré Diane...

— Je n'ai su, dit le religieux à la jeune femme, son sentiment pour vous que lorsqu'il m'annonça son mariage. Comme il vous aimait ! avec quel enthousiasme il me parlait de vous, de vos qualités, de vos mérites ! Combien il vous savait gré de vos attentions pour lui !

— Et il ne me le laissait même pas soupçonner ! répondit Diane, j'en eusse été si encouragée !

— Et comme il souffrait de sa disgrâce ! reprit le Père Jean. Sans cesse il craignait de vous inspirer de la répulsion, ou bien des humiliations lorsque vous sortiez ensemble. Il ne vivait que pour vous. Il vous le prouve bien, hélas ! en s'immolant à ce qu'il croit votre bonheur !

Diane pleurait à cette image du bonheur, réel, celui-là, qui eût pu être entre eux si Roland ne s'était obstinément tenu sur ses véritables sentiments.

— Il avait peur de se rendre ridicule à vos yeux, redit encore le Père Jean, peur de vous devenir à charge. Il n'espérait pas, il n'admettait même pas que vous puissiez l'aimer, et un faux semblant l'eût outragé : il voulait s'épargner cette torture et, à vous, ce mensonge. Ah ! pour comprendre tout ce que je vous révèle il eût fallu connaître, comme je la connais, cette âme si délicate, si fière et si meurtrière par la vie ! Et s'il m'est permis de vous parler ainsi, c'est que je le connais non comme prêtre, mais comme ami, et que, devant les sentiments que vous m'exprimez, je ne crois point trahir mon pauvre camarade que de vous montrer à quel point il était digne de votre affection !...

— Ah ! s'écria Diane, ah ! si je vous avais vu plus tôt et plus intimement, mon Père, vous eussiez, alors comme aujourd'hui, dissipé ce malentendu qui,

à la minute présente, est peut-être... irréparable... Quelle douleur ! Et quel regret !

— Les desseins de Dieu sont impénétrables, madame, prions !

La route fuyait toujours sous les pneus rapides, sans amener aucune révélation. Diane s'en désespérait !...

Tout à coup, elle eut une illumination soudaine.

— Roland, dit-elle, avait la petite auto, il n'a pu, étant parti à six heures, rouler bien longtemps avec la réserve de pétrole qu'elle comporte. Et eût-il alimenté sa machine en cours de route ?

Frappé de cette réflexion, le père Jean, abaissant la vitre qui les séparait du chauffeur, le consulta à ce sujet.

Il résulta de l'enquête que le marquis n'avait pu dépasser la distance atteinte maintenant par les voyageurs.

Alors on rebroussa chemin...

— Et puisqu'il écrivait devoir être retrouvé le soir, observa encore Diane, toutes ses facultés tendues vers le douloureux problème décuplant sa lucidité, il n'a donc pas été très loin...

Le père Jean songea à son tour que, puisqu'il cherchait un accident imprévu, il avait dû fuir les pays plats pour un terrain plus accidenté. Et l'on était dans une plaine ! Il interrogea Mme d'Étreton sur les mouvements de terrain qu'il pouvait y avoir aux environs.

Elle réfléchit un moment.

— Ah ! dit-elle tout à coup frappée d'un pressentiment, les environs de Preux ! Il y a là une côte terrible, derrière la forêt, un ravin... Oh ! mon Dieu !

Et, épouvantée à la pensée d'une vision, pourtant imaginaire, elle se cacha la figure dans les mains.

Pour parvenir à ce vallon tourmenté, il y avait un grand détour à faire par des chemins difficiles et peu fréquentés. L'auto s'y engagea prudemment. Bientôt elle croisa un groupe d'ouvriers agricoles qui, pour le repos et le goûter, s'était assis au bord de la route.

Diane posa, pour la vingtième fois, sa pénible question ; n'avait-on pas vu passer une auto blanche, découverte, à deux places ?

— Si, répondit une des femmes, une petite auto, basse ?

C'était cela !...

— Un seul homme, ajouta un autre, qui conduisait, un petit bossu ?...

O amertume ! jusque dans la mort sa disgrâce le poursuivait !

Diane répondit encore oui, en frémissant.

— Eh bien ! l'auto et le bossu sont passés ce matin pendant que nous déjeunions, et même ils allaient d'un train ! d'un train ! s'ils ne se sont pas fracassés dans tous les tournants, c'est une chance.

Cette fois on était sur la vraie piste.

Le Père Jean s'informa strictement de la direction qu'avait prise l'auto blanche.

Il n'y avait pas à se tromper, elle ne pouvait suivre qu'un chemin, un seul, le long du bois qui aboutissait à la grande route de la vallée, après une descente très raide.

Les voyageurs repartirent...

A un endroit spécial, Diane se cacha le visage. C'était bien là, la côte dont elle avait eu la subite vision, cette côte très rapide avec plusieurs tournants, qui commençait ayant le bois à droite et des champs à gauche, mais une fois la forêt dépassée, les champs s'arrêtaient pour faire place à un profond ravin, si profond même que de la route, comme des pièces de terre limitrophes, on n'en pouvait voir le fond qu'en approchant de sa rive.

Mû par le pressentiment que Diane lui avait communiqué, le Père Jean fit arrêter au coude du chemin et descendit de voiture pour jeter un regard d'exploration.

La prescience de Diane ne l'avait pas trompée, au fond du ravin, l'auto blanche gisait...

Une embardée volontaire avait dû lui faire franchir l'exigu talus qui en séparait la route, et elle était allée s'abîmer dans le précipice.

Diane le devina en voyant le Père Jean, dès qu'il eut regardé dans le ravin, le dégringoler rapidement après un geste désespéré qui lui avait fait lever les bras au ciel. Alors son cœur se serra d'une telle angoisse qu'elle crut se trouver mal. Mais un appel à toute son énergie la fit réagir et, sans hésiter, elle sauta à bas de la voiture, vint au ravin, vit au fond les débris de l'automobile et, ne se laissant pas arrêter par l'horreur tragique du spectacle, mais au contraire attirée par le passionné désir de revoir son mari, en quelque état qu'il fût, à son tour elle dévala la pente rapide au risque d'une chute, en-

traînée dans cette course folle comme si, elle aussi, sans pouvoir se retenir, volait à la mort !...

Mais parvenue au bas, une si vive détresse l'envahit qu'elle eut besoin d'un réconfort pour la surmonter et elle s'approcha du Père Jean, comme l'aurait fait un enfant apeuré, cherchant un secours et le réclamant, en cette circonstance, plus encore de l'homme de Dieu que de l'ami.

— Mon Père ! murmura-t-elle éperdue, où est-il ?...

En effet on ne le voyait pas, on ne voyait pas Roland !

L'auto ayant franchi le talus étroit sur lequel elle avait été dirigée et trouvant, sitôt après, le vide, — la pente faisant dérober le terrain sous elle — entraînée par la vitesse acquise et son poids, s'était renversée. Elle avait donc dû non pas dérouler, mais tomber d'un coup et gisait, maintenant, les roues en l'air.

Où était Roland qu'on ne le trouvait point ? Sous la machine sans doute ? et inévitablement broyé. Voulant se tuer, il avait dû se cramponner à sa voiture pour tomber avec elle... Le Père Jean et Diane eurent en même temps cette même pensée et frissonnèrent à sa terrifiante terreur.

Ou bien fallait-il se rattacher à l'espoir, bien incertain, d'un sauvetage depuis longtemps opéré : le marquis d'Étreton transporté dans un village proche, alors que l'auto avait été abandonnée ?...

Le seul moyen d'une promptitude certaine était de regarder sous la voiture. Le Père Jean se coucha à terre : il ne vit rien. L'auto était brisée, aplatie, cachant ce qu'elle recouvrait. Il fallait essayer de la soulever... si l'on ne trouvait point sous elle un cadavre, eh bien ! on remercierait Dieu de cette lueur d'espérance et l'on chercherait ailleurs... Avant tout il fallait s'assurer, car si le malheureux était là, sa délivrance n'aurait que trop tardé. Mais comment soulever cette masse énorme ?

A tout hasard Diane avait emmené son valet de chambre. Lui, le chauffeur, le Père Jean pourraient-ils venir à bout de cette lourde tâche ?

— Essayons, fit la jeune femme dont l'énergie se développait en raison directe de l'intensité de l'épreuve, j'aiderai, je suis forte.

Le Père Jean remonta pour appeler les domestiques.

— Venez, leur dit-il, l'auto de M. d'Étreton est tombée dans ce ravin, nous craignons qu'il ne soit resté dessous.

Ce fut la seule explication qu'il donna de leur course folle à la recherche du marquis.

Les deux hommes s'empressèrent, moins dans un sentiment d'affection pour leur maître, toujours si sévère avec eux, que dans celui d'entraide qui porte la classe ouvrière à venir au secours de son semblable avec une générosité qu'on ne trouve pas aussi générale dans la classe supérieure où, croyant n'avoir jamais besoin de personne, on est moins disposé à donner des secours dont on n'attend pas le retour.

Leurs bras restaient impuissants.

— S'il est dessous, dit le chauffeur, il faut prendre garde de ne pas le blesser davantage en le dégageant.

Le père Jean reconnut le bien fondé de cette remarque.

— Il faudrait, dit-il, des leviers...

Tous regardèrent autour d'eux pour trouver ce qui en pourrait tenir lieu.

A quelque distance de là, un jeune arbre était tordu et brisé. Car le ravin était planté par-ci, par-là, de peupliers, les uns déjà élevés, d'autres, tout jeunes.

L'auto avait même dû heurter un des premiers, qui se trouvait au point de départ de sa chute, mais n'avait pu l'entraver. Une profonde blessure au tronc de cet arbre en témoignait ainsi que de la violence du choc. Le peuplier avait résisté et l'auto, déviée de sa ligne, avait culbuté plus vite après cette secousse.

Pendant que les autres faisaient cette constatation, le chauffeur se dirigeait vers l'endroit où se trouvait le jeune arbre tordu et brisé, sans doute, par une tempête. C'était à quelques pas et dans le sens de la déclivité de la pente de la route, aussi bien que de celle du ravin qui le longeait jusqu'au bas. Tout à coup, on vit cet homme s'arrêter et pousser un cri :

— Monsieur est là.

Roland y était, en effet, couché sur le dos face au ciel, les yeux clos, inanimé, les bras croisés sur sa poitrine, la tempe ouverte par une large blessure d'où le sang avait dû s'échapper en abondance, car l'herbe autour de lui en était rougie. Une mousse sanguinolente perlait encore à ses lèvres, témoignait qu'il avait dû en perdre aussi par la bouche... Et, à côté de lui, le volant de l'auto, brisé au ras de la roue, reposait sur le gazon...

Le Père Jean était accouru!... Diane, vaillante, l'avait suivi et était tombée à genoux près du corps de son mari. Le religieux, pensant d'abord à l'âme

de son ami, fit à tout hasard sur son front décoloré un geste d'absolution.

Diane sanglotait.

— Il est mort ! dit-elle.

Le Père Jean fit un signe dubitatif.

Il s'agenouilla près de Roland, décroisa ses bras, prit sa main. Il lui sembla que le pouls battait encore faiblement.

Il s'approcha davantage et perçut un souffle, si léger qu'on pouvait craindre être le jouet d'une illusion. Écartant les vêtements, il appliqua son oreille sur la poitrine du blessé... le cœur battait encore !

Alors, se relevant et s'adressant à Diane :

— Bénissez Dieu, madame, il vit !

## XXV

Il y a des jours que le Père Jean et Mme d'Étrelon ont ramené agonisant, dans sa demeure, le marquis échappé miraculeusement à la mort.

Il existe toujours, sans que les médecins puissent dire s'il survivra ou non à ses terribles blessures. Il n'est sorti de la syncope que pour tomber dans le délire. On peut dire qu'il n'a pas repris connaissance et, bien souvent, des évanouissements viennent encore le priver de l'usage de ses sens.

On s'est expliqué les circonstances providentielles qui l'ont préservé d'une mort paraissant certaine. L'auto, en tombant dans le ravin, en a heurté un des grands arbres : le choc a brisé le volant auquel Roland se cramponnait, a projeté le malheureux hors de la voiture, et la violence de la secousse l'a envoyé tomber au loin. La blessure à la tempe provenait sans doute de l'arbre contre lequel il s'était frappé, et les lésions internes, de la chute, terrible à pareille distance. Il n'avait pas dû lâcher son volant de direction et, après le premier évanouissement, avait, sans doute, un instant recouvré connaissance. Alors, résolu à cette mort qu'il avait cherchée, il s'était croisé les bras pour l'attendre de pied ferme, sans défaillance morale.

— Qu'il a souffert ! répétait souvent Diane au Père Jean.

Car depuis dix jours ni l'un ni l'autre n'avaient

quitté son chevet. A peine, à tour de rôle, allaient-ils prendre un peu de repos... Diane voulait que s'il revenait à lui, le premier regard de son mari fût pour elle, et le religieux, dans le terrible point d'interrogation posé devant l'existence de son ami, ne voulait pas risquer de perdre le bénéfice d'une lueur de lucidité qui lui permettrait peut-être de le réconcilier avec Dieu. Tâche délicate et sublime que seul, il le savait, il aurait pu mener à bien!

— Il a toujours refusé de m'entendre, disait-il à Diane, au cours de sa jeunesse et de sa vie; mais devant la mort qu'il frôle de si près, voyant que ce Dieu, auquel il ne croyait plus, parce qu'il s'en supposait abandonné, l'a retardée pour lui donner le temps de revenir à lui, il ne résistera plus, j'espère, à l'appel de la grâce et à nos prières unies.

— N'espérez-vous donc sauver que son âme? demandait Diane.

— N'est-ce pas l'essentiel? répondait le Père Jean avec gravité.

— Oui, dit-elle, mais je demande plus encore à Dieu. Je lui demande qu'il vive, qu'il se guérisse et que je puisse, sachant enfin ses sentiments, lui donner un peu de bonheur humain en retour de tant de souffrances.

Et comme certains jours son état s'aggravant, les médecins perdaient espoir, Diane, n'osant plus solliciter de Dieu la grâce de sa vie, le suppliait de lui accorder, après le bienfait de se reconnaître envers lui, avant de mourir, une minute d'intelligence, en laquelle elle pût lui laisser voir son affection, afin qu'il ne fermât pas les yeux sur la vision de désespoir qui l'avait conduit au suicide.

Car ce n'était pas seulement une immense pitié qu'elle éprouvait pour l'infortuné, ni une immense gratitude pour le sacrifice qu'il avait voulu lui faire de sa vie, elle ressentait, devant ce moribond, le sentiment particulier qui unit une femme à son mari, fut-ce même sans véritable amour: ce sentiment de liens étroits, d'inviolable intimité, de vie commune, de destinée partagée, qui attache fortement l'un à l'autre tous les époux et, indissolublement, les époux chrétiens. Elle l'éprouvait même avec une telle intensité qu'il lui semblait que quelque chose d'elle-même gisait aussi sur ce lit de douleur.

Ah! qu'Herbert était maintenant loin de sa pensée! et qu'elle se reprochait même de l'en avoir parfois occupée. La lettre de son mari au Père Jean l'avait

éclairée sur la chimère qui l'avait leurrée... Herbert, tout en croyant l'aimer, n'avait pas voulu l'épouser ruinée... Son amour n'avait pas été jusque-là. Quel pauvre amour en regard de celui que Roland lui avait voué !... Elle savait, maintenant, *lequel l'aimait !*

Elle disait tout cela au Père Jean, dans leurs longues heures de garde auprès du lit du mourant ; ils causaient à mi-voix, de lui toujours ! le religieux lui avait raconté tous les sentiments de Roland au moment de leur mariage, que sa lettre n'avait pu que lui indiquer, et la scène à laquelle il avait assisté au cercle de Berville où M. de Chéramey avait marqué son intention de se dérober devant elle et de partir en voyage.

— Tous ceux qui étaient là l'avaient approuvé, paraît-il, dit le prêtre, au nom de la raison et de la sagesse, Roland, seul, fut révolté et se crut alors permis de laisser la parole à son cœur pour vous dédommager de cet abandon.

— Comment, répondit Diane, ne m'a-t-il jamais révélé cela ?

— Que vous le connaissez mal encore, madame, malgré tout ce que je vous en ai dit ! Il était bien trop délicat, bien trop fier pour accuser cet homme que vous aviez aimé, et pour se glorifier d'avoir voulu vous consoler de sa retraite...

— Et il a cru ! ajouta Diane rêveuse, que je souhaitais l'épouser ! Comment, sachant le peu de profondeur de ses sentiments pour moi, voulait-il, par sa mort, me donner à lui ?

— Parce qu'il vous voulait heureuse à tout prix, qu'il croyait à la persévérance de votre attachement pour lui, et il savait bien, le pauvre ami, qu'il n'y a pas de bonheur, sinon avec celui qu'on s'est choisi...

Si Diane ne se lassait pas d'entendre parler de son mari, le Père Jean ne se lassait pas non plus de l'en entretenir. Peu à peu il avait désarmé toutes ses préventions à l'égard de la jeune femme.

Si d'abord, en lui confiant le secret de son mari, il avait cédé à son unique désir de secourir plus vite et plus efficacement son malheureux ami, puis à l'angoisse et à la douleur de Mme d'Étrelon, il était resté, quand même, un peu défiant d'elle ; se demandant, dans son expérience de la vie, si ce n'était point à la passagère exaltation des circonstances qu'elle devait les sentiments qu'elle témoignait. Mais les jours avaient passé, l'épreuve s'était prolongée dans le calme qui suit les grandes secousses,

et pas une minute son dévouement ne s'était démenti! Aussi, devant sa sincérité évidente, le Père Jean n'avait plus hésité à lui parler de Roland sans restrictions, voulant, qu'elle dût le conserver ou le perdre, qu'elle pût apprécier justement les hautes qualités morales de son époux.

Il fut ainsi amené à lui parler de la nature littéraire de ses travaux.

— Il écrivait ? fit Diane surprise.

— Oui, madame, il a publié plusieurs ouvrages d'une grande valeur et, ces dernières années, un roman : *Par amour*.

— Un roman ?...

— Oui, ne le savez-vous pas.

— Jamais il ne me l'avait dit, mais il m'avait lu ce livre.

— Et vous n'en aviez point deviné l'auteur, vous n'aviez point percé à jour ce douloureux pseudonyme ? le marquis de Crémone ? Il s'était inspiré pour le choisir de la poésie de Coppée : *Le luthier de Crémone*.

Moi qui, naïvement, crois à l'esprit des choses,  
En te disant adieu, je viens te supplier,  
Noble et cher instrument, de ne pas oublier  
Celui qui t'a donné ces beaux accents de flamme  
Et le pauvre bossu qui t'a soufflé son âme!

— Personne ne le savait ?

— Personne. Et pourtant le marquis de Crémone avait une réputation, il ne tenait qu'à lui de la rendre célèbre. Mais il s'est tu, sur cela comme sur tout le reste, par ce sentiment de sauvagerie, de crainte, de timidité qu'il devait à son infirmité... Un peu de tendresse aurait fait épanouir cette âme.

— Et je n'ai pas su ! fit Diane avec désespoir. Ah ! si le temps pouvait m'être donné pour réparer tout cela !

Dès le soir de la catastrophe, Diane avait télégraphié à son père l'accident de son mari, car elle imposait à tout le monde la notoriété d'un accident. M. de Lussy était arrivé aussitôt, très correct, très compatissant, d'une pitié tout extérieure, mais nullement affectée. Son gendre aurait disparu qu'il n'en eût pas été autrement remué ; cette mort ne l'atteignant pas dans ses propres intérêts. Il regretta surtout les fatigues et les soucis que les événements imposaient à Diane, lui recommanda de se ménager,

et, lui sachant le secours moral du Père Jean, repartit pour Paris où le rappelaient, dit-il, les préparatifs du mariage d'Odette. Celle-ci écrivit à sa sœur, mais ne vint pas près d'elle. Elle était surtout contrariée du retard que les circonstances, si elles tournaient mal, pouvaient apporter à ses projets. Sans trop le laisser voir, elle expliqua à Diane qu'en pleine confection de trousseau, en plein essayage, elle ne pouvait quitter Paris, mais que le retour prochain à Surlemont lui permettrait de venir témoigner, sous peu, à sa chère sœur, toute sa sympathie, sans manquer à ses obligations de fiancée. Diane eut un amer sourire devant cet égoïsme mondain. Seule, sa mère s'unit vivement à son épreuve; sa santé si délicate l'empêcha pourtant d'accourir vers sa fille, mais celle-ci, s'en sachant comprise, lui télégraphia chaque jour les nouvelles. Hélas! elles ne s'amélioreraient pas! Les médecins commençaient à perdre l'espoir de sauver le pauvre malade. A de certaines heures il souffrait horriblement!... puis le coma succédait à ces crises... Vint un moment où il persista... Le Père Jean se désespérait! Roland quitterait ce monde sans avoir rouvert les yeux!

Une nuit, il était seul près de lui, la religieuse garde-malade et Diane étaient allées prendre un peu de repos. Tout à coup, le blessé fit un léger mouvement. Le Père Jean crut au retour d'une de ces crises de douleur et de délire qui étaient ordinairement atroces, mais que, peu à peu, l'affaiblissement du patient atténuait.

Il s'approcha du lit:

— Oh! murmura Roland d'une voix éteinte, oh!... où suis-je ?

— Chez toi, répondit le Père pris d'un espoir soudain de voir son ami revenir à la raison dont la fièvre l'avait, jusqu'à présent, privé, — chez toi, à Trécy.

— Et c'est... toi?... Jean?...

— Oui, mon ami.

— Comment se fait-il?... ces bandages... ces douleurs... Je suis malade?... Aide-moi, je ne sais plus.

— Tu es blessé, tu as eu un accident...

— Ah!... je me rappelle... maintenant. Oh! malheur! je n'ai pas réussi!

— Tais-toi! fit le Père Jean solennel, ne blasphème pas! Dieu, le Dieu de ta mère et de ton enfance, ce Dieu que tu as trop oublié, te laisse la vie pour te permettre de te repentir de l'action coupable que tu as faite en y attendant. Ne perds pas

de temps à l'en remercier et à te reconnaître... Roland ! tu as assez souffert... un monde meilleur t'attend. Ne t'en ferme pas la porte par une résistance impie à la grâce divine. Depuis dix jours, je guette à ton chevet ce moment de lucidité, que Dieu accorde peut-être à mes humbles prières... Roland, repens-toi de toutes tes fautes, que je t'en absolve !...

— Quoi, murmura le malade, tu veux que je me confesse...

— Oui, répondit le Père Jean, je le veux, je te le demande au nom du Dieu que je sers, au nom de ta sainte mère, si tu veux aller la rejoindre, au nom de notre amitié, au nom de cette foi chrétienne, dont tu as pu négliger les pratiques, mais dont les principes vivent certainement encore au fond de ton âme...

Et comme Roland semblait de nouveau s'assoupir, le Père Jean, exalté par la crainte de sa perte, se fit plus pressant, plus éloquent, plus touchant. Alors le malade, remué par ses accents partis du cœur, lui répondit :

— Tu crois donc que le temps presse ?

— Peut-être ! fit le Père Jean résolument, ne croyant pas devoir ménager la sensibilité de cet homme fort, — peut-être ? Qui sait ? La minute qui vient ne nous appartient jamais !... Et quel regret si elle était la dernière et que nous ne l'ayons pas mise à profit ! Ah ! ne repousse pas, Roland, la récompense offerte à tant de secrètes douleurs... Dieu n'attend que ton repentir ! Je t'aiderai dans la formule de son expression... je connais toute ta vie, je connais ton cœur ! réponds-moi seulement...

Le Père Jean s'agenouilla près du lit de Roland, qui ne résistait plus et ne se releva que pour prononcer sur lui les émouvantes paroles du pardon suprême.

Roland était calme, sa lucidité continuait et ses souffrances s'apaisaient.

— Dis-moi, maintenant, fit-il à son ami, les circonstances. Tu avais reçu ma lettre... Qui m'a retrouvé ?

Le Père Jean lui raconta brièvement les faits.

— Et... Diane ? fit Roland.

— Ta femme a été admirable de courage, de dévouement, d'affection. Elle ne t'a quitté, depuis dix jours, que pour quelques heures d'indispensable repos ; comme celles qu'elle goûte en ce moment. Minute par minute elle t'a disputé à la mort par ses

soins, ses vœux, ses prières... Je vais aller la chercher...

— Attends encore un peu, fit Roland.

— Pourquoi ! dit le Père Jean, elle désirait tant ton retour à la vie !

— Cela m'émotionnerait trop de la revoir...

Et, au bout d'un moment, le malade ajouta :

— Elle ignore... n'est-ce pas ?

— Non, fit résolument le Père Jean, elle sait.

— Qui le lui a dit ?

— Moi.

— Oh !... fit seulement Roland d'un ton de regret.

— Il le fallait ! reprit le prêtre avec énergie. Comment, sans son concours, eussé-je pu te retrouver ? Et puis avais-je le droit de lui cacher la vérité à elle, ton épouse, et quelle épouse ! fidèle, dévouée, tendre !... j'ai agi suivant ma conscience.

— Alors tu as bien fait, dit Roland.

Au bout d'un moment encore il ajouta :

— Elle souhaite ma guérison ?

— De toute son âme !

— Ne me le dis pas, répondit le pauvre garçon, j'aurais trop de mal à mourir maintenant !...

— Dieu permettra que tu vives, fit le religieux, pour ton bonheur et pour le sien.

Le bruit léger d'une porte qui s'ouvrait, le frôlement plus léger encore d'une robe sur le tapis, annonça le retour de Diane qui venait reprendre, après quelques heures données à l'impérieux sommeil, sa garde vigilante près du malade.

— La voilà ! dit le Père Jean à Roland.

Diane s'approcha avec précaution.

— Est-ce qu'il dort ! demanda-t-elle très bas.

— Non, madame, répondit le religieux, et une grande joie vous attend ici ! votre mari va vous reconnaître et vous dire lui-même qu'il s'est réconcilié avec Dieu.

— Roland ! s'écria la jeune femme.

Un élan invincible la jeta sur le lit où gisait son malade, ses bras autour de son cou, et elle l'embrassa passionnément dans l'ardeur de sa joie, ne pouvant dire que ces mots :

— Roland ! mon pauvre Roland !

— Soyez forte ! madame, dit le prêtre, ne l'agitez point, il est si faible !...

Elle se recula, saisie, comprenant son imprudence ; mais M. d'Étrelon, qui reprenait possession de lui-même en même temps qu'il reprenait posses-

sion de la vie, la rassura bien vite en lui tendant sa main amaigrie.

Puis, la regardant de ses beaux yeux lumineux où, au témoignage irrécusable et spontané de son affection, se rallumait l'étincelle de l'esprit, il lui dit avec un de ses sourires d'autrefois, adouci pourtant :

— Ma petite amie, il est écrit que je serai toujours ridicule!... J'avais voulu mourir pour vous rendre libre : je me suis manqué ! Pardonnez-moi ! un bossu, c'est si maladroit !

Diane avait repris, elle aussi, sa maîtrise de soi.

— Dois-je vous pardonner, dit-elle, d'avoir voulu me quitter, d'avoir voulu me priver de votre affection, qui m'est si chère, d'avoir voulu briser ma vie en la séparant de la vôtre ?...

Et Roland la vit si émue, si sincère et si tendre que, de nouveau, il lui tendit la main, et, l'attirant à lui, il la baisa au front en lui disant très bas :

— Si, pardonne-moi, car maintenant que j'espère pouvoir être aimé de toi, je veux vivre, pour toi !

## XXVI

Plusieurs années se sont écoulées depuis cette nuit d'espérance. Elle a tenu ses promesses : Roland est guéri.

Diane, maintenant, est mère d'un fils qui lui ressemble, il est beau comme elle et intelligent comme son père.

Rien ne manque à leur bonheur.

Ils vivent un peu cachés, pour vivre plus heureux. Les bruits du monde viennent, dans leur solitude à deux, toucher et mourir, tels les flots sur la grève. Ce n'est point un amour-propre inquiet des jugements d'autrui qui les y retient, mais l'attrait de l'intimité de leurs deux âmes qui se suffisent à elles-mêmes. Roland est transformé. Le vieil homme est demeuré dans le fossé tragique, celui qui en est ressuscité s'épanouit, comme l'avait prédit le Père Jean, au soleil d'un amour réciproque. Pour complaire à sa femme, et pour qu'un peu de sa gloire d'écrivain vienne rayonner sur elle, il a trahi son anonymat. Auteur distingué et apprécié, sa réputation s'impose

désormais. Diane en est fière, elle est fière de son mari, fière surtout d'avoir inspiré une pareille affection à un homme de cette valeur morale. Elle jouit pleinement de son charme et quand, se remémorant le passé, en regard du présent, elle voit sa sœur mener une vie frivole dont l'amertume n'est point absente, dans les désaccords trop fréquents de son ménage, quand elle voit Herbert porter lourd le poids d'un riche mariage, mal assorti, elle bénit la Providence de lui avoir, par la complicité des circonstances, imposé, en quelque sorte, pour époux, celui-là, qui l'aimait.

FIN

Madame, Mademoiselle,

*Voulez-vous apprendre la coupe sans aucun dérangement, sans grande dépense, et par une méthode simple et pratique ?*

## Suivez les COURS DE COUPE DES PATRONS FRANÇAIS "ÉCHO"

I. — POUR LES PARISIENNES

**LEÇONS PARTICULIÈRES, 6, rue de l'Isly (3<sup>e</sup>)**

près la gare Saint-Lazare (Métro et Nord-Sud : Saint-Lazare)

Allez visiter notre maison : nous vous donnerons tous les renseignements qui peuvent vous intéresser ; cela vous est facile, car la rue de l'Isly, qui donne rue du Havre et rue de Rome, se trouve près des Grands Magasins. Métro : Saint-Lazare et Caumartin ; Nord-Sud : Saint-Lazare ; Tramways : tous ceux qui passent à la gare Saint-Lazare ou boulevard Haussmann.

*Le Cours le mieux installé de Paris, au centre de tous les moyens de communication : Métro et Nord-Sud.* Donne l'enseignement le plus complet et le plus pratique aux Dames et Jeunes Filles qui désirent apprendre le métier de coupeuse ou qui veulent confectionner elles-mêmes leurs toilettes. Diplôme après examen.

II. — POUR LES PROVINCIALES

### COURS DE COUPE PAR CORRESPONDANCE

**Le plus complet et le plus clair de tous. Trente leçons. Huit mois d'enseignement.** Chaque semaine, une leçon nouvelle est envoyée à l'élève, par poste, à domicile. Un travail à faire lui est indiqué comme exercice d'application. Elle envoie son travail au professeur qui le lui retourne *rectifié et corrigé*. La supériorité de notre Cours de Coupe provient de ce qu'il est :

a) **Le plus clair**, grâce aux figures explicatives qui accompagnent le texte des leçons ;

b) **Le plus moderne** parce qu'il suit sans cesse la mode dans les exercices pratiques qu'il donne à exécuter ;

c) **Le moins cher.**

Abonnement au Cours complet (30 leçons, 8 mois) : **125 francs** payables soit en une fois par mandat, soit 25 francs au moment où l'on souscrit l'abonnement ; 25 francs un mois après le commencement du cours ; 25 francs par mois ensuite pendant trois mois, jusqu'au complet acquit du prix de 125 francs.

Nous sommes à la disposition de nos lectrices pour leur procurer tous renseignements complémentaires qu'elles pourraient désirer. Pour s'abonner, écrire à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>) :

Monsieur,

*Veillez m'inscrire pour un abonnement au Cours de Coupe par correspondance. Je vous envoie ci-joint 25 francs et je m'engage à payer 25 francs par mois jusqu'à versement total de 125 francs, prix du Cours complet en 30 leçons, tous frais compris.*

Les clientes qui désirent payer en une seule fois peuvent envoyer un mandat de 125 francs.

Donner son nom et son adresse très complète et très lisible.

**L'ALBUM  
DES OUVRAGES DE DAMES N° 1**

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*  
MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

**L'ALBUM  
DES OUVRAGES DE DAMES N° 2**

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

**L'ALBUM  
BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3**

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,  
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.  
Les Albums d'Ouvrages de Dames N°s 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

**L'ALBUM  
DES OUVRAGES DE DAMES N° 4**

contient

**LES FABLES DU BON LA FONTAINE**

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de  
:: :: :: :: ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)  
à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller  
des jeunes filles  
et des maîtresses de maison.  
"Élégance" et "Economie"  
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses  
primes.

Ses romans sont célèbres pour  
leur haute qualité,  
ainsi que sa rédaction, sa mode,  
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Étranger : 18 fr.

Six mois : 7 fr. - Étranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris - 14<sup>e</sup>.